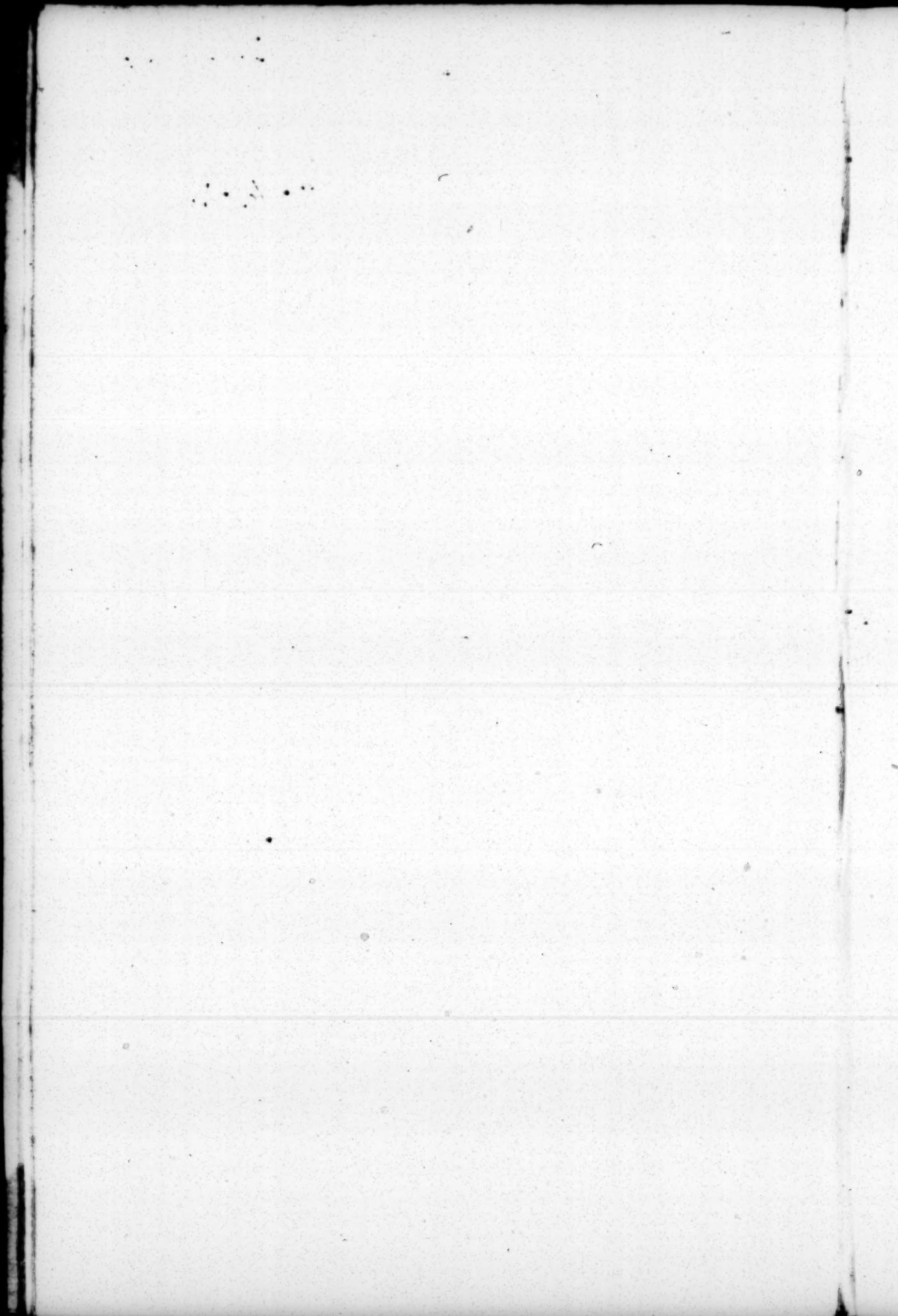


QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPÉDIE.

SEPTIEME PARTIE.



L. 46.21

QUESTIONS

S U R

~~Yves-Henry~~

L'ENCYCLOPÉDIE,

DISTRIBUÉES EN FORME DE

DICTIONNAIRE.

P A R

DES AMATEURS.

HÉRÉSIE-Loix.

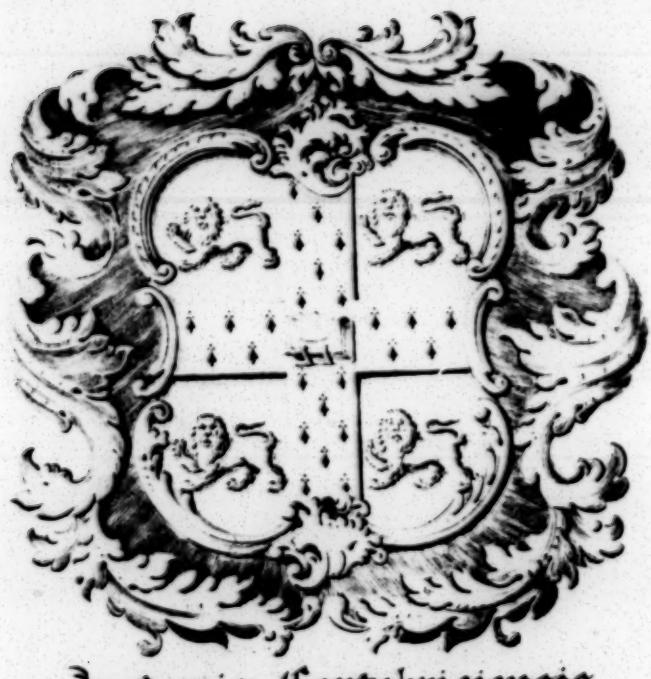
SEPTIEME PARTIE.

SECONDE EDITION.



L O N D R E S.

M. D C C. L X X I L



Academie Cantabrigiensis
Liber.

QUESTIONS

S U R

L'ENCYCLOPÉDIE.



HÉRÉSIE.

MOT grec qui signifie *croyance, opinion de choix.* Il n'est pas trop à l'honneur de la raison humaine qu'on se soit hâti, persécuté, massacré, brûlé pour des opinions choitices; mais ce qui est encor fort peu à notre honneur, c'est que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux, & jadis la vérole aux Caraïbes.

Nous savons bien, théologiquement parlant, que l'hérésie étant devenue un crime, ainsi que le mot une injure: nous savons, dis-je, que l'église latine pouvant seule avoir raison, elle a été en droit de réprouver tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la sienne.

D'un autre côté l'église grecque (1) avait le même droit; aussi réprouva-t-elle les Romains quand ils eurent choisi une autre opinion que les Grecs sur la procession du St. Esprit, sur les viandes de carême, sur l'autorité du pape, &c. &c.

(1) Voyez les conciles de Constantinople à l'article Concile.

Septième partie.

A

Mais sur quel fondement parvint-on enfin à faire brûler quand on fut le plus fort, ceux qui avaient des opinions de choix ? Ils étaient sans-doute criminels devant DIEU, puisqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc, comme on n'en doute pas, être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci ? Ils représentaient que c'était entreprendre sur la justice de DIEU ; que ce supplice était bien dur de la part des hommes ; que de plus il était inutile, puisqu'une heure de souffrances ajoutée à l'éternité est comme zéro.

Les ames pieuses répondraient à ces reproches que rien n'était plus juste que de placer sur des brasiers ardents quiconque avait une *opinion choisie* ; que c'était se conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait brûler lui-même ; & qu'enfin puisqu'un bûcher d'une heure ou deux est zéro par rapport à l'éternité, il importait très-peu qu'on brûlât cinq ou six provinces pour des opinions de choix, pour des hérésies.

On demande aujourd'hui chez quels antropophages ces questions furent agitées, & leurs solutions prouvées par les faits ? nous sommes forcés d'avouer que ce fut chez nous mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédie, de bals, de modes & d'amour.

Malheureusement ce fut un tyran qui introduisit la méthode de faire mourir les hérétiques ; non pas un de ces tyrans équivoques qui sont regardés comme des saints dans un parti, & comme des monstres dans l'autre. C'était un *Maxime*, compétiteur de Théo-

dose I, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot.

Il fit périr à Trèves par la main des bourreaux, l'Espagnol *Priscillien* & ses adhérens (2), dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Espagne. Ces prélats solliciterent le supplice des priscillianistes avec une charité si ardente, que *Maxime* ne put leur rien refuser. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fit couper le cou à *St. Martin* comme à un hérétique. Il fut bienheureux de sortir de Trèves, & de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un usage. Le premier qui chez les Scythes fouilla dans la cervelle de son ennemi & fit une coupe de son crâne, fut suivi par tout ce qu'il y avait de plus illustre chez les Scythes. Ainsi fut consacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des opinions.

On ne vit jamais d'hérésie chez les anciennes religions, parce qu'elles ne connurent que la morale & le culte. Dès que la métaphysique fut un peu liée au christianisme, on disputa ; & de la dispute n'quirent différens partis comme dans les écoles de philosophie. Il était impossible que cette métaphysique ne mêlât pas ses incertitudes à la foi qu'on devait à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, & son incarnation était un problème que les nouveaux chrétiens, qui n'étaient pas inspirés par lui-même, résolvaient de plusieurs manières différentes. *Chacun prenait parti*, comme dit expressément St. Paul ; *les uns étaient pour Apollos, les autres pour Cephas* (3).

(2) *Histoire de l'église* quatrième siècle.

(3) *1. Aux. Corinthe. Chap. 1. vs. 11. & 12.*

Les chrétiens en général s'appellerent long-tems *Nazaréens*; & même les Gentils ne leur donnerent gueres d'autre nom dans les deux premiers siècles. Mais il y eut bientôt une école particulière de nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très-peu de celui de St. Matthieu, & lui était antérieur. *St. Epiphane & St. Jérôme* placent les nazaréens dans le berceau du christianisme.

Ceux qui se crurent plus savans que les autres prirent le titre de gnostiques, les *connaiseurs*; & ce nom fut longtems si honorable, que *St. Clément d'Alexandrie* dans ses *Stromates* (4), appelle toujours les bons chrétiens, vrais gnostiques. *Heureux ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique!*

Celui qui mérite le nom de gnostique, résiste aux séducteurs, & donne à quiconque demande (5).

Le cinquième & sixième livre des *Stromates* ne roulent que sur la perfection du gnostique.

Les ébionites étaient incontestablement du tems des apôtres. Ce nom qui signifie *pauvre*, leur rendait chere la pauvreté dans laquelle JESUS était né. (6)

Cérinthe était aussi ancien (7); on lui attribuait l'Apocalypse de St. Jean. On croit même que *St. Paul* & lui eurent de violentes disputes.

(4) Liv. I. No. 7.

(5) Liv. IV. No. 4.

(6) Il parait peu vraisemblable que les autres chrétiens les ayent appellés ébionites pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement*. On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de Joseph.

(7) *Cérinthe* & les siens disaient que JESUS n'était devenu CHRIST qu'après son baptême. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du regne de mille ans, qui fut embrassée par tant de pères de l'église.

Il semble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers disciples, une déclaration solennelle, une profession de foi complète & inaltérable, qui terminât toutes les disputes passées, & qui prévint toutes les querelles futures: DIEU ne le permit pas. Le symbole nommé *des apôtres*, qui est court, & où ne se trouvent ni la consubstantiabilité, ni le mot *trinité*, ni les sept sacremens, ne parut que du tems de *St. Jérôme*, de *St. Augustin* & du célèbre prêtre d'Aquilée *Rufin*. Ce fut, dit-on, ce saint prêtre ennemi de *St. Jérôme* qui le rédigea.

Les hérésies avaient eu le tems de se multiplier, on en comptait plus de cinquante dès le cinquième siècle.

Sans oser scruter les voies de la providence impénétrables à l'esprit humain, & consultant autant qu'il est permis les lueurs de notre faible raison, il semble que de tant d'opinions sur tant d'articles il y en eut toujours quelque une qui devait prévaloir. Celle-là était l'orthodoxe, *droit enseignement*. Les autres sociétés se disaient bien orthodoxes aussi; mais étant les plus faibles, on ne leur donna que le nom d'*hérétiques*.

Lorsque dans la suite des tems l'église chrétienne orientale, mère de l'église d'occident, eut rompu sans retour avec sa fille, chacune resta souveraine chez elle; & chacune eut ses hérésies particulières, nées de l'opinion dominante.

Les barbares du nord étant nouvellement chrétiens, ne purent avoir les mêmes sentiments que les contrées méridionales, parce qu'ils ne purent adopter les mêmes usages. Par exemple, ils ne purent

de longtems adorer les images puisqu'ils n'avaient ni peintres, ni sculpteurs. Il était bien dangereux de baptiser un enfant en hyver dans le Danube, dans le Veser, dans l'Elbe.

Ce n'était pas une chose aisée pour les habitans des bords de la mer Baltique, de savoir précisément les opinions du Milanais & de la marche d'Ancone. Les peuples du midi & du nord de l'Europe eurent donc des opinions choisies, différentes les unes des autres. C'est, ce me semble, la raison pour laquelle Claude évêque de Turin, conserva dans le neuvième siecle tous les usages & tous les dogmes reçus au huitième & au septième depuis le pays des Allobroges jusqu'à l'Elbe & au Danube.

Ces dogmes & ces usages se perpétuerent dans les vallées & dans les creux des montagnes, & vers les bords du Rhône chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laissait en paix dans leur retraite & dans leur pauvreté, jusqu'à ce qu'enfin ils parurent sous le nom de *Vaudois* au douzième siecle, & sous celui d'*Albigeois* au treizième. On fait comme leurs opinions choisies furent traitées, comme on précha contre eux des croisades, quel carnage on en fit, & comment depuis ce tems jusqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur & de tolérance dans l'Europe.

C'est un grand mal d'être hérétique ; mais est-ce un grand bien de soutenir l'orthodoxie par des soldats & par des bourreaux ? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât son pain en paix à l'ombre de son figuier ? Je ne fais cette proposition qu'en tremblant.

SECTION SECONDE.

De l'extirpation des hérésies.

Il faut, ce me semble, distinguer dans une hérésie l'opinion & la faction. Dès les premiers tems du christianisme les opinions furent partagées, comme nous l'avons vu. Les chrétiens d'Alexandrie ne pensaient pas sur plusieurs points comme ceux d'Antioche. Les Achaïens étaient opposés aux Asiatiques. Cette diversité a duré dans tous les tems & durera vraisemblablement toujours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ses fidèles dans le même sentiment, ne l'a pas fait ; il est donc à présumer qu'il ne l'a pas voulu, & que son dessein était d'exercer toutes ses églises à l'indulgence & à la charité, en leur permettant des systèmes différens, qui tous se réunissaient à le reconnaître pour leur chef & leur maître. Toutes ces sectes longtems tolérées par les Empereurs ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient se persécuter & se proscrire les unes les autres, puisqu'elles étaient également soumises aux magistrats Romains ; elles ne pouvaient que disputer. Quand les magistrats les poursuivirent, elles réclamerent toutes également le droit de la nature ; elle dirent, Laissez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous ravissez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les sectes aujourd'hui peuvent tenir le même discours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des priviléges aux Juifs, Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de Jacob, laissez-nous prier DIEU comme eux se.

ion notre conscience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre état que n'en fait le judaïsme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST: tolérez - nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, & qui ne différons de vous que sur des subtilités de théologie; ne vous privez pas vous-mêmes de sujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres; & il ne vous importe point qu'ils aient quelques autres articles de foi que vous. C'est de leurs bras que vous avez besoin, & non de leur catéchisme.

La faction est une chose toute différente. Il arrive toujours, & nécessairement, qu'une secte persécutée dégénère en faction. Les opprimés se réunissent & s'encouragent. Ils ont plus d'industrie pour fortifier leur parti que la secte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut ou qu'ils soient écrasés ou qu'ils écrasent. C'est ce qui arriva après la persécution excitée en 303 par le césar Galérius, les deux dernières années de l'empire de Dioclétien. Les chrétiens ayant été favorisés par Dioclétien pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux & trop riches pour-être exterminés. Ils se donnerent à Constance Chlore, ils combattirent pour Constantin son fils, & il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choses aux grandes, quand c'est le même esprit qui les dirige. Une pareille révolution est arrivée en Hollande, en Ecosse, en Suisse. Quand Ferdinand & Isabelle chassèrent d'Espagne les Juifs qui y étaient établis, non-seulement avant la maison régnante, mais avant les Maures &

les Goths, & même avant les Carthaginois ; les Juifs auraient fait une révolution en Espagne, s'ils avaient été aussi guerriers que riches, & s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais secte n'a changé le gouvernement que quand le désespoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réussi que pour avoir été chassé de la Mecque, & parce qu'on y avait mis sa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une secte ne bouleverse un état, usiez de tolérance ; imitez la sage conduite que tiennent aujourd'hui l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck, la Russie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique avec une secte nouvelle, que de faire mourir sans pitié les chefs & les adhérents, hommes, femmes, enfans sans en excepter un seul, ou de les tolérer quand la secte est nombreuse. Le premier parti est d'un monstre, le second est d'un sage.

Enchaînez à l'état tous les sujets de l'état par leur intérêt ; que le quaker & le Turc trouvent leur avantage à vivre sous vos loix. La religion est de Dieu à l'homme ; la loi civile est de vous à vos peuples.



HERMÈS, OU ERMÈS, OU MERCURE TRISMÉGISTE, OU THAUT, OU TAUT, OU THOT.

ON néglige cet ancien livre de *Mercure Trismégiste*, & on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philosophes un sublime galimatias ; & c'est peut-être

pour cette raison qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce chaos théologique, que de choses propres à étonner & à soumettre l'esprit humain! **DIEU** dont la triple essence est sagesse, puissance & bonté; **DIEU** formant le monde par sa pensée, par son verbe; **DIEU** créant des Dieux subalternes; **DIEU** ordonnant à ces Dieux de diriger les orbes célestes, & de préside au monde; le soleil fils de **DIEU**; l'homme image de **DIEU** par la pensée; la lumière principal ouvrage de **DIEU**, essence divine; toutes ces grandes & vives images éblouirent l'imagination subjuguée.

Il reste à savoir si ce livre aussi célèbre que peu lu, fut l'ouvrage d'un Grec ou d'un Egyptien.

St. Augustin (8) ne balance pas à croire que le livre est d'un Egyptien, qui prétendait être descendu de l'ancien *Mercure*, de cet ancien *Thaut*, premier législateur de l'Egypte.

Il est vrai que *St. Augustin* ne savait pas plus l'gyptien que le grec; mais il faut bien que de son temps on ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un sage de l'Egypte, antérieur probablement au temps d'*Alexandre*, & l'un des prêtres que *Platon* alla consulter.

Il m'a toujours paru que la théologie de *Platon* ne ressemblait en rien à celle des autres Grecs, si ce n'est à celle de *Timée* qui avait voyagé en Egypte ainsi que *Pythagore*.

L'*Hermès Trismégiste* que nous avons, est écrit dans

(8) *Cité de Dieu* Liv. VIII. Ch. XXVI.

un grec barbare, assujetti continuellement à une marche étrangere. C'est une preuve qu'il n'est qu'une traduction dans laquelle on a plus suivi les paroles que le sens.

Joseph Scaliger qui aida le seigneur de *Candale* évêque d'Aire à traduire l'*Hermès* ou *Mercure Trismégiste*, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raisons qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Grec eût adressé si souvent la parole à *Thaut*. Il n'est gueres dans la nature qu'on parle avec tant d'effusion de cœur à un étranger ; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Eſculape* Egyptien qu'on fait parler dans ce livre & qui peut-être en est l'auteur ; écrit au roi d'Egypte Ammon, *Gardez-vous bien de souffrir que les Grecs traduisent les livres de notre Mercure, de notre Thaut, parce qu'ils le défigureraien*t (9). Certainement un Grec n'aurait pas parlé ainsi.

Toutes les vraisemblances font donc que ce fameux livre est égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire, c'est que les systèmes d'*Hermès* & de *Platon* conspiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le tems des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très-grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme savant à la mode de ces tems-là.

Il copie des passages entiers de *Mercure Trismégiste* dans son chapitre de la formation du monde. *Premièrement*, dit-il, *DIEU fit le monde intelligible, le ciel incorporel, & la terre invisible; après il créa l'es-*

(9) Préface du *Mercure Trismégiste*.

*sence incorporelle de l'eau & de l'esprit, & enfin l'essen-
ce de la lumiere incorporelle patron du soleil & de tous
les astres.*

Telle est la doctrine d'Hermès toute pure. Il ajoute que le verbe ou la pensée invisible & intellectuelle est l'image de DIEU.

Voilà la création du monde par le verbe, par la pensée, par le *logos*, bien nettement exprimée.

Vient ensuite la doctrine des nombres qui passa des Egyptiens aux Juifs. Il appelle la raison la *parente de DIEU*. Le nombre de *sept* est l'accomplissement de toute chose; & c'est pourquoi, dit-il, la lyre n'a que sept cordes.

En un mot, *Philon* possédait toute la philosophie de son tems.

On se trompe donc quand on croit que les Juifs sous le regne d'*Hérode*, étaient plongés dans la même espece d'ignorance où ils étaient auparavant. Il est évident que *St. Paul* était très instruit; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de *St. Jean* qui est si différent des autres, pour voir que l'auteur écrit précisément comme Hermès & comme Platon. *Au commencement était le verbe, & le verbe, le logos, était avec DIEU, & DIEU était le logos; tout a été fait par lui, & sans lui rien n'est de ce qui fut fait. Dans lui était la vie; & la vie était la lumiere des hommes.*

C'est ainsi que *St. Paul* dit que *DIEU a créé les siecles par son fils* (10).

Dès le tems des apôtres vous voyez des sociétés entieres de chrétiens qui ne sont que trop savans, &

(10) Epit. aux Hébreux Ch. I. vs. 2.

qui substituent une philosophie fantastique à la simplicité de la foi. Les *Simons*, les *Ménandre*, les *Cérinthe* enseignaient précisément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'étaient autre chose que les Dieux subalternes créés par le Grand-Etre. Tous les premiers chrétiens ne furent donc pas des hommes sans lettres comme on le dit tous les jours, puisqu'il y en avait plusieurs qui abusaient de leur littérature, & que même dans les *Actes* le gouverneur Festus dit à Paul; *Tu es fou, Paul, trop de science t'a mis hors de sens.*

Cérinthe dogmatisait du tems de St. Jean l'Evangéliste. Ses erreurs étaient d'une métaphysique profonde & déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la construction du monde, lui firent penser, comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le **DIEU** souverain qui l'avait formé, mais une vertu inférieure à ce premier principe, laquelle n'avait pas connaissance du **DIEU** souverain. C'était vouloir corriger le système de *Platon* même; c'était se tromper comme chrétien & comme philosophe. Mais c'était en même tems montrer un esprit très-délié & très-exercé.

Il en est de même des primitifs appellés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne savaient que parler du nez, & qui ne faisaient nul usage de leur raison. Cependant, il y en eut plusieurs parmi eux qui employaient toutes les finesse de la dialectique. L'entousiasme n'est pas toujours le compagnon de l'ignorance totale; il l'est souvent d'une science erronée.



DE L'HISTOIRE.

Comme nous avons déjà vingt-mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, & qu'un lecteur qui vivrait cent-ans n'aurait pas le tems d'en lire la moitié, je crois qu'il est bon de savoir se borner.

Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encor moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui sont en grande partie les nôtres.

Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui abandonnerait *Polybe* pour étudier sérieusement les *Mille & une nuit*. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables; la raison en est que les hommes ont dû vivre longtems en corps de peuple & apprendre à faire du pain & des habits (ce qui était fort difficile) avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, ce qui était plus difficile encor. L'art d'écrire n'a pas probablement plus de six mille ans chez les Chinois, & quoiqu'en ayant dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a gueres d'apparence qu'ils aient su plutôt écrire & lire couramment.

L'histoire des tems antérieurs ne put donc être transmise que de mémoire, & on fait assez combien le souvenir des choses passées s'altère de génération

en génération. C'est l'imagination seule qui a écrit les premières histoires. Non-seulement chaque peuple inventa son origine, mais il inventa aussi l'origine du monde entier. Ne nous perdons point dans cet abîme, & allons au fait.

DEFINITION.

L'histoire est le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui est le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'histoire des opinions qui n'est gueres que le recueil des erreurs humaines.

L'histoire des arts, peut-être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connaissance de l'invention & du progrès des arts la description de leur mécanisme.

L'histoire naturelle improprement dite *histoire*, est une partie essentielle de la physique. On a divisé l'histoire des événemens en sacrée & prophane ; l'histoire sacrée est une suite des opérations divines & miraculeuses, par lesquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation Juive, & d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.

PREMIERS FONDEMENS DE L'HISTOIRE.

Les premiers fondemens de toute histoire, sont les récits des peres aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre; ils ne sont tout au plus que pro-

bables dans leur origine, quand ils ne choquent point le sens commun; & ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le tems la fable se grossit, & la vérité se perd: delà vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi les Egyptiens avaient été gouvernés par les Dieux pendant beaucoup de siecles; l'avaient été ensuite par des demi-dieux; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cents quarante ans; & le soleil dans cet espace de tems avait changé quatre fois d'orient & d'occident.

Les Phéniciens du tems d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans; & ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la chronologie égyptienne. J'avoue qu'il est physiquement très-possible que la Phénicie ait existé non-seulement trente mille ans, mais trente mille milliards de siecles, & qu'elle ait éprouvé, ainsi que le reste du globe, trente millions de révolutions. Mais nous n'en avons pas de connaissance.

On fait quel merveilleux ridicule regne dans l'ancienne histoire des Grecs.

Les Romains, tout sérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'histoire de leurs premiers siecles. Ce peuple si récent en comparaison des nations asiatiques, a été cinq-cent années sans historien. Ainsi il n'est pas surprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été sa nourrice, qu'il ait marché avec vingt-mille hommes de son village de Rome contre vingt-cinq mille combattans

du

du village des Sabins; qu'ensuite il soit devenu Dieu; que *Tarquin l'ancien* ait coupé une pierre avec un rasoir, & qu'une vestale ait tiré à terre un vaisseau avec sa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne sont pas moins fabuleuses; les choses prodigieuses & improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine: elles entrent dans l'histoire des opinions & des sottises. Mais le champ est trop immense.

DES MONUMENS.

Pour connaître avec un peu de certitude quelque chose de l'histoire ancienne, il n'est qu'un seul moyen; c'est de voir s'il reste quelques monumens incontraçables. Nous n'en avons que trois par écrit; le premier est le recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cent-ans de suite à Babilone, envoyées par *Alexandre* en Grèce, & employées dans l'almanach de *Ptolomée*. Cette suite d'observations qui remonte à deux-mille deux-cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babiloniens existaient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant: car les arts ne sont que l'ouvrage du temps; & la paresse naturelle aux hommes les laisse des milliers d'années sans autres connaissances & sans autres talents que ceux de se nourrir, de se défendre des injures de l'air & de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains & par les Anglais du temps de *César*, par les Tartares d'aujourd'hui, par les deux tiers de l'Afrique, & par tous les peuples que nous avons trouvés

Septième Partie.

B

dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou & du Mexique, & la république de Tlascala. Qu'on se souvienne que dans tout ce nouveau monde personne ne savait ni lire ni écrire.

Le second monument est l'éclipse centrale du soleil calculée à la Chine deux-mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & reconnue véritable par tous nos astronomes. Il faut dire des Chinois la même chose que des peuples de Babilone; ils composaient déjà sans-doute un vaste empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-dessus de tous les peuples de la terre, c'est que ni leurs loix, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre-mille ans. Cependant cette nation & celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui subsistent aujourd'hui, celles qui possèdent le plus vaste & le plus beau pays, celles qui ont inventé presque tous les arts avant que nous en eussions appris quelques-uns, ont toujours été omises jusqu'à nos jours dans nos prétendues histoires universelles. Et quand un Espagnol & un Français faisaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeler son pays la première monarchie du monde, & son roi le plus grand roi du monde, se flattant que son roi lui donnerait une pension dès qu'il aurait lu son livre.

Le troisième monument, fort inférieur aux deux autres, subsiste dans les marbres d'Arondel: la chronique d'Athènes y est gravée deux-cent soixante-trois ans avant notre ère; mais elle ne remonte que jusqu'à *Cécrops*, treize-cents dix-neuf ans au-delà du temps où

elle fut gravée. Voilà dans l'histoire de toute l'antiquité les seules époques incontestables que nous ayons.

Faisons une sérieuse attention à ces marbres rapportés de Grèce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze-cent soixante & dix-sept ans avant notre ère. C'est aujourd'hui une antiquité de 3348 ans; & vous n'y voyez pas un seul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en est de même des olympiades, ce n'est pas là qu'on doit dire *Grecia mendax*, la menteuse Grèce. Les Grecs savaient très-bien distinguer l'histoire de la fable, & les faits réels des contes d'*Hérodote*; ainsi que dans leurs affaires sérieuses leurs orateurs n'empruntaient rien des discours des sophistes ni des images des poëtes.

La date de la prise de Troye est spécifiée dans ces marbres, mais il n'y est parlé ni des flèches d'*Apollon* ni du sacrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des Dieux. La date des inventions de *Triptolème* & de *Cérès* s'y trouve; mais *Cérès* n'y est pas appellée déesse. On y fait mention d'un poëme sur l'enlèvement de *Proserpine*; il n'y est point dit qu'elle soit fille de *Jupiter* & d'une déesse, & qu'elle soit femme du Dieu des enfers.

Hercule est initié aux mystères d'*Eleusine*; mais pas un mot sur ses douze travaux, ni sur son passage en Afrique dans sa tasse, ni sur sa divinité.

Chez nous, au-contreire, un étendart est apporté du ciel par un ange aux moines de St. Denis, un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une église de Rheims; deux armées de serpents se livrent une ba-

taille rangée en Allemagne; un archevêque de Mayence est assiégié & mangé par des rats: & pour comble, on a grand soin de marquer l'année de ces avantures. Et l'abbé Lenglet compile, compile ces impertinentes; & les almanachs les ont cent fois répétées; & c'est ainsi qu'on a insiruit la jeunesse; & toutes ces fadaises sont entrées dans l'éducation des princes.

Toute histoire est récente. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'histoire ancienne prophane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe, la longue & universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'écriture, en sont cause. Il reste encor plusieurs peuples qui n'en ont aucun usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policiées; & même était-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les François & chez les Germains, que de savoir écrire, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère vulgaire: presque tous les actes n'étaient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous Charles VII en 1454 que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encor plus rare chez les Espagnols, & delà vient que leur histoire est si seche & si incertaine, jusqu'au tems de Ferdinand & d'Isabelle. On voit par-là combien le très-petit nombre d'hommes qui savaient écrire, pouvaient en imposer, & combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes absurdités.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre sans avoir l'usage des caractères. Nous savons que Gengis-Kan conquit une partie de l'Asie au

commencement du treizième siècle; mais ce n'est ni par lui ni par les Tartares que nous le savons. Leur histoire écrite par les Chinois & traduite par le pere **Gaubil**, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au Scythe **Ogus-Kan**, nommé **Madiès** par les Persans & par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe & de l'Asie, si longtems avant le regne de **Cyrus**. Il est presque sûr qu'alors sur cent nations, il y en'avait à peine deux ou trois qui employassent des caractères. Il se peut que dans un ancien monde détruit, les hommes ayant connu l'écriture & les autres arts. Mais dans le nôtre il sont tous très-récents.

Il reste des monumens d'une autre espece, qui servent à constater seulement l'antiquité reculée de certains peuples & qui précédent toutes les époques connues, & tous les livres; ce sont les prodiges d'architecture, comme les pyramides & les palais d'Egypte qui ont résisté au tems. *Hérodote* qui vivait il y a deux-mille deux-cent ans & qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel tems on les avait élevés.

Il est difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre-mille ans d'antiquité; mais il faut considérer que ces efforts de l'ostentation des rois n'ont pu être commencés que longtems après l'établissement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toujours qu'il avoit fallu d'abord relever le terrain, des villes sur des pilotis dans ce terrain de vase, & les rendre inac-

cessibles à l'inondation: il avait fallu avant de prendre ce parti nécessaire & avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples se fussent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite & à gauche de ce fleuve. Il avait fallu que ces peuples rassemblés eussent les instrumens de labourage, ceux de l'architecture, une grande connoissance de l'arpentage, avec des loix & une police. Tout cela demande nécessairement un espace de tems prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui retardent tous les jours nos entreprises les plus nécessaires & les plus petites, combien il est difficile de faire de grandes choses; & qu'il faut non-seulement une opiniâtreté infatigable, mais plusieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant que ce soit *Menès*, *Thot* ou *Chéops*, ou *Rameffès*, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuses masses, nous n'en serons pas plus instruits de l'histoire de l'ancienne Egypte: la langue de ce peuple est perdue. Nous ne savons donc autre chose, sinon qu'avant les plus anciens historiens il y avait de quoi faire une histoire ancienne.

DE L'ANCIENNE EGYpte.

Comme l'histoire des Egyptiens n'est pas écrite par des auteurs sacrés, il est permis de s'en moquer. On l'a déjà fait avec succès sur ses dix-huit mille villes, & sur Thebes aux cent portes, par lesquelles sortait un million de soldats, outre des chariots armés; ce qui supposait cinq millions au moins d'habitans dans

la ville , tandis que l'Egypte entiere ne contient aujourd'hui que trois millions d'ames.

Presque tout ce qu'on raconte de l'ancienne Egypte a été écrit apparemment avec une plume tirée de l'aile du phénix , qui venait se brûler tous les cinq cent ans dans le temple d'Hiéropolis pour y renaître.

Les Egyptiens adoraient - ils en effet des bœufs , des boucs , des crocodiles , des singes , des chats & jusqu'à des oignons ? Il suffit qu'on l'ait dit une fois pour que mille copistes l'aient redit en vers & en prose . Le premier qui fit tomber tant de nations en erreur sur les Egyptiens est *Sanchoniaton* , le plus ancien auteur que nous ayons parmi ceux dont les Grecs nous ont conservé des fragmens . Il était voisin des Hébreux , & incontestablement plus ancien que *Moïse* , puisqu'il ne parle pas de *Moïse* , & qu'il aurait fait mention sans - doute d'un si grand - homme , & de ses épouvantables prodiges , s'il fût venu après lui , ou s'il avait été son contemporain .

Voici comme il s'exprime : „ Ces choses sont écrites dans l'histoire du monde de *Thaut* & dans ses mémoires . Mais ces premiers hommes consacrent des plantes & productions de la terre ; ils leur attribuerent la divinité , ils révélerent les choses qui les nourrissaient ; ils leur offrirent leur boire & leur manger , cette religion étant conforme à la faiblesse de leurs esprits ; &c. ”

Il est très - remarquable que *Sanchoniaton* , qui vivait avant *Moïse* , cite les livres de *Thaut* qui avaient huit - cent ans d'antiquité ; mais il est plus remarquable encor que *Sanchoniaton* s'est trompé , s'il a cru

que les Egyptiens rendaient aux oignons le même hommage qu'ils rendaient à leur *Isis*. Ils ne les adoraient certainement pas comme des dieux suprêmes, puisqu'ils les mangeaient. *Cicéron*, qui vivait dans le tems où *César* conquit l'Egypte, dit dans son livre de la Divination qu'il *n'y a point de superstitions que les hommes n'aient embrassées*; mais qu'il n'est *encor aucune nation qui se soit avisée de manger ses Dieux*.

De quoi se seraient nourris les Egyptiens, s'ils avaient adoré tous les bœufs & tous les oignons? J'ose croire & même dire, que l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale & sur les mœurs des nations* a dénoué le noeud de cette difficulté, en disant qu'il faut faire une grande différence entre un oignon consacré & un oignon Dieu. Le bœuf *Apis* était consacré; mais les autres bœufs étaient mangés par les prêtres & par tout le peuple.

Une ville d'Egypte avait consacré un chat pour remercier les Dieux d'avoir fait naître des chats qui mangent des souris. *Diodore* de Sicile rapporte que les Egyptiens massacrèrent de son tems un Romain qui avait eu le malheur de tuer un chat par mégarde. Il est très-vraisemblable que c'était le chat consacré. Je ne voudrais pas tuer une cigogne en Hollande; on y est persuadé qu'elles portent bonheur aux maisons sur le toit desquelles elles se perchent. Un Hollandais de mauvaise humeur me ferait payer cher sa cigogne.

Dans un nome d'Egypte, voisin du Nil, il y avait un crocodile sacré. C'était apparemment pour obtenir des Dieux que les crocodiles mangeaient moins de petits enfans.

Origène, qui vivait dans Alexandrie & qui devait être bien instruit de la religion du pays, s'exprime ainsi dans sa réponse à *Celse*, au livre III. „ Nous „ n'imitons point les Egyptiens dans le culte d'*Isis* & „ d'*Osiris*; nous n'y joignons point *Minerve* comme „ ceux du nome de Sais.” Il dit dans un autre endroit: „ *Ammon* ne souffre pas que les habitans de „ la ville d'*Apis* vers la Libie mangent des vaches.” Il est clair par ces passages qu'on adorait *Isis* & *Osiris*.

Il dit encor: „ Il n'y aurait rien de mauvais à s'abs- „ tenir des animaux utiles aux hommes; mais épar- „ gner un crocodile, l'estimer consacré à je ne fais „ quelle divinité, n'est-ce pas une extrême folie?”

Il est évident par tous ces passages que les prêtres, les shoen, ou shotim d'Egypte adoraient des Dieux, & non pas des bêtes. Ce n'est pas que les manœuvres, les blanchisseuses, la racaille de toute espece ne prissent communément pour une divinité la bête consacrée. Il est très-vraisemblable même que des dévotes de cour, encouragées dans leur zèle par quelques shoen d'Egypte, ayant cru le bœuf *Apis* un Dieu; & lui aient fait des neuvaines.

Le monde est vieux, mais l'histoire & d'hier. Celle que nous nommons *ancienne* & qui est en effet très-récente, ne remonte gueres qu'à quatre ou cinq mille ans: nous n'avons avant ce tems que quelques probabilités: elles nous ont été transmises dans les annales des brâmanes, dans la chronique chinoise, dans l'histoire d'*Hérodote*. Les anciennes chroniques chinoises ne regardent que cet empire séparé du reste du monde. *Hérodote* plus intéressant pour nous,

parle de la terre alors connue. En récitant aux Grecs les neuf livres de son histoire, il les enchantait par la nouveauté de cette entreprise & par le charme de sa diction, & sur-tout par les fables.

D'HERODOTE.

Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers est fabuleux; mais tout ce qu'il a vu est vrai. On apprend de lui par exemple, quelle extrême opulence & quelle splendeur régnait dans l'Asie mineure, aujourd'hui (dit-on) pauvre & dépeuplée. Il a vu à Delphes les présens d'or prodigieux que les rois de Lydie avaient envoyés au temple; & il parle à des auditeurs qui connaissaient Delphes comme lui. Or, quel espace de tems a dû s'écouler avant que des rois de Lydie eussent pu amasser assez de trésors superflus pour faire des présens si considérables à un temple étranger!

Mais quand *Hérodote* rapporte les contes qu'il a entendus, son livre n'est plus qu'un roman qui ressemble aux fables milésiennes.

C'est un *Candaule* qui montre sa femme toute nue à son ami *Gigès*; c'est cette femme qui par modestie ne laisse à *Gigès* que le choix de tuer son mari, d'épouser la veuve ou de périr.

C'est un oracle de Delphes qui devine que dans le même tems qu'il parle, *Crésus* à cent lieues de là fait cuire une tortue dans un plat d'airain.

C'est dommage que *Rollin* d'ailleurs estimable, répète tous les contes de cette espece, admire la science de l'oracle & la véracité d'*Apollon*, ainsi que la

pudeur de la femme du roi *Candaule*; & à ce sujet il propose à la police d'empêcher les jeunes gens de se baigner dans la rivière. Le tems est si cher, & l'histoire si immense, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables & de telles moralités.

L'histoire de *Cyrus* est toute défigurée par des traditions fabuleuses. Il y a grande apparence que ce *Kiro* ou *Kofrou*, qu'on nomme *Cyrus*, à la tête des peuples guerriers d'Elam, conquit en effet Babilone amollie par les délices. Mais on ne sait pas seulement quel roi régnait alors à Babilone; les uns disent *Baltazar*, les autres *Anaboth*. Hérodote fait tuer *Cyrus* dans une expédition contre les Massagètes. *Xénophon* dans son roman moral & politique le fait mourir dans son lit.

On ne sait autre chose dans ces ténèbres de l'histoire, sinon qu'il y avait depuis très longtems de vastes empires, & des tyrans dont la puissance était fondée sur la misere publique; que la tyrannie était parvenue jusqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en servir à d'infames plaisirs au sortir de l'enfance, & pour les employer dans leur vicillessé à la garde des femmes; que la superstition gouvernait les hommes; qu'un songe était regardé comme un avis du ciel, & qu'il décidait de la paix & de la guerre, &c.

A mesure qu'*Hérodote* dans son histoire se rapproche de son tems, il est mieux instruit & plus vrai. Il faut avouer que l'histoire ne commence pour nous qu'aux entreprises des Perses contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands événemens que quelques récits vagues, enveloppés de contes puériles. *Héro-*

Hérodote devient le modèle des historiens quand il décrit ces prodigieux préparatifs de Xerxès pour aller subjuguer la Grèce & ensuite l'Europe. Il exagère sans doute le nombre de ses soldats; mais il les mène avec une exactitude géographique de Suze jusqu'à la ville d'Athènes. Il nous apprend comment étaient armés tant de peuples différens que ce monarque traînait après lui: aucun n'est oublié du fond de l'Arabie & de l'Egypte jusqu'au-delà de la Bactriane & de l'extrême septentrionale de la mer Caspienne, pays alors habité par des peuples puissans, & aujourd'hui par des Tartares vagabonds. Toutes les nations, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au Gange, sont sous ses étendarts.

On voit avec étonnement que ce prince possédait plus de terrain que n'en eut l'empire Romain. Il avait tout ce qui appartient aujourd'hui au grand-mogol endéçà du Gange; toute la Perse, & tout le pays des Usbecs, tout l'empire des Turcs si vous en exceptez la Romanie; mais en récompense il possédait l'Arabie. On voit par l'étendue de ses états quel est le tort des déclamateurs en vers & en prose, de traiter de fou *Alexandre* (11), vengeur de la Grèce, pour avoir subjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il alla en Egypte, à Tyr & dans l'Inde, mais il le devait; & Tyr, l'Egypte & l'Inde appartenaient à la puissance qui avait ravagé la Grèce.

USAGE QU'ON PEUT FAIRE D'HÉRODOTE.

Hérodote eut le même mérite qu'*Homère* il fut le

(11) Voyez l'article *Alexandre*.

premier historien comme *Homère* le premier poëte épique, & tout deux saisirent les beautés propres d'un art qu'on croit inconnu avant eux. C'est un spectacle admirable dans *Hérodote* que cet empereur de l'Asie, & de l'Afrique, qui fait passer son armée immense sur un pont de bateaux d'Asie en Europe, qui prend la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe supérieure, & qui entre dans Athènes abandonnée & déserte. On ne s'attend point que les Athéniens sans ville, sans territoire, réfugiés sur leurs vaisseaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la nombreuse flotte du grand roi; qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs, qu'ils forceront *Xercès* à ramener ignominieusement les débris de son armée, & qu'ensuite ils lui défendront par un traité de naviger sur leurs mers. Cette supériorité d'un petit peuple généreux, libre sur toute l'Asie esclave, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes. On apprend aussi par cet événement que les peuples de l'Occident ont toujours été meilleurs marins que les peuples Asiatiques. Quand on lit l'histoire moderne, la victoire de Lépante fait souvenir de celle de Salamine, & on compare *Don Juan d'Autriche* & *Colone*, à *Thémistocle* & à *Euribiades*. Voilà peut-être le seul fruit qu'on peut tirer de la connaissance de ces tems reculés.

Il est toujours bien hardi de vouloir pénétrer dans les desseins de DIEU; mais cette temérité est mêlée d'un grand ridicule quand on veut prouver que le DIEU de tous les peuples de la terre & de toutes les créatures des autres globes, ne s'occupait des révo-

lutions de l'Asie, & qu'il n'envoyait lui-même tant de conquérans les uns après les autres, qu'en considération du petit peuple Juif, tantôt pour l'abaisser, tantôt pour le relever, toujours pour l'instruire, & que cette petite horde opiniâtre & rebelle était le centre & l'objet des révoltes de la terre.

Si le conquérant mémorable qu'on a nommé *Cyrus* se rend maître de Babilone, c'est uniquement pour donner à quelques Juifs la permission d'aller chez eux. Si *Alexandre* est vainqueur de *Darius*, c'est pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaste domination, & englobent le petit pays de Judée dans leur empire, c'est encor pour instruire les Juifs. Les Arabes & les Turcs ne sont venus que pour corriger ce peuple. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation; jamais on n'eut tant de précepteurs, & jamais on n'en profita si mal!

On serait aussi bien reçu à dire que *Ferdinand* & *Isabelle* ne réunirent les provinces de l'Espagne que pour chasser une partie des Juifs & pour brûler l'autre; que les Hollandais n'ont secoué le joug du tyran *Philippe II.* que pour avoir vingt-mille Juifs dans Amsterdam, & que DIEU n'a établi le chef visible de l'église catholique au Vatican, que pour y entretenir des synagogues moyennant finance. Nous savons bien que la providence s'étend sur toute la terre; mais c'est par cette raison là même qu'elle n'est pas bornée à un seul peuple.

DE THUCIDIDE.

Revenons aux Grecs. *Thucide*, successeur d'*Hérodote*, se borne à nous détailler l'histoire de la guerre du Péloponèse, pays qui n'est pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle : & comme si la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoutait un nouveau feu & de nouveaux ressorts à l'esprit humain, c'est dans ce tems que tous les arts florissaient en Grèce. C'est ainsi qu'ils commencent à se perfectionner ensuite à Rome dans d'autres guerres civiles du tems de *César* ; & qu'ils renaissent encore dans notre quinzième & seizième siècle de l'ère vulgaire, parmi les troubles de l'Italie.

EPOQUE D'ALEXANDRE.

Après cette guerre du Péloponèse, décrite par *Thucidide*, vient le tems célèbre d'*Alexandre*, prince digne d'être élevé par *Aristote*, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres conquérans n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'univers.

De son tems & de celui de ses successeurs florissait Carthage, & la république Romaine commençait à fixer sur elle les regards des nations. Tout le Nord & l'Occident sont ensevelis dans la barbarie. Les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord sont inconnus. (Voyez l'article *Alexandre*.)

Si *Quinte-Curce* n'avait pas défiguré l'histoire d'*Alexandre* par mille fables, que de nos jours tant de

déclamateurs ont répétées, *Alexandre* serait le seul héroïsme de l'antiquité dont on aurait une histoire véritable. On ne sort point d'étonnement quand on voit des historiens Latins venus quatre cent ans après lui, faire assiéger par *Alexandre* des villes indiennes auxquelles ils ne donnent que des noms grecs, & dont quelques-unes n'ont jamais existé.

Quinte-Curce après avoir placé le Tanaïs au-delà de la mer Caspienne, ne manque pas de dire que le Gange en se détournant vers l'orient, porte aussi bien que l'Indus ses eaux dans la mer Rouge qui est à l'occident. Cela ressemble au discours de *Trimalcion* qui dit, qu'il a chez lui une Niobé enfermée dans le cheval de Troye; & qu'*Annibal*, au sac de Troye, ayant pris toutes les statues d'or & d'argent, en fit l'airain de Corinthe.

On suppose qu'il assiége une ville nommée *Ora* près du fleuve Indus, & non loin de sa source. C'est tout juste le grand chemin de la capitale de l'empire, à huit cent milles du pays où l'on prétend que séjournait *Porus*, à ce que prétendent nos missionnaires.

Après cette petite excursion sur l'Inde, dans laquelle *Alexandre* porta ses armes par le même chemin que le *Sha-Nadir* prit de nos jours, c'est-à-dire par la Perse & le Candahar, continuons l'examen de *Quinte-Curce*.

Il lui plaît d'envoyer une ambassade des Scythes à *Alexandre* sur les bords du fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue telle que les Américains auraient dû la faire aux premiers conquérants Espagnols. Il peint ces Scythes comme des hommes

pai-

naissables & justes, tout étonnés de voir un voleur Grec venu de si loin pour subjuger des peuples que leurs vertus rendaient indomptables. Il ne songe pas que ces Scythes invincibles avaient été subjugués par les rois de Perse. Ces mêmes Scythes si paisibles & si justes se contredisent bien honteusement dans la harangue de *Quinte-Curce*; ils avouent qu'ils ont porté le fer & la flamme jusques dans la haute Asie. Ce sont en effet ces mêmes Tartares qui joints à tant de hordes du Nord, ont dévasté si longtemps l'univers connu, depuis la Chine jusqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des historiens seraient fort belles dans un poème épique où l'on aime fort les prosopopées. Elles sont l'appanage de la fiction, & c'est malheureusement ce qui fait que les histoires en sont remplies; l'auteur se met sans façon à la place de son héros.

Quinte-Curce fait écrire une lettre par *Alexandre* à *Darius*. Le héros de la Grèce dit dans cette lettre que *le monde ne peut souffrir deux soleils ni deux maîtres*. Rollin trouve avec raison qu'il y a plus d'enflure que de grandeur dans cette lettre. Il pouvait ajouter qu'il y a encor plus de sottise que d'enflure. Mais *Alexandre* l'a-t-il écrite? C'est-là ce qu'il fallait examiner. Il n'appartient qu'à *Don-Japhet* d'Arménie le fou de Charles-Quint, de dire que *deux soleils dans un lieu trop étroit, rendraient trop excessif le contraire du froid*. Mais *Alexandre* était-il un *Don-Japhet* d'Arménie?

Un traducteur de l'énergique *Tacite*, ne trouvant point dans cet historien la lettre de *Tibere* au sénat
Septième Partie.

contre Séjan, s'avise de la donner de sa tête, & de se mettre à la fois à la place de l'empereur & de Tacite. Je sais que *Tite-Live* prête souvent des harangues à ses héros; quel a été le but de *Tite-Live*? de montrer de l'esprit & de l'éloquence. Je lui dirais volontiers, Si tu veux haranguer, va plaider devant le sénat de Rome; si tu veux écrire l'histoire, ne nous dis que la vérité.

N'oublions pas la prétendue *Thalestris* reine des Amazones, qui vint trouver Alexandre pour le prier de lui faire un enfant. Apparemment le rendez-vous fut donné sur les bords du prétendu Tanaïs.

Des peuples nouveaux & particulièrement des Juifs.

C'est une grande question parmi plusieurs théologiens, si les livres purement historiques des Juifs ont été inspirés; car pour les livres de préceptes & pour les prophéties, il n'est point de chrétien qui en doute, & les prophètes eux-mêmes disent tous qu'ils écrivent au nom de DIEU. Ainsi on ne peut s'empêcher de les croire sur leur parole sans une grande impiété. Mais il s'agit de savoir si DIEU a été réellement dans tous les tems l'historien du peuple Juif.

Nous avons dit, & il faut redire que *Le Clerc* & d'autres théologiens de Hollande, prétendent qu'il n'était pas nécessaire que DIEU daignat dicter toutes les annales hébraïques, & qu'il abandonna cette partie à la science & à la foi humaine. *Grotius*, *Simon*, *Dupin* ne s'éloignent pas de ce sentiment; ils pensent que DIEU disposa seulement l'esprit des écrivains à n'annoncer que la vérité.

On ne connaît point les auteurs du livre des Juges, ni de ceux des Rois & des Paralipomenes. Les premiers écrivains Hébreux citent d'ailleurs d'autres livres qui ont été perdus, comme (12) celui des guerres du Seigneur, le (13) Droiturier ou le livre des Justes, celui (14) des jours de Salomon & (15) ceux des annales des rois d'Israël & de Juda.

Il y a sur-tout des textes qu'il est difficile de concilier: par exemple, on voit dans le Pentateuque que les Juifs sacrifient dans le désert au Seigneur, & que leur seule idolâtrie fut celle du veau d'or; il est dit dans Jérémie, (16) dans Amos (17) & dans le discours de St. Etienne, (18) qu'ils adorerent pendant quarante ans le Dieu *Moloch* & le Dieu *Remp han*, & qu'ils ne sacrifièrent point au Seigneur.

Il n'est pas aisé de comprendre comment DIEU aurait dicté l'histoire des rois de Juda & d'Israël, puisque les rois d'Israël étaient hérétiques, & que même quand les Hébreux voulurent avoir des rois, DIEU leur déclara expressément par la bouche de son prophète *Samuel*, que (19) c'est rejeter DIEU que de vouloir obéir à des monarques. Or plusieurs savans ont été étonnés que DIEU voulût être l'historien d'un peuple qui avait renoncé à être gouverné immédiatement par lui.

Quelques critiques trop hardis ont demandé, si

(12) Nomb. Cap. XXI. vs. 14.

(13) Jolué Cap. X. vs. 13. & L. 11. des Rois Cap. X. vs. 18.

(14) L. III. des Rois Cap. XI. vs. 41.

(15) L. III. des Rois Cap. XIV. vs. 19, 29 & ailleurs.

(16) Cap. VII. vs. 22. (17) Cap. V. vs. 26.

(18) Actes des apôt. Cap. VII. vs. 43.

(19) L. I. des Rois Cap. X. vs. 19.

DIEU peut avoir dicté (20) que le premier roi Saül remporta une victoire à la tête de trois cents trente-mille hommes, puisqu'il est dit (21) qu'il n'y avait que deux épées dans toute la nation, & (22) qu'ils étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser leurs coignées & leurs serpettes ?

Si DIEU peut avoir dicté que David qui (23) était felon son cœur, se mit (24) à la tête de quatre cents brigands chargés de dettes & de crimes ; si Dav'd peut avoir commis toutes les horreurs que la raison peu éclairée par la foi ose lui reprocher ?

Si DIEU a pu dicter les contradictions qui se trouvent entre l'histoire des Rois & les Paralipomenes ?

On a encor prétendu que l'histoire des Rois ne contenant que des événemens sans aucune instruction & même beaucoup de crimes affreux, il ne paraissait pas digne de l'Eternel d'écrire ces événemens & ces crimes ; mais nous sommes bien loin de vouloir descendre dans cet abîme théologique ; nous respectons, comme nous le devons, sans examen tout ce que la synagogue & l'église chrétienne ont respecté.

Qu'il nous soit seulement permis de demander encor une fois, pourquoi les Juifs qui avaient une si grande horreur pour les Egyptiens, prirent pourtant toutes les coutumes égyptiennes, la circoncision, les ablutions, les jeuns, les robes de lin, le bouc émissaire, la vache rousse, le serpent d'airain & cent autres usages dont nous avons déjà parlé ?

(20) L. 1. des Rois Cap. XI. vs. 8.

(21) L. 1. des Rois Cap. XIII. vs. 22.

(22) L. 1. des Rois Cap. XIII. vs. 20.

(23) L. 1. des Rois Cap. XIII. vs. 14.

(24) L. 1. des Rois Cap. XXII. vs. 2.

Quelle langue parlaient-ils dans le désert ? Il est dit au psaume LXXX. qu'ils n'entendirent pas l'idiome qu'on parlait au-delà de la mer Rouge. Leur langue au sortir de l'Egypte était-il égyptien ? c'est donc en langue égyptienne que le Pentateuque aurait été écrit. Mais pourquoi ne retrouve-t-on dans les caractères samaritains , qui sont ceux des anciens Juifs , aucune trace des caractères d'Egypte ? Pourquoi aucun mot égyptien dans leur patois mêlé de tyrien , d'azotien & de syriaque corrompu ?

Quel était le pharaon sous lequel ils s'enfuirent ? Etais-ce l'Ethiopien *Aclisan* , dont il est dit dans *Diodore* de Sicile , qu'il bannit une troupe de voleurs vers le mont Sina après leur avoir fait couper le nez ?

Quel prince régnait à Tyr , lorsque les Juifs entrent dans le pays de Canaan ? Le pays de Tyr & de Sidon était-il alors une république ou une monarchie ?

D'où vient que *Sanchoniaton* qui était de Phénicie ne parle point des Hébreux ? S'il en avait parlé , *Eusebe* qui rapporte des pages entières de *Sanchoniaton* , n'aurait-il pas fait valoir un si glorieux témoignage en faveur de la nation Hébraïque , comme nous le remarquons ailleurs ?

Pourquoi ni dans les monumens qui nous restent de l'Egypte , ni dans le Shaista , ou dans le Védam des Indiens , ni dans les livres des Chinois , ni dans les loix de *Zoroastre* , ni dans aucun ancien auteur Grec ne trouve-t-on aucun des noms des premiers patriarches Juifs qui sont la source du genre-humain ?

Comment *Noé* le restaurateur de la race des hommes , dont les enfans se partagerent tout l'hémis-

phère, a-t-il été absolument inconnu dans cet hémisphère?

Comment *Hénoch*, *Seth*, *Caïn*, *Abel*, *Eve*, *Adam*, le premier homme, ont-ils été par-tout ignorés, excepté dans la nation Juive?

Nous avons déjà rapporté une partie de ces questions. On en fait mille autres encor plus épineuses que notre discréption passe sous silence; mais les livres des Juifs ne sont pas comme les autres livres, un ouvrage des hommes. Ils sont d'une nature entièrement différente; ils exigent la vénération & ne permettent aucune critique. Le champ du pyrrhonisme est ouvert pour tous les autres peuples; mais il est fermé pour les Juifs. Nous sommes à leur égard comme les Egyptiens qui étaient plongés dans les plus épaisse ténèbres de la nuit, tandis que les Juifs jouissaient du plus beau soleil dans la petite contrée de Gessen ou Gossen.

Ainsi n'admettons nul doute sur l'histoire de ce fameux peuple réduit à deux hordes ou tribus & demie; tout y est mystère & prophétie, parce que ce peuple est le précurseur des chrétiens. Tout y est prodige, parce que c'est DIEU qui est à la tête de cette nation sacrée. En un mot, l'histoire juive est celle de DIEU même, & n'a rien de commun avec la faible raison de toutes les nations de l'univers.

DES VILLES SACRÉES.

Ce qu'il eût fallu bien remarquer dans l'histoire ancienne, c'est que toutes les capitales & même plusieurs villes médiocres furent appellées sacrées, villes

de Dieu. La raison en est qu'elles étaient fondées sous les auspices de quelque Dieu protecteur.

Babilone signifiait la *ville de Dieu*, du pere *Dieu*. Combien de villes dans la Syrie, dans la Parthie, dans l'Arabie, dans l'Egypte n'eurent point d'autre nom que celui de *ville sacrée*? Les Grecs les appellent *Diospolis*, *Hierapolis*, en traduisant leur nom exactement. Il y avait même jusqu'à des villages, jusqu'à des collines sacrées, *Hieracome*, *Hieraboles*, *Hierapetra*. Les forteresses, sur-tout *Hieragerma*, étaient habitées par quelque Dieu.

Illion, la citadelle de Troye, était toute divine; elle fut bâtie par *Neptune*. Le Palladium lui assurait la victoire sur tous ses ennemis. La Mecque devenue si fameuse, plus ancienne que Troye, était sacrée. Aden ou Eden sur le bord méridional de l'Arabie, était aussi sacrée que la Mecque, & plus antique.

Chaque ville avait ses oracles, ses prophéties, qui lui promettaient une durée éternelle, un empire éternel, des prospérités éternelles; & toutes furent trompées.

Outre le nom particulier que chaque métropole s'était donné, & auquel elle joignait toujours les épithetes de divin, de sacré, elles avaient un nom secret & plus sacré encor, qui n'était connu que d'un petit nombre de prêtres auxquels il n'était permis de le prononcer que dans d'extrêmes dangers; de peur que ce nom connu des ennemis ne fût invoqué par eux, ou qu'ils ne l'employassent à quelque conjuration, ou qu'ils ne s'en servissent pour enga-

ger le Dieu tutélaire à se déclarer contre la ville.

Macrobe nous dit, que le secret fut si bien gardé chez les Romains, que lui-même n'avait pu le découvrir. L'opinion qui lui paraît la plus vraisemblable est que ce nom était, *Opis confivia*, ou *Ops confivia* (25). Angelo Politiano prétend que ce nom était *Amarillis*. Mais il en faut croire plutôt *Macrobe* qu'un étranger du seizième siècle.

Les Romains ne furent pas plus instruits du nom secret de Carthage, que les Carthaginois de celui de Rome. On nous a seulement conservé l'évocation secrète prononcée par Scipion contre Carthage: *S'il est un Dieu ou une Déesse qui ait pris sous sa protection le peuple & la ville de Carthage, je vous vénere, je vous demande pardon, je vous prie de quitter Carthage, ses places, ses temples, de leur laisser la crainte, la terreur & le vertige, & de venir à Rome avec moi & les miens. Puissent nos temples, nos sacrifices, notre ville, notre peuple, nos soldats, vous être plus agréables que ceux de Carthage! Si vous en usiez ainsi, je vous promets des temples & des jeux.*

Le dévouement des villes ennemis était encor d'un usage très-ancien. Il ne fut point inconnu aux Romains. Ils dévouerent en Italie Veies, Fidène, Gabie, & d'autres villes ; hors de l'Italie Carthage & Corinthe. Ils dévouerent même quelquefois des armées. On invoquait dans ces dévouemens *Jupiter* en élevant la main droite au ciel, & la déesse *Tellus* en posant la main à terre.

C'était l'empereur seul, c'est-à-dire le général d'ar-

(25) *Macrobi.* Liv. III. Chap. IX.

mée ou le dictateur qui faisait la cérémonie du dévouement ; il priait les Dieux d'envoyer *la fuite, la crainte, la terreur*, &c. & il promettait d'immoler trois brebis noires.

Il semble que les Romains aient pris ces coutumes des anciens Etrusques, les Etrusques des Grecs, & les Grecs des Asiatiques. Il n'est pas étonnant qu'on en trouve tant de traces chez le peuple Juif.

Outre la ville sacrée de Jérusalem ils en avaient encor plusieurs autres ; par exemple, Lydda, parce qu'il y avait une école de rabbins. Samarie se regardait aussi comme une ville sainte. Les Grecs donnerent aussi à plusieurs villes le nom de *Sebastos, auguste, sacrée*.

DES AUTRES PEUPLES NOUVEAUX.

La Grèce & Rome sont des républiques nouvelles en comparaison des Caldéens, des Indiens, des Chinois, des Egyptiens.

L'histoire de l'empire Romain est ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres & nos législateurs. Leurs loix sont encor en vigueur dans la plupart de nos provinces : leur langue se parle encore ; & longtems après leur chute elle a été la seule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Au démembrément de l'empire Romain en occident, commence un nouvel ordre de choses, & c'est ce qu'on appelle *l'histoire du moyen âge* ; histoire bar-

bare de peuples barbares, qui devenus chrétiens n'en deviennent pas meilleurs.

Pendant que l'Europe est ainsi bouleversée, on voit paraître au septième siècle les Arabes jusques-là renfermés dans leurs déserts. Ils étendent leur puissance & leur domination dans la haute Asie, dans l'Afrique, & envahissent l'Espagne : les Turcs leur succèdent, & établissent le siège de leur empire à Constantinople au milieu du quinzième siècle.

C'est sur la fin de ce siècle qu'un nouveau monde est découvert ; & bientôt après la politique de l'Europe & les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'imprimerie & la restauration des sciences, font qu'enfin on a quelques histoires assez fidèles, au lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis *Grégoire de Tours*. Chaque nation dans l'Europe a bientôt ses historiens. L'ancienne indigence se tourne en superflu : il n'est point de ville qui ne veuille avoir son histoire particulière. On est accablé sous le poids des minuties. Un homme qui veut s'instruire est obligé de s'en tenir au fil des grands événemens, & d'écartier tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverse ; il saisit dans la multitude des révolutions, l'esprit des tems & les mœurs des peuples.

Il faut sur-tout s'attacher à l'histoire de sa patrie, l'étudier, la posséder, réservier pour elle les détails, & jeter une vue plus générale sur les autres nations. Leur histoire n'est intéressante que par les rapports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choses qu'elles ont faites : les premiers âges depuis la chute

de l'empire Romain, ne sont, comme on l'a remarqué ailleurs, que des avantures barbares sous des noms barbares, excepté le tems de *Charlemagne*. Et que d'obscurités encor dans cette grande époque!

L'Angleterre reste presque isolée jusqu'au regne d'*Edouard III*. Le Nord est sauvage jusqu'au seizième siècle; l'Allemagne est longtems une anarchie. Les querelles des empereurs & des papes désolent six cents ans l'Italie, & il est difficile d'apercevoir la vérité à travers les passions des écrivains peu instruits, qui ont donné les chroniques informes de ces tems malheureux.

La monarchie d'Espagne n'a qu'un événement sous les rois Visigoths; & cet événement est celui de sa destruction. Tout est confusion jusqu'au regne d'*Isabelle* & de *Ferdinand*.

La France jusqu'à *Louis XI*. est en proie à des malheurs obscurs sous un gouvernement sans règle. *Daniel*, & après lui le président *Hénault*, ont beau prétendre que les premiers tems de la France sont plus intéressans que ceux de Rome: ils ne s'aperçoivent pas que les commencemens d'un si vaste empire sont d'autant plus intéressans qu'ils sont plus faibles, & qu'on aime à voir la petite source d'un torrent qui a inonde près de la moitié de l'hémisphère.

Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du moyen âge, il faut le secours des archives, & on n'en a presque point. Quelques anciens couvents ont conservé des chartes, des diplômes, qui contiennent des donations, dont l'autorité est très-suspecte. L'abbé de *Longuerue* dit que de quinze-cents chartes il y

en a mille de fausses, & qu'il ne garantit pas les autres.

Ce n'est pas là un recueil où l'on puisse s'éclaircir sur l'histoire politique & sur le droit public de l'Europe.

L'Angleterre est de tous les pays, celui qui a, sans contredit, les archives les plus anciennes & les plus suivies. Ces actes recueillis par *Rimer*, sous les auspices de la reine *Anne*, commencent avec le douzième siècle, & sont continués sans interruption jusqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière sur l'histoire de France. Ils font voir, par exemple, que la Guienne appartenait au *Prince noir* fils d'*Edouard III.* en souveraineté absolue, quand le roi de France *Charles V.* la confisqua par un arrêt, & s'en empara par les armes. On y apprend quelles sommes considérables & quelle espece de tribut paya *Louis XI.* au roi *Edouard IV.* qu'il pouvait combattre ; & combien d'argent la reine *Elizabeth* prêta à *Henri le grand*, pour l'aider à monter sur son trône, &c.

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Cet avantage consiste dans la comparaison qu'un homme d'état, un citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de son pays : c'est ce qui excite les nations modernes à enchérir les unes sur les autres dans les arts, dans le commerce, dans l'agriculture. Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs causés par des querelles absurdes. Il est certain qu'à force

de renouveler & d'exposer à l'horreur publique la mémoire de ces querelles ; on les empêche de renaître.

Les exemples servent : c'est pour avoir lu les détails des batailles de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, &c. que le célèbre maréchal de Saxe se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appellait *des affaires de poste*.

Les exemples sur-tout doivent faire effet sur l'esprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra qu'*Henri IV.* n'entreprendait sa grande guerre, qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun secours de finances.

Il verra que la reine *Elizabeth*, par les seules ressources du commerce & d'une sage économie, résista au puissant *Philippe II*; & que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France non entamée sous *Louis XIV.* après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit. Envain l'auteur des *Causes de la chute de l'empire Romain* blâme-t-il *Justinien*, d'avoir eu la même politique que *Louis XIV.* Il ne devait blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières & qui ouvrirent les portes de l'empire aux barbares.

Enfin la grande utilité de l'histoire moderne, &

l'avantage qu'elle a sur l'ancienne, est d'apprendre à tous les potentats, que depuis le quinzième siècle on s'est toujours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce système d'équilibre a toujours été inconnu des anciens; & c'est la raison des succès du peuple Romain, qui ayant formé une milice supérieure à celle des autres peuples, les subjuga l'un après l'autre, du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

DE LA CERTITUDE DE L'HISTOIRE.

Toute certitude qui n'est pas démonstration mathématique, n'est qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le seul, de la grandeur & de la population de la Chine, il ne fut pas cru, & il ne put exiger de croyance. Les Portugais qui entrerent dans ce vaste empire plusieurs siècles après, commencerent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la déposition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations, sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois historiens seulement avaient écrit l'avanture du roi *Charles XII*, qui s'obstinait à rester dans les états du sultan son bienfaiteur, malgré lui, se battit avec ses domestiques contre une armée de janissaires & de Tartares, j'aurais suspendu mon jugement. Mais ayant parlé à plusieurs témoins oculaires & n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire; parce qu'après tout, si elle n'est ni sage ni ordinaire, elle n'est con-

traire ni aux loix de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point-être cru, à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés visiblement de l'esprit divin, & qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* du Dictionnaire encyclopédique, c'est un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire aussi bien tout Paris qui affirmerait avoir vu ressusciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenois. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris sur une chose improbable, ne saurait être égal au témoignage de tout Paris sur une chose probable. Ce sont là les premières notions de la saine logique. Un tel dictionnaire ne devait être consacré qu'à la vérité. (Voyez *Certitude*.)

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

On a distingué les tems en fabuleux & historiques. Mais les historiques auraient dû être distingués eux-mêmes en vérités & en fables. Je ne parle pas ici des fables reconnues aujourd'hui pour telles; il n'est pas question, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté son histoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raisons de douter!

Qu'on fasse attention que la république Romaine a été cinq-cents ans sans historiens, & que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des annales des pontifes, & des autres monumens qui périrent presque tous dans l'incendie de Rome, *plaque interiere*; qu'on

songe que dans les trois-cents premières années, l'art d'écrire était très-rare, *rara per eadem tempora litteræ*; il sera permis alors de douter de tous les événemens qui ne sont pas dans l'ordre ordinaire des choses humaines.

• Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des Sabines pour avoir des femmes? L'histoire de *Lucrece* sera-t-elle bien vraisemblable? Croira-t-on aisément sur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porsenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'affaiblir? Ne sera-t-on pas porté au-contreire, à croire *Polybe* antérieur à *Tite-Live* de deux-cents années. *Polybe* dit que *Porsenna* subjugua les Romains; cela est bien plus probable que l'aventure de *Scrofa*, qui se brûla entièrement la main parce qu'elle s'était méprise. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'aventure de *Regulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, méritera-t-elle qu'on la croie? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé, si elle avait été vraie? Il n'en dit pas un mot. N'est-ce pas une grande présomption que ce conte ne fut inventé que longtemps après pour rendre les Carthaginois odieux?

Ouvrez le Dictionnaire de Moréri à l'article *Regulus*, il vous assure que le supplice de ce Romain est rapporté dans *Tite-Live*. Cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, est perdue; on n'a que le supplément de *Freensemius*; & il se trouve que ce dictionnaire n'a cité qu'un Allemand du dix-septième

tième siècle, croyant citer un Romain du temps d'*Auguste*. On ferait des volumes immenses de tous les faits célèbres & reçus, dont il faut douter. Mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

LES TEMPLES, LES FÊTES, LES CÉRÉMONIES ANNUELLES, LES MÉDAILLES MÊMES, SONT-ELLES DES PREUVES HISTORIQUES?

On est naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement, en atteste la certitude. Cependant, si ces monuments n'ont pas été élevés par des contemporains, s'ils célébrent quelques faits peu vraisemblables, prouvent-ils autre chose, sinon qu'on a voulu consacrer une opinion populaire?

La colonne rostrale érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, est sans-doute une preuve de la victoire navale de *Duillius*. Mais la statue de l'augure *Navius* qui coupait un caillou avec un rasoir, prouvait-elle que *Navius* avait opéré ce prodige? Les statues de *Cérès* & de *Triptoleme*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages incontestables que *Cérès* était descendue de je ne sais quelle planète pour venir enseigner l'agriculture aux Athéniens? Le fameux *Laocoon*, qui subsiste aujourd'hui si entier, atteste-t-il bien la vérité de l'histoire du cheval de Troye?

Les cérémonies, les fêtes annuelles établies par toute une nation, ne constatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion* porté sur un dauphin, se célébrait chez les Romains comme *Septième Partie.*

D

chez les Grecs. Celle de *Faune* rappelait son aventure avec *Hercule* & *Omphale*, quand ce Dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de sa maîtresse.

La fameuse fête des Lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* & *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de Mai ? Le voici. *Hirée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure*; & quand ses hôtes prirent congé, ce bon homme qui n'avait point de femme, & qui voulait avoir un enfant, témoigna sa douleur aux trois Dieux. On n'ose exprimer ce qu'ils firent sur la peau du bœuf qu'*Hirée* leur avait servi à manger; ils couvrirent ensuite cette peau d'un peu de terre, & delà naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Presque toutes les fêtes romaines, syriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées sur de pareils contes, ainsi que les temples & les statues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité consacrait à l'erreur.

Une médaille, même contemporaine, n'est pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles sur des batailles très-indécises, qualifiées de victoires, & sur des entreprises manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende ? N'a-t-on pas, en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le roi d'Espagne, frappé une médaille qui attestait la prise de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le siège ?

Les médailles ne sont des témoignages irréprocha-

bles que lorsque l'événement est attesté par des auteurs contemporains ; alors ces preuves se soutenant l'une par l'autre, constatent la vérité.

De quelques faits rapportés dans Tacite & dans Suétone.

Je me suis dit quelquefois en lisant *Tacite & Suétone* ; toutes ces extravagances atroces imputées à *Tibère*, à *Caligula*, à *Néron*, sont-elles bien vraies ? Croirai-je sur le rapport d'un seul homme qui vivait longtemps après *Tibère*, que cet empereur presque octogénaire, qui avait toujours eu des mœurs décentes jusqu'à l'austérité, ne s'occupa dans l'île de Caprée que des débauches qui auraient fait rougir un jeune giton ? Serai-je bien sûr qu'il changea le trône du monde connu en un lieu de prostitution, tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus dissolus ? Est-il bien certain qu'il nageait dans ses viviers suivi de petits enfans à la mammelle, qui savaient déjà nager aussi, qui le mordaient aux fesses quoiqu'ils n'eussent pas encor de dents, & qui lui léchaient ses vieilles & dégoûtantes parties-honteuses ? Croirai-je qu'il se fit entourer de *spintriae*, c'est-à-dire de bandes des plus abandonnés débauchés, hommes & femmes, partagés trois-à-trois, une fille sous un garçon & ce garçon sous un autre ?

Ces turpitudes abominables ne sont gueres dans la nature. Un vieillard, un empereur épié de tout ce qui l'approche, & sur qui la terre entière porte des yeux d'autant plus attentifs qu'il se cache davantage, peut-il être accusé d'une infamie si inconcevable, sans des preuves convainquantes ? Quelles preu-

ves rapporte *Suetone*? aucune. Un vicillard peut avoir encor dans la tête des idées d'un plaisir que son corps lui refuse. Il peut tâcher d'exciter en lui les restes de sa nature languissante par des ressources honteuses, dont il ferait au désespoir qu'il y eût un seul témoin. Il peut acheter les complaisances d'une prostituée *cui ore & manibus allaborandum est*; engagée elle-même au secret par sa propre infamie. Mais a-t-on jamais vu un vieux premier président, un vieux chancelier, un vieux archevêque, un vieux roi assembler une centaine de leurs domestiques pour partager avec eux ces obscénités dégoûtantes, pour leur servir de jouet, pour être à leurs yeux l'objet le plus ridicule & le plus méprisable? On haïssait *Tibère*; & certes si j'avais été citoyen Romain je l'aurais détesté lui & *Octave*, puisqu'ils avaient détruit ma république: on avait en exécration le dur & fourbe *Tibère*; & puisqu'il s'était retiré à Caprée dans sa vicillessie, il fallait bien que ce fût pour se livrer aux plus indignes débauches: mais le fait est-il avéré? J'ai entendu dire des choses plus horribles d'un très-grand prince & de sa fille, je n'en ai jamais rien cru; & le tems à justifié mon incrédulité.

Les folies de *Caligula* sont-elles beaucoup plus vraisemblables? Que *Caligula* ait critiqué *Homere* & *Virgile*, je le croirai sans peine. *Virgile* & *Homere* ont des défauts. S'il a méprisé ces deux grands-hommes, il y a beaucoup de princes qui en fait de goût n'ont pas le sens commun. Ce mal est très-médiocre: mais il ne faut pas inférer delà qu'il ait couché avec ses trois sœurs, & qu'il les ait prostituées à

d'autres. De telles affaires de famille sont d'ordinai-
re fort secrètes. Je voudrais du moins que nos
compilateurs modernes, en ressassant les horreurs
romaines pour l'instruction de la jeunesse, se bornas-
sent à dire modestement, *on rapporte, le bruit court,*
on prétendait à Rome, on soupçonnait. Cette maniere
de s'énoncer me semble infiniment plus honnête &
plus raisonnabile.

Il est bien moins croyable encore que *Caligula* ait
institué une de ses sœurs, *Julia Drusilla*, héritière de
l'empire. La coutume de Rome ne permettait pas
plus que la coutume de Paris, de donner le trône à
une femme.

Je pense bien que dans le palais de *Caligula* il y
avait beaucoup de galanterie & de rendez-vous, com-
me dans tous les palais du monde; mais qu'il ait éta-
bli dans sa propre maison des bordels où la fleur de
la jeunesse allait pour son argent, c'est ce qu'on me
persuadera difficilement.

On nous raconte que ne trouvant point un jour
d'argent dans sa poche pour mettre au jeu, il sortit
un moment & alla faire assassiner trois sénateurs fort
riches, & revint ensuite en disant, *J'ai à présent de
quoi jouer.* Croira tout cela qui voudra; j'ai toujours
quelque petit doute.

Je conçois que tout Romain avait l'ame républi-
caine dans son cabinet, & qu'il se vengeait, la plume
à la main, de l'usurpation de l'empereur. Je pré-
sume que le malin *Tacite*, & que le faiseur d'anecdotes
Suetone goûtaient une grande consolation en décriant
leurs maîtres dans un tems où personne ne s'amusait

à discuter la vérité. Nos copistes de tous les pays répètent encor tous les jours ces contes si peu avérés. Il ressemblent un peu aux historiens de nos peuples barbares du moyen âge qui ont copié les réveries des moines. Ces moines flétrissaient tous les princes qui ne leur avaient rien donné; comme *Tacite & Suétone* s'étudiaient à rendre odieuse toute la famille de l'opresseur *Octave*.

Mais, me dira-t-on, *Suétone & Tacite* ne rendaient-ils pas service aux Romains en faisant détester les *Césars?*.... Oui, si leurs écrits avaient pu refluer la république.

DE NÉRON ET D'AGRIPPINE.

Toutes les fois que j'ai lu l'abominable histoire de *Néron* & de sa mere *Agrippine*, j'ai été tenté de n'en rien croire. L'intérêt du genre-humain est que tant d'horreurs aient été exagérées; elles font trop de honte à la nature.

Tacite commence par citer un *Cluvius*. Ce *Cluvius* rapporte que vers le milieu du jour, *medio diei*, *Agrippine* se présentait souvent à son fils, déjà échauffé par le vin pour l'engager à uninceste avec elle; qu'elle lui donnait des baisers lascifs, *lasciva oscula*; qu'elle l'excitait par des caresses auxquelles il ne manquait que la consommation du crime, *prænuntias flagitii, blanditias*, & cela en présence des convives, *annotantibus proximis*; qu'aussi-tôt l'habile *Séneque* présentait le secours d'une autre femme contre les empressemens d'une femme. *Senecam contrâ muliebres illecebras subfidium à sœminâ petivisse*; & substituait sur

le champ la jeune affranchie *Acté* à l'impératrice mere *Agrippine*.

Voilà un sage précepteur que ce *Sénèque* ! quel philosophe ! Vous observerez qu'*Agrippine* avait alors environ cinquante ans. Elle était la seconde des six enfans de *Germanicus*, que *Tacite* prétend, sans aucune preuve, avoir été empoisonné. Il mourut l'an 19 de notre ère, & laissa *Agrippine* âgée de dix ans.

Agrippine eut trois maris. *Tacite* dit que bientôt après l'époque de ces caresses incestueuses, *Néron* prit la résolution de tuer sa mere. Elle périt en effet l'an 59 de notre ère vulgaire. Son pere *Germanicus* était mort il y avait déjà quarante ans. *Agrippine* en avait donc à - peu - près cinquante lorsqu'elle était supposée solliciter son fils à l'inceste. Moins un fait est vraisemblable, plus il exige de preuves. Mais ce *Cluvius* cité par *Tacite*, prétend que c'était une grande politique, & qu'*Agrippine* comptait par - là fortifier sa puissance & son crédit. C'était au contraire s'exposer au mépris & à l'horreur. Se flattait-elle de donner à *Néron* plus de plaisirs & de désirs que de jeunes maîtresses ? Son fils bientôt dégoûté d'elle ne l'aurait - il pas accablée d'opprobre ? N'aurait - elle pas été l'exécration de toute la cour ? Comment d'ailleurs ce *Cluvius* peut - il dire qu'*Agrippine* voulait se prostituer à son fils en présence de *Sénèque* & des autres convives ?

Un autre historien véridique de ces tems-là, nommé *Fabius Rusticus*, dit que c'était *Néron* qui avait des désirs pour sa mere, & qu'il était sur le point de coucher avec elle, lorsqu'*Acté* vint se mettre à sa

place. Cependant ce n'était point *Acté* qui était alors la maîtresse de *Néron*, c'était *Poppée*; & soit *Poppée*, soit *Acté*, soit une autre, rien de tout cela n'est vraisemblable.

Il y a dans la mort d'*Agrippine* des circonstances qu'il est impossible de croire. D'où a-t-on su que l'affranchi *Anicet*, préfet de la flotte de Misene, conseilla de faire construire un vaisseau qui, en se démontant en pleine mer, y ferait périr *Agrippine*? Je veux qu'*Anicet* se soit chargé de cette étrange invention; mais il me semble qu'on ne pouvait construire un tel vaisseau sans que les ouvriers se doutassent qu'il était destiné à faire périr quelque personnage important. Ce prétendu secret devait être entre les mains de plus de cinquante travailleurs. Il devait bientôt être connu de Rome entière; *Agrippine* devait en être informée. Et quand *Néron* lui proposa de monter sur ce vaisseau, elle devait bien sentir que c'était pour la noyer.

Tacite se contredit certainement lui-même dans le récit de cette aventure inexplicable. Une partie de ce vaisseau, dit-il, se démontant avec art, devait la précipiter dans les flots, *cujus pars ipso in mari per artem soluta effunderet ignaram*.

Ensuite il dit qu'à un signal donné, le toit de la chambre, où était *Agrippine*, étant chargé de plomb, tomba tout-à-coup, & écrasa *Crepereius* l'un des domestiques de l'impératrice: *cum dato signo ruere teclum loci, &c.*

Or si ce fut le toit, le plat-fond de la chambre d'*Agrippine* qui tomba sur elle, le vaisseau n'était

donc pas construit de maniere qu'une partie se détachant de l'autre, dût jettter dans la mer cette princesse.

Tacite ajoute, qu'on ordonna alors aux rameurs de se pencher d'un côté pour submerger le vaisseau; *unum in latus inclinare atque ita navem submergere.* Mais des rameurs en se penchant peuvent-ils faire renverser une galere, un bateau même de pêcheurs? Et d'ailleurs ces rameurs se seraient-ils volontiers exposés au naufrage? Ces mêmes matelots assommé à coups de rames une favorite d'*Agrippine* qui étant tombée dans la mer, criait qu'elle était *Agrippine*. Ils étaient donc dans le secret. Or confie-t-on un tel secret à une trentaine de matelots? De plus, parle-t-on quand on est dans l'eau?

Tacite ne manque pas de dire *que la mer était tranquille, que le ciel brillait d'étoiles, comme si les Dieux avaient voulu que le crime fût plus manifeste: noctem sideribus illustrem &c.*

En vérité, n'est-il pas plus naturel de penser que cette aventure était un pur accident; & que la malignité humaine en fit un crime à *Néron*, à qui on croyait ne pouvoir rien reprocher de trop horrible? Quand un prince s'est souillé de quelques crimes, il les a commis tous. Les parens, les amis des proscrits, des seuls mécontents entassent accusations sur accusations; on ne cherche plus la vraisemblance. Qu'importe qu'un *Néron* ait commis un crime de plus? Celui qui les raconte y ajoute encore; la postérité est persuadée; & le méchant prince a mérité jusqu'aux imputations improbables dont on charge sa

mémoire. Je crois avec horreur que *Néron* donna son consentement au meurtre de sa mère; mais je ne crois point à l'histoire de la galere. Je crois encor moins aux Caldéens qui, selon *Tacite*, avaient prédit que *Néron* tuerait *Agrippine*; parce que ni les Caldéens, ni les Syriens, ni les Egyptiens n'ont jamais rien prédit, non plus que *Nostradamus* & ceux qui ont voulu exalter leur ame.

Presque tous les historiens d'Italie ont accusé le pape *Alexandre VI.* de forfaits qui égalent au-moins ceux de *Néron*; mais *Alexandre VI.* était coupable lui-même des erreurs dans lesquelles ces historiens sont tombés.

On nous raconte des atrocités non moins exécrables de plusieurs princes Asiatiques. Les voyageurs se donnent une libre carrière sur tout ce qu'ils ont entendu dire en Turquie & en Perse. J'aurais voulu à leur place mentir d'une façon toute contraire. Je n'aurais jamais vu que des princes justes & cléments, des juges sans passion, des financiers désintéressés; & j'aurais présenté ces modeles aux gouvernemens de l'Europe. La *Cyropédie* de Xénophon est un roman; mais des fables qui enseignent la vertu valent mieux que des histoires mêlées de fables qui ne racontent que des forfaits.

SUITE DE L'ARTICLE CONCERNANT LES DIFFAMATIONS.

Dès qu'un empereur Romain a été assassiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent sur le cadavre de sa réputation. Ils ramassent tous les bruits de ville, sans faire seulement ré-

flexion que ces bruits sont presque toujours les mêmes. On dit d'abord que *Caligula* avait écrit sur ses tablettes les noms de ceux qu'il devait faire mourir incessamment; & que ceux qui, ayant vu ces tablettes, s'y trouverent eux-mêmes au nombre des proscrits, le prévinrent & le tuèrent.

Quoique ce soit une étrange folie d'écrire sur ses tablettes, *nota benè que je dois faire assassiner un tel jour tels & tels sénateurs*, cependant il se pourrait à toute force que *Caligula* ait eu cette imprudence. Mais on en dit autant de *Domitien*; on en dit autant de *Commode*. La chose devient alors ridicule & indigne de toute croyance.

Tout ce qu'on raconte de ce *Commode* est bien singulier. Comment imaginer que lorsqu'un citoyen Romain voulait se défaire d'un ennemi, il donnait de l'argent à l'empereur qui se chargeait de l'assassinat pour le prix convenu? Comment croire que *Commode*, ayant vu passer un homme extrêmement gros, il se donna le plaisir de lui faire ouvrir le ventre, pour lui rendre la taille plus légère?

Il faut être imbécille pour croire d'*Héliogabale* tout ce que raconte *Lampride*. Selon lui, cet empereur se fait circoncire pour avoir plus de plaisir avec les femmes. Quelle pitié! Ensuite il se fait châtrer, pour en avoir davantage avec les hommes. Il tue, il pille, il massacre, il empoisonne. Qui était cet *Héliogabale*? un enfant de treize à quatorze ans, que sa mère & sa grand mère avaient fait nommer empereur, & sous le nom duquel ces deux intrigantes se disputaient l'autorité suprême.

60 HISTOIRE CONCERNANT LES DIFFAMATIONS.

L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations* a dit qu'avant que les livres fussent communs, la réputation d'un prince dépendait d'un seul historien. Rien n'est plus vrai. Un *Suézot* ne pouvait rien sur les vivans; mais il jugeait les morts; & personne ne se souciait d'appeler de ses jugemens. Au contraire, tout lecteur les confirmait, parce que tout lecteur est malin.

Il n'en est pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Que la satire couvre d'opprobres un prince; cent échos répètent la calomnie, je l'avoue; mais il se trouve toujours quelque voix qui s'élève contre les échos, & qui à la fin les fait taire. C'est ce qui est arrivé à la mémoire du duc d'Orléans, régent de France. Les *Philippiques* de La Grange, & vingt libelles secrets lui imputaient les plus grands crimes. Sa fille était traitée comme l'a été *Messaline* par *Suézot*. Qu'une femme ait deux ou trois amans, on lui en donne bientôt des centaines. En un mot, des historiens contemporains n'ont pas manqué de répéter ces mensonges; & sans l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, ils seraient encor aujourd'hui accrédités dans l'Europe.

On a écrit que *Jeanne de Navarre*, femme de *Philippe le bel*, fondatrice du collège de Navarre, admettait dans son lit les écoliers les plus beaux, & les faisait jeter ensuite dans la rivière avec une pierre au cou. Le public aime passionnément ces contes; & les historiens le servaient selon son goût. Les uns tirent de leur imagination les anecdotes qui pourront plaire; c'est-à-dire les plus scandaleuses. Les

HISTOIRE DES ÉCRIVAINS DE PARTI. 61

autres de meilleure foi ramassent des contes qui ont passé de bouche en bouche; ils pensent tenir de la première main les secrets de l'état, & ne font nulle difficulté de décrier un prince & un général d'armée pour gagner dix pistoles. C'est ainsi qu'en ont usé *Gratien de Courtils*, *Le Noble*, la *Dunoier*, *La Baumelle* & cent malheureux correcteurs d'imprimerie réfugiés en Hollande.

Si les hommes étaient raisonnables, ils ne voudraient d'histoires que celles qui mettraient les droits des peuples sous leurs yeux, les loix suivant lesquelles chaque pere de famille peut disposer de son bien, les événemens qui intéressent toute une nation, les traités qui les lient aux nations voisines, les progrès des arts utiles, les abus qui exposent continuellement le grand nombre à la tyrannie du petit. Mais cette maniere d'écrire l'histoire est aussi difficile que dangereuse. Ce serait une étude pour le lecteur, & non un délassement. Le public aime mieux des fables; on lui en donne.

DES ÉCRIVAINS DE PARTI.

Audi alteram partem est la loi de tout lecteur, quand il lit l'histoire des princes qui se sont disputé une couronne, ou des communions qui se sont réciprocement anathématisées.

Si la faction de la Ligue avait prévalu, *Henri IV.* ne serait connu aujourd'hui que comme un petit prince de Béarn débauché & excommunié par les papes.

Si *Arius* l'avait emporté sur *Athanase* au concile de Nicée; si *Constantin* avait pris son parti, *Athanase*

ne passerait aujourd'hui que pour un novateur, un hérétique, un homme d'un zèle outré, qui attribuait à JESUS ce qui ne lui appartenait pas.

Les Romains ont décrié la foi carthaginoise; les Carthaginois ne se louaient pas de la foi romaine. Il faudrait lire les archives de la famille d'*Annibal* pour juger. Je voudrais avoir jusqu'aux mémoires de *Caïphe* & de *Pilate*; je voudrais avoir ceux de la cour de *Pharaon*; nous verrions comment elle se défendait d'avoir ordonné à toutes les accoucheuses égyptiennes de noyer tous les petits mâles hébreux, & à quoi servait cet ordre pour des juives qui n'employaient jamais que des sages femmes juives.

Je voudrais avoir les pièces originales du premier schisme des papes de Rome entre *Novatien* & *Corneille*, de leurs intrigues, de leurs calomnies, de l'argent donné de part & d'autre, & sur-tout des emportemens de leurs dévotes.

C'est un plaisir de lire les livres des *Whigs* & des *Toris*. Ecoutez les *Whigs*; les *Toris* ont trahi l'Angleterre. Ecoutez les *Toris*; tout *Whig* a sacrifié l'état à ses intérêts. De sorte qu'à en croire les deux partis, il n'y a pas un seul honnête homme dans la nation.

C'était bien pis du tems de la Rose rouge & de la Rose blanche. Mr. de *Walpole* a dit un grand mot dans la préface de ses *Doutes historiques* sur Richard III: *Quand un roi heureux est juge, tous les historiens servent de témoins.*

Henri VII. dur & avare, fut vainqueur de *Richard III.* Aussi-tôt toutes les plumes qu'on commençait

à tailler en Angleterre, peignent *Richard III.* comme un monstre pour la figure & pour l'ame. Il avait une épaule un peu plus haute que l'autre; & d'ailleurs il était assez joli, comme ses portraits le témoignent: on en fait un vilain bossu, & on lui donne un visage affreux. Il a fait des actions cruelles; on le charge de tous les crimes, de ceux mêmes qui auraient été visiblement contre ses intérêts.

La même chose est arrivée à *Pierre de Castille* surnommé *le cruel*. Six bâtards de feu son pere excitent contre lui une guerre civile, & veulent le détrôner. Notre *Charles le sage* se joint à eux, & envoie contre lui son *Bertrand du Guesclin*. *Pierre*, à l'aide du fameux *Prince noir*, bat les bâtards & les Français; *Bertrand* est fait prisonnier; un des bâtards est puni. *Pierre* est alors un grand-homme.

La fortune change; le grand *Prince noir* ne donne plus de secours au roi *Pierre*. Un des bâtards ramène du *Guesclin* suivi d'une troupe de brigands qui même ne portaient pas d'autre nom; *Pierre* est pris à son tour: le bâtard *Henri de Translame* l'assassine indignement dans sa tente: voilà *Pierre* condamné par les contemporains. Il n'est plus connu de la postérité que par le surnom de *cruel*; & les historiens tombent sur lui comme des chiens sur un cerf aux abois.

Donnez-vous la peine de lire les mémoires de *Marie de Médicis*; le cardinal de *Richelieu* est le plus ingrat des hommes, le plus fourbe & le plus lâche des tyrans. Lisez, si vous pouvez, les épîtres dédicatoires adressées à ce ministre, c'est le premier des mortels, c'est un héros; c'est même un saint. Et le

petit flatteur *Sarazin*, singe de *Voiture*, l'appelle le *divin cardinal* dans son ridicule éloge de la ridicule tragédie de l'*Amour tyrannique*, composée par le grand *Scudéri* sur les ordres du cardinal divin.

La mémoire du pape *Grégoire VII.* est en exécration en France & en Allemagne. Il est canonisé à Rome.

De telles réflexions ont porté plusieurs princes à ne se point soucier de leur réputation. Mais ceux-là ont eu plus grand tort que tous les autres; car il vaut mieux pour un homme d'état avoir une réputation contestée, que de n'en point avoir du tout.

Il n'en est pas des rois & des ministres comme des femmes dont on dit, que celles dont on parle le moins sont les meilleures. Il faut qu'un prince, un premier ministre aime l'état & la gloire. Certaines gens disent que c'est un défaut en morale; mais s'il n'a pas ce défaut, il ne fera jamais rien de grand.

DOIT-ON DANS L'HISTOIRE INSERER DES HARANGUES, ET FAIRE DES PORTRAITS?

Si dans une occasion importante un général d'armée, un homme d'état a parlé d'une manière singulière & forte qui caractérise son génie & celui de son siècle, il faut sans-doute rapporter son discours mot pour mot: de telles harangues sont peut-être la partie de l'histoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit? il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'est une fiction imitée d'*Homère*! Mais ce qui est fiction dans un poème, devient à la rigueur mensonge

dans

dans un historien. Plusieurs anciens ont eu cette méthode! Cela ne prouve autre chose, sinon que plusieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

DES PORTRAITS.

Les portraits montrent encor bien souvent plus d'envie de briller que d'instruire. Des contemporains font en droit de faire le portrait des hommes d'état avec lesquels ils ont négocié, des généraux sous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il est à craindre que le pinceau ne soit guidé par la passion! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans *Clarendon* sont faits avec plus d'impartialité, de gravité & de sagesse que ceux qu'on lit avec plaisir dans le cardinal de *Retz*.

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec lesquels on peut lire sûrement dans le fond des cœurs, c'est une entreprise bien délicate, c'est dans plusieurs une puérilité.

DE LA MAXIME DE CICÉRON CONCERNANT
L'HISTOIRE; QUE L'HISTORIEN N'OSE DIRE
UNE FAUSSETÉ, NI CACHER UNE VÉRITÉ.

La première partie de ce précepte est incontestable; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut-être de quelque utilité à l'état, votre silence est condamnable. Mais je suppose que vous écrivez l'histoire d'un prince qui vous aura confié un secret, devez-vous le révéler? Devez-vous dire à la postérité ce que vous seriez coupable de dire en secret à un seul

Septième Partie.

E.

homme ? Le devoir d'un historien l'emportera-t-il sur un devoir plus grand ?

Je suppose encore que vous ayez été témoin d'une faiblesse qui n'a point influé sur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faiblesse ? En ce cas l'histoire ferait une satyre.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'ancêtres sont plus indiscrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs insolens, qui se faisant un mérite de médire, impriment & vendent des scandales comme la *Voisin* vendait des poisons !

DE L'HISTOIRE SATYRIQUE.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas assez relevé la gloire de quelques villes grecques, & d'avoir omis plusieurs faits connus dignes de mémoire, combien sont plus répréhensibles aujourd'hui ceux qui sans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuses, sans la plus légère apparence de preuve ? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette histoire, qu'à la bataille de Fontenoy *les Français tirerent sur les Anglais avec des balles empoisonnées & des morceaux de verre venimeux, & que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poisons, trouvés dans le corps des Anglais blessés.* Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante-mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt, par lequel il était défendu d'en parler sous des peines corporelles.

Les Mémoires frauduleux imprimés depuis peu

sous le nom de madame de *Maintenon*, sont remplis de pareilles absurdités. On y trouve qu'au siège de Lille les alliés jettaien des billets dans la ville conçus en ces termes : *Français, consolez-vous, la Maintenon ne sera pas votre reine.*

Presque chaque page est souillée d'impostures & de termes offensans contre la famille royale & contre les familles principales du royaume, sans alléguer la plus légère vraisemblance qui puisse donner la moindre couleur à ces mensonges. C'en'est point écrire l'histoire, c'est écrire au hazard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, sous le nom d'*Histoire*, une foule de libelles, dont le stile est aussi grossier que les injures, & les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais si les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut user ici de la liberté de les détromper.

L'appas d'un vil gain, joint à l'insolence des mœurs abjects, furent les seuls motifs qui engagerent ce réfugié Languedochien protestant, nommé *Angliviel* dit *La Baumelle*, à tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais déshonoré la littérature. Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Eslinger* de Francfort en 1753 l'histoire du siècle de *Louis XIV*, qui ne lui appartient point ; & soit pour s'en faire croire le propriétaire, soit pour gagner son argent, il l'a chargé de notes abominables contre *Louis XIV*, contre son fils, contre le duc de Bourgogne son petit-fils, qu'il traite sans façon de perfide & de traître envers son grand-pere & la France. Il vomit contre le duc

d'Orléans régent, les calomnies les plus horribles & les plus absurdes ; personne n'est épargné, & cependant il n'a jamais connu personne. Il débite sur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroy*, sur les ministres, sur les femmes des historiettes ramassées dans des cabarets ; & il parle des plus grands princes comme de ses justiciables. Il s'exprime en juge des rois : *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart*, & je le fais roi d'Angleterre.

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé. Il eût été sévèrement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que souvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils se vendent aux foires de Francfort & de Leipsick, tout le Nord en est inondé. Les étrangers qui ne sont pas instruits croient puiser dans ces libelles les connaissances de l'histoire moderne. Les auteurs Allemands ne sont pas toujours en garde contre ces mémoires, ils s'en servent comme de matériaux ; c'est ce qui est arrivé aux mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Rochedort*, de *Vordac* ; à tous ces prétendus testaments politiques des ministres d'état composés par des faussaires ; à la *Dixme royale* de Boisguilbert impudemment donnée sous le nom du maréchal de *Vauban*, & à tant de compilations d'ana & d'anecdotes.

L'histoire est quelquefois encor plus maltraitée en Angleterre. Comme il y a toujours deux partis assez violens, qui s'acharnent l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le danger commun les réunisse, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres ap-

prouvent. Le même homme est représenté comme un *Caton* & comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai entre l'adulation & la satire? Il n'y a peut-être qu'une règle sûre, c'est de croire le bien qu'un historien de parti ose dire des héros de la faction contraire, & le mal qu'il ose dire des chefs de la sienne, dont il n'aura pas à se plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les personnages intéressés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *La Rochefoucault*, de *Retz* en France, s'ils s'accordent, ils sont vrais; s'ils se contrarient, doutez.

Pour les ana & les anecdotes, il y en a un sur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

*De la méthode, de la maniere d'écrire l'Histoire,
& du style.*

On en a tant dit sur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On fait assez que la méthode & le style de *Tite-Live*, sa gravité, son éloquence sage, conviennent à la majesté de la république Romaine; que *Tacite* est plus fait pour peindre des tyrans, *Polybe* pour donner des leçons de la guerre, *Denis d'Hajicarnasse* pour développer les antiquités.

Mais en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux loix, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population: il en est

de l'histoire comme des mathématiques & de la physique ; la carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisè de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire.

Daniel se crut un historien parce qu'il transcrivait des dates & des récits de bataille où l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation ; les droits des principaux corps de cette nation , ses loix , ses usages , ses mœurs , & comment ils ont changé. Cette nation est en droit de lui dire , Je vous demande mon histoire encor plus que celle de *Louis le Gros* & de *Louis Hutin* ; vous me dites d'après une vieille chronique écrite au hazard , que *Louis VIII.* étant attaqué d'une maladie mortelle , exténué , languissant , n'en pouvant plus , les médecins ordonnaient à ce corps cadavérique de coucher avec une jolie fille pour se refaire ; & que le saint roi rejeta bien loin cette vilenie. Ah ! *Daniel* , vous ne saviez donc pas le proverbe italien , *donna ignuda manda l'uomo sotto la terra*. Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'histoire politique & de l'histoire naturelle.

On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jettée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'histoire de France , vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine & de la Loire ; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie , on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main , le long de l'Afrique & des côtes de la Perse & de l'Inde ; on attend de vous des instructions

sur les mœurs, les loix, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ses religions, ses antiquités, les Brames, les disciples de St. Jean, les Guebres, les Banians. On nous a conservé, il est vrai, les lettres de *Xavier* & de ses successeurs. On nous a donné des histoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces missionnaires qui ne savaient pas la langue des Brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé; & dès qu'ils voyent sur les côtes de Coromandel des figures symboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce sont des portraits du diable, qu'ils sont dans son empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne songent pas que c'est nous qui adorons le diable *Mammon*, & qui lui allons porter nos vœux à six mille lieues de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui se mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue St. Jacques, & à qui l'on commande une histoire du Japon, du Canada, des îles Canaries, sur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'est assez qu'on fache que la méthode convenable à l'histoire de son pays n'est point propre à décrire les découvertes du nouveau monde, qu'il ne faut pas écrire sur une petite ville comme sur un grand empire; qu'on ne doit point faire l'histoire privée d'un

prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre chose à nous dire sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus & de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public?

La méthode convenable à l'histoire de votre pays n'est pas propre à écrire les découvertes du nouveau monde. Vous n'écrirez point sur une ville comme sur un grand empire; vous ne ferez point la vie d'un particulier comme vous écrivez l'histoire d'Espagne ou d'Angleterre.

Ces règles sont assez connues; mais l'art de bien écrire l'histoire sera toujours très-rare. On fait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable. Il en est des loix pour écrire l'histoire comme de celles de tous les arts de l'esprit; de beaucoup de préceptes, & peu de grands artistes.

De l'History Ecclésiastique de Fleuri.

J'ai vu un édifice d'or & de boue. J'ai séparé l'or, & j'ai jeté la boue. Cette statue est l'histoire ecclésiastique compilée par *Fleuri*, ornée de quelques discours détachés, dans lesquels on voit briller des traits de liberté & de vérité, tandis que le corps de l'histoire est souillé de contes qu'une vieille femme rougirait de répéter aujourd'hui. C'est-là que nous revoyons la légende de *Théodore*.

C'est ce *Théodore* dont on changea le nom en celui de *Grégoire-Thaumaturge*, qui dans sa jeunesse étant pressé publiquement par une fille de joie de lui payer l'argent de leurs rendez-vous, vrais ou faux, lui

fait entrer le diable dans le corps pour son salaire. *St. Jean & la St. Vierge* viennent ensuite de l'empire expliquer à Théodore, *Grégoire-Theumaturge*, les mystères du christianisme. Dès qu'il est instruit, il écrit une lettre au diable, la met sur un autel payen; la lettre est rendue à son adresse, & le diable fait ponctuellement ce que *Grégoire* lui a commandé. Au sortir de là il fait marcher des pierres comme *Amphion*. Il est pris pour juge par deux frères qui se disputaient un étang; & il séche l'étang pour les accorder. Il se change en arbre comme *Prothée*. Pour surcroit, il change encor en arbre son compagnon. Il rencontre un charbonnier, nommé *Alexandre*, & le fait évêque. Voilà probablement l'origine de *la foi du charbonnier*.

C'est-là que nous retrouvons ce *St. Romain* que *Dioclétien* fait jeter au feu, qui en sort comme d'un bain. On lui coupe la langue, & il n'en parle que mieux.

C'est ce fameux cabaretier chrétien nommé *Théodore* qui prie DIEU de faire mourir sept vierges chrétiennes de soixante & dix ans chacune, condamnées à coucher avec les jeunes gens de la ville d'Ancire. L'abbé de *Fleuri* devait au moins s'apercevoir que les jeunes gens étaient plus condamnés qu'elles. Ce sont cent contes de cette force. (Voyez *Miracles*.)

Tout cela se trouve dans le second tome de l'histoire de *Fleuri*; & tous ses volumes sont remplis de pareilles inepties. Disons pour sa justification qu'il les rapporte comme il les a trouvés, & qu'il ne dit jamais qu'il les croyc. Il savait trop que des absur-

dités monacales ne sont pas des articles de foi, & que la religion consiste dans l'adoration de DIEU, dans une vie pure, dans les bonnes œuvres, & non dans une crédulité imbécille pour des sottises du *Pédagogue chrétien*. Enfin, il faut pardonner au savant *Fleuri* d'avoir payé ce tribut honteux. Il en a fait une assez belle amende honorable par ses discours.

L'abbé de *Longuerue* dit, que lorsque *Fleuri* commença à écrire l'*histoire ecclésiastique*, il la savait fort peu. Sans-doute il s'instruisit en travaillant; & cela est très-ordinaire. Mais ce qui n'est pas ordinaire, c'est de faire des discours aussi politiques & aussi sensés après avoir écrit tant de sottises. Aussi qu'est-il arrivé? On a condamné à Rome ses excellens discours, & on y a très-bien accueilli ses stupidités. Quand je dis qu'elles y sont bien accueillies, ce n'est pas quelles y soient lues; car on ne lit point à Rome.



H O M M E.

Pour connaître le physique de l'espèce humaine, il faut lire les ouvrages d'anatomie, les articles du Dictionnaire encyclopédique par Mr. *Venel*, ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral*, il faut lire l'article de Mr. *Le Roi*. Il faut sur-tout avoir vécu, & réfléchir.

Tous les livres de morale ne sont-ils pas renfer-

més dans ces paroles de Job? *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis, qui quasi flos egreditur, & conteritur, & fugit velut umbra.* L'homme né de la femme vit peu; il est rempli de misères; il est comme une fleur qui s'épanouit, se flétrit, & qu'on écrase; il passe comme une ombre.

Nous avons déjà vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre, en comptant ceux qui meurent sur le sein de leurs nourrices, & ceux qui traînent jusqu'à cent ans les restes d'une vie imbécille & misérable. (Voyez *Age.*)

C'est un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était destiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus: ce qui se réduisait à cinq ans, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était désespéré; il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard, & un singe.

Prolonge ma vie, dit-il à *Jupiter*; je veux mieux que tous ces animaux-là: il est juste que moi & mes enfans nous vivions très-longtemps, pour commander à toutes les bêtes. Volontiers, dit *Jupiter*; mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner, qu'en retranchant aux autres. Car ne t'imagine pas, parce que je suis *Jupiter*, que je sois infini & tout-puissant. J'ai ma nature & ma mesure. Ça, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant à ces six animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras successivement leurs manières d'être. L'homme sera d'abord chenille, en se traînant, comme elle, dans sa première enfance. Il aura jus-

qu'à quinze ans la légéreté d'un papillon; dans sa jeunesse la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril, qu'il subisse autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruses du renard; & dans sa vieillesse, il sera laid & ridicule comme un singe. C'est assez là en général le destin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de Jupiter, cet animal, toute compensation faite, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre-humain en général, il en faut ôter le tiers pour le tems du sommeil, pendant lequel on est mort; reste à quinze, ou environ; de ces quinze retranchons au moins huit pour la premiere enfance, qui est, comme on l'a dit, le vestibule de la vie. Le produit net sera sept ans; de ces sept ans la moitié, au-moins, se consume dans les douleurs de toute espece; pose trois ans & demi pour travailler, s'ennuyer & pour avoir un peu de satisfaction: & que de gens n'en ont point du tout! Eh bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier?

Malheureusement, dans cette fable, DIEU oublia d'habiller cet animal comme il avait vêtu le singe, le renard, le cheval, le paon, & jusqu'à la chenille. L'espece humaine n'eut que sa peau raze, qui continualement exposée au soleil, à la pluie, à la grêle, devint gersée, tannée, truitée. Le mâle dans notre continent, fut défiguré par des poils épars sur son corps, qui le rendirent hideux sans le couvrir. Son visage fut caché sous ses cheveux. Son menton devint un sol raboteux, qui porta une forêt de tiges menues, dont les racines étaient en haut, & les bran-

ches en bas. Ce fut dans cet état, & d'après cette image, que cet animal osa peindre DIEU, quand dans la suite des tems il apprit à peindre.

La femelle, étant plus faible, devint encore plus dégoûtante & plus affreuse dans sa vieillesse. L'objet de la terre le plus hideux est une décrépite. Enfin, sans les tailleur & les couturières, l'espèce humaine n'aurait jamais osé se montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits, avant même de savoir parler, il dut s'écouler bien des siecles. Cela est prouvé: mais il faut le redire souvent.

Cet animal non civilisé, abandonné à lui-même, dut être le plus sale & le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon pere,
Que faisais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce sor genre-humain?
Caresfais-tu madame Eve ma mere?
Avouez-moi que vous aviez tout deus
Les ongles longs, un peu noirs & crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux.
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Desous un chêne ils souuent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland.
Le repas fait ils dorment sur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Il est un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philosophe de nos jours très-estimable, pour avoir dit que si les hommes n'avaient pas de mains ils n'auraient pu bâtir des maisons & tra-

vailler en tapisserie de haute-lisse. Apparemment que ceux qui ont condamné cette proposition ont un secret pour couper les pierres & les bois, & pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

De la raison, des mains industrieuses, une tête capable de généraliser des idées, une langue assez souple pour les exprimer, ce sont là les grands bienfaits accordés par l'Etre suprême à l'homme, à l'exclusion des autres animaux.

Le mâle, en général, vit un peu moins longtemps que la femelle.

Il est toujours plus grand, proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a d'ordinaire trois à quatre pouces par dessus la plus grande femme.

Sa force est presque toujours supérieure, il est plus agile; & ayant tous les organes plus forts, il est plus capable d'une attention suivie. Tous les arts ont été inventés par lui & non par la femme. On doit remarquer que ce n'est pas le feu de l'imagination, mais la méditation persévérente & la combinaison des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle doit mourir, & elle ne le fait que par l'expérience. Un enfant élevé seul & transporté dans une île déserte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante & un chat.

Un homme (26) à singularités a imprimé que le corps humain est un fruit qui est vert jusqu'à la vieillesse, & que le moment de la mort est la maturité.

(26) Maupertuis.

Etrange maturité que la pourriture & la cendre! la tête de ce philosophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire des choses nouvelles a-t-elle fait dire de choses extravagantes!

Les principales occupations de notre espèce sont le logement, la nourriture & le vêtement; tout le reste est accessoire; & c'est ce pauvre accessoire qui a produit tant de meurtres & de ravages.

DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

Nous avons vu ailleurs combien ce globe porte de races d'hommes différentes, & à quel point le premier negre & le premier blanc qui se rencontrèrent, durent être étonnés l'un de l'autre.

Il est même assez vraisemblable, que plusieurs espèces d'hommes & d'animaux trop faibles ont péri. C'est ainsi qu'on ne retrouve plus de murex, dont l'espèce a été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après plusieurs siècles sur les rivages habités par ce petit coquillage.

St. Jérôme, dans son *Histoire des peres du désert*, parle d'un centaure qui eut une conversation avec St. Antoine l'ermite. Il rend compte ensuite d'un entretien beaucoup plus long, que le même Antoine eut avec un satyre.

St. Augustin, dans son XXXIII^e sermon, intitulé, *A ses frères dans le désert*, dit des choses aussi extraordinaires que Jérôme. „ J'étais déjà évêque d'Hippo, „ ne quand j'allai en Ethiopie avec quelques serviteurs du CHRIST pour y prêcher l'Evangile.

„ Nous vimes dans ce pays beaucoup d'hommes &
 „ de femmes sans tête, qui avaient deux gros yeux
 „ sur la poitrine; nous vimes dans des contrées en-
 „ cor plus méridionales, un peuple qui n'avait qu'un
 „ œil au front &c. ”

Apparemment qu'*Augustin* & *Jérôme* parlaient alors par économie; ils augmentaient les œuvres de la création pour manifester davantage les œuvres de Dieu. Ils voulaient étonner les hommes par des fables, afin de les rendre plus soumis au joug de la foi. (*Voyez Economie.*)

Nous pouvons être de très-bons chrétiens sans croire aux centaures, aux hommes sans tête, à ceux qui n'avaient qu'un œil ou qu'une jambe, &c. Mais nous ne pouvons douter que la structure intérieure d'un negre ne soit différente de celle d'un blanc, puisque le rézeau muqueux ou graisseux est blanc chez les uns, & noir chez les autres. Je vous l'ai déjà dit; mais vous êtes sourds.

Les Albinos & les Dariens, les premiers originaires de l'Afrique, & les seconds du milieu de l'Amérique, sont aussi différens de nous que les negres. Il y a des races jaunes, rouges, grises. Nous avons déjà vu que tous les Américains sont sans barbe & sans aucun poil sur le corps, excepté les sourcils & les cheveux. Tous sont également hommes; mais comme un sapin, un chêne & un poirier sont également arbres; le poirier ne vient point du sapin, & le sapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique, dans une île nommée *Taïti*, les hommes sont barbus?

C'est

C'est demander pourquoi nous le sommes, tandis que les Péruviens, les Mexicains & les Canadiens ne le sont pas. C'est demander pourquoi les singes ont des queues, & pourquoi la nature nous a refusé cet ornement, qui du moins est parmi nous d'une rareté extrême.

Les inclinations, les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats & leurs gouvernemens. Il n'a jamais été possible de composer un régiment de Lappons & de Samoyedes, tandis que les Sibériens leurs voisins, deviennent des soldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons grenadiers d'un pauvre Darien ou d'un Albino. Ce n'est pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix ; ce n'est pas parce que leurs cheveux & leurs sourcils sont de la soie la plus fine & la plus blanche : mais c'est parce que leurs corps, & par conséquent leur courage est de la plus extrême faiblesse. Il n'y a qu'un aveugle, & même un aveugle obstiné qui puisse nier l'existence de toutes ces différentes espèces. Elle est aussi grande & aussi remarquable que celles des singes.

Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en société.

Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes & les plus affreux, vivent en société comme les castors, les fourmis, les abeilles, & plusieurs autres espèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécussent séparés, où le mâle ne se joignît à la femelle que par hazard, & l'abandonnât le moment d'après par dégoût ; où la

Septième Partie.

F

mere méconnût ses enfans après les avoir élevés, où l'on vécût sans famille & sans aucune société. Quelques mauvais plaisans ont abusé de leur esprit jusqu'au point de hazarder le paradoxe étonnant que l'homme est originairement fait pour vivre seul comme un loup cervier, & que c'est la société qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs sont originairement faits pour nager isolés, & que c'est par un excès de corruption qu'ils passent en troupe de la mer Glaciale sur nos côtes. Qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, & que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a son instinct; & l'instinct de l'homme, fortifié par la raison, le porte à la société comme au manger & au boire. Loin que le besoin de la société ait dégradé l'homme, c'est l'éloignement de la société qui le dégrade. Quiconque vivrait absolument seul, perdrait bientôt la faculté de penser & de s'exprimer; il serait à charge à lui-même; il ne parviendrait qu'à se métamorphoser en bête. L'excès d'un orgueil impuissant qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une ame mélancolique à fuir les hommes. C'est alors qu'elle s'est dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait son supplice; elle se ronge dans la solitude du dépit secret d'être méprisee & oubliée; elle s'est mise dans le plus horrible esclavage pour être libre.

On a franchi les bornes de la folie ordinaire jusqu'à dire, *qu'il n'est pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de sa grossesse; l'appétit sa-*

tisfait, dit l'auteur de ces paradoxes, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme; celui-ci n'a pas le moindre souci, ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre; & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus. Pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à éléver un enfant qu'il ne fait pas seulement lui appartenir?

Tout cela c'est exécutable; mais heureusement rien n'est plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable instinct de la nature, l'espèce humaine en aurait presque toujours usé ainsi. L'instinct est immuable, ses inconstances sont très-rares. Le père aurait toujours abandonné la mère; la mère aurait abandonné son enfant, & il y aurait bien moins d'hommes sur la terre qu'il n'y a d'animaux carnassiers; car les bêtes farouches mieux pourvues, mieux armées, ont un instinct plus prompt, des moyens plus sûrs, & une nourriture plus assurée que l'espèce humaine.

Notre nature est bien différente de l'affreux roman que cet énergumène a fait d'elle. Excepté quelques ames barbares entièrement abruties, ou peut-être un philosophe plus abruti encore, les hommes les plus durs aiment par un instinct dominant l'enfant qui n'est pas encor né, le ventre qui le porte, & la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans son sein le germe d'un être semblable à elle.

L'instinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle aussi haut, les anime aussi fortement en faveur de leurs *enfans*, que l'instinct des pigeons & des ros-

signois les force à nourrir leurs petits. On a donc bien perdu son tems à écrire ces fadaises abominables.

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes, n'est-il pas de supposer toujours la nature autrement qu'elle n'est? Si les satyres de l'homme & de la femme, écrites par Boileau, n'étaient pas des plaisanteries, elles pécheraient par cette faute essentielle de supposer tous les hommes fous & toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la société, semblable au renard sans queue, qui voulait que tous ses frères se coupassent la queue, s'exprime ainsi d'un style magistral.

„ Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa „ de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assez „ simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la „ société civile. Que de crimes, de guerres, de „ meurtres, que de misères & d'horreurs n'eût point „ épargné au genre-humain celui qui arrachant les „ pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses sem- „ blables, Gardez-vous d'écouter cet imposteur; „ vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits „ sont à tous, & que la terre n'est à personne!"

Ainsi, selon ce beau philosophe, un voleur, un destructeur aurait été le bienfaiteur du genre-humain, & il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ses enfans: „ Imitons notre voisin, il a „ enclos son champ, les bêtes ne viendront plus le „ ravager; son terrain deviendra plus fertile; tra- „ vaillons le nôtre comme il a travaillé le sien, il

„ nous aidera & nous l'aiderons. Chaque famille
„ cultivant son enclos, nous ferons mieux nourris,
„ plus sains, plus paisibles, moins malheureux. Nous
„ tâcherons d'établir une justice distributive qui con-
„ solera notre pauvre espece, & nous vaudrons
„ mieux que les renards & les loups à qui cet ex-
„ travagant veut nous faire ressembler.”

Ce discours ne ferait-il pas plus sensé & plus honnête que celui du fou sauvage qui voulait détruire le verger du bon-homme ?

Quelle est donc l'espece de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada ? N'est-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il est vrai que si toutes les hayes, toutes les forêts, toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourrissans & délicieux, il serait impossible, injuste & ridicule de les garder.

S'il y a quelques îles où la nature prodigue les alimens & tout le nécessaire sans peine, allons-y vivre loin du fatras de nos loix. Mais dès que nous les aurons peuplées il faudra revenir au tien & au mien, & à ces loix qui très-souvent sont fort mauvaises, mais dont-on ne peut se passer.

L'HOMME EST-IL NÉ MÉCHANT ?

Ne paraît-il pas démontré que l'homme n'est point né pervers & enfant du diable ? Si telle était sa nature, il commettrait des noirceurs, des barbaries

sitôt qu'il pourrait marcher; il se servirait du premier couteau qu'il trouverait pour blesser quiconque lui déplairait. Il ressemblerait nécessairement aux petits louveteaux, aux petits renards qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire, il est par toute la terre du naturel des agneaux tant qu'il est enfant. Pourquoi donc, & comment devient-il si souvent loup & renard? N'est-ce pas que n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouvernement dans lequel il se trouve jeté, l'occasion enfin, le détermine à la vertu ou au crime.

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement. L'homme ne pouvait avoir toujours des pensées fausses, ni toujours des pensées vraies, des affections toujours douces, ni toujours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme; vous voyez cent frères ennemis contre une Clytemnestre.

Il y a des professions qui rendent nécessairement l'âme impitoyable; celle de soldat, celle de boucher, d'archer, de geolier, & tous les métiers qui sont fondés sur le malheur d'autrui.

L'archer, le satellite, le geolier, par exemple, ne sont heureux qu'autant qu'ils font de misérables. Ils sont, il est vrai, nécessaires contre les malfaiteurs, & par-là utiles à la société. Mais sur mille mâles de cette espèce il n'y en a pas un qui agisse par le motif du bien public, & qui même connaisse qu'il est un bien public.

C'est sur-tout une chose curieuse de les entendre

parler de leurs prouesses, comme ils comptent le nombre de leurs victimes, leurs ruses pour les attraper, les maux qu'ils leur ont fait souffrir, & l'argent qui leur en est revenu.

Quiconque a pu descendre dans le détail subalterne du barreau, quiconque a entendu seulement des procureurs raisonner familièrement entre eux, & s'applaudir des misères de leurs clients, peut avoir une très-mauvaise opinion de la nature.

Il est des professions plus affreuses, & qui sont briquées pourtant comme un canoncat.

Il en est qui changent un honnête homme en fripon, & qui l'accoutumant malgré lui à mentir, à tromper, sans qu'à peine il s'en apperçoive ; à se mettre un bandeau devant les yeux, à s'abuser par l'intérêt & par la vanité de son état, à plonger sans remords l'espèce humaine dans un aveuglement stupide.

Les femmes sans cesse occupées de l'éducation de leurs enfans, & renfermées dans leurs soins domestiques, sont exclues de toutes ces professions qui pervertissent la nature humaine, & qui la rendent atroce. Elles sont partout moins barbares que les hommes.

Le physique se joint au moral pour les éloigner des grands crimes ; leur sang est plus doux ; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inspirent la férocité. Une preuve évidente, c'est que sur mille victimes de la justice, sur mille assassins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Asie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un supplice public. (Voyez l'article *Femme*.)

Il paraît donc que nos coutumes, nos usages ont rendu l'espèce male très-méchante.

Si cette vérité était générale & sans exception, cette espèce serait plus horrible que ne l'est à nos yeux celle des araignées, des loups & des fouines. Mais heureusement les professions qui endurcissent le cœur & le remplissent de passions odieuses, sont très-rares. Observez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout-au-plus deux-cents mille soldats. Ce n'est qu'un soldat par deux cents individus. Ces deux cents-mille soldats sont tenus dans la discipline la plus sévère. Il y a parmi eux de très-honnêtes gens qui reviennent dans leur village achever leur vieillesse en bons peres & en bons maris.

Les autres métiers dangereux aux mœurs font en petit nombre.

Les laboureurs, les artisans, les artistes, sont trop occupés pour se livrer souvent au crime.

La terre portera toujours des méchants détestables. Les livres en exagéreront toujours le nombre, qui, bien que trop grand, est moindre qu'on ne le dit.

Si le genre-humain avait été sous l'empire du diable, il n'y aurait plus personne sur la terre.

Consolons-nous, on a vu, on verra toujours de belles âmes depuis Pékin jusqu'à la Rochelle. Et quoi qu'en disent le licentié *Ribalier*, & le bachelier *Cogé*, & le récollet *Hayer*, gens fort connus dans l'Europe, les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonins* & *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

DE L'HOMME DANS L'ÉTAT DE PURE NATURE.

Que serait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature*? Un animal fort au-dessous des premiers Iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il serait très-inférieur à ces Iroquois, puisque ceux-ci savaient allumer du feu & se faire des flèches. Il fallut des siècles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme abandonné à la pure nature n'aurait pour tout langage que quelques sons mal articulés. L'espèce serait réduite à un très-petit nombre, par la difficulté de la nourriture & par le défaut des secours. Du moins, dans nos tristes climats, il n'aurait pas plus de connaissance de **DIEU** & de l'ame, que des mathématiques; ses idées seraient renfermées dans le soin de se nourrir. L'espèce des castors serait très-préférable.

C'est alors que l'homme ne serait précisément qu'un enfant robuste; & on a vu beaucoup d'hommes qui ne sont pas fort au-dessus de cet état.

Les Lappons, les Samoyedes, les habitans du Kamschatka, les Caffres, les Hottentots sont à l'égard de l'homme en l'état de pure nature, ce qu'étaient autrefois les cours de *Cyrus* & de *Sémiramis*, en comparaison des habitans des Cévennes. Et cependant ces habitans du Kamschatka & ces Hottentots de nos jours, si supérieurs à l'homme entièrement sauvage, sont des animaux qui vivent six mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils sont mangés.

En général l'espèce humaine n'est pas de deux ou trois degrés plus civilisée que les gens du Kamtschatka. La multitude des bêtes brutes appellées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui pensent, est au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il est plaisant de considérer d'un côté le pere *Mal-lebranche* qui s'entretient familièrement avec le verbe, & de l'autre ces millions d'animaux semblables à lui qui n'ont jamais entendu parler du verbe, & qui n'ont pas une idée métaphysique.

Entre les hommes à pur instinct & les hommes de génie, flotte ce nombre immense occupé uniquement de subsister.

Cette subsistance coûte des peines si prodigieuses, qu'il faut souvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU courre cinq ou six lieues pour avoir à dîner, & que chez nous l'image de DIEU arrose la terre de ses sueurs toute l'année pour avoir du pain,

Ajoutez à ce pain ou à l'équivalent, une hutte & un méchant habit; voilà l'homme tel qu'il est en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'est que dans une multitude de siècles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres siècles les choses viennent au point où nous les voyons. Ici on représente une tragédie en musique, là on se tue sur la mer, dans un autre hémisphère avec mille pièces de bronze: l'opéra, & un vaisseau de guerre du premier rang étonnent toujours mon imagination. Je doute qu'on puisse aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue

est semée. Cependant, plus de la moitié de la terre habitable est encor peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre & le vêtir; jouissant à peine du don de la parole; s'apercevant à peine qu'ils sont malheureux; vivans & mourans sans presque le savoir.

EXAMEN D'UNE PENSÉE DE PASCAL SUR L'HOMME.

Je puis concevoir un homme sans mains, sans pieds, & je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'aprenait que c'est par-là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, & sans quoi on ne peut le concevoir. (Pensées de Pascal.)

Comment concevoir un homme sans pieds, sans mains, & sans tête? ce serait un être aussi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient sans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce sont des animaux comme vous, puisqu'ils n'auraient rien de ce qui constitue principalement votre être? Une tête est quelque chose, les cinq sens s'y trouvent; la pensée aussi. Un animal qui ressemblerait de la nuque du cou en bas à un homme, ou à un de ces singes qu'on nomme orang-outang, ou l'homme des bois, ne serait pas plus un homme qu'un singe ou qu'un ours à qui on aurait coupé la tête & la queue.

C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme &c. En ce cas la pensée serait son essence, comme l'étendue & la solidité sont l'essence de la matière. L'homme penserait essentiellement & toujours, com-

me la matière est toujours étendue & solide. Il penserait dans un profond sommeil sans rêves, dans un évanouissement, dans une léthargie, dans le ventre de sa mère. Je fais bien que jamais je n'ai pensé dans aucun de ces états; je l'avoue souvent, & je me doute que les autres sont comme moi.

Si la pensée était essentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'ensuivrait que Dieu n'a pu priver cet animal d'entendement, puisqu'il ne peut priver la matière d'étendue. Car alors elle ne serait plus matière. Or si l'entendement est essentiel à l'homme, il est donc pensant par sa nature, comme Dieu est Dieu par sa nature.

Si je voulais essayer de définir Dieu, autant qu'un être aussi chétif que nous peut le définir, je dirais que la pensée est son être, son essence: mais l'homme!

Nous avons la faculté de penser, de marcher, de parler, de manger, de dormir; mais nous n'enfons pas toujours de ces facultés, cela n'est pas dans notre nature.

La pensée chez nous n'est-elle pas un attribut? & si bien un attribut, qu'elle est tantôt faible, tantôt forte, tantôt raisonnable, tantôt extravagante? elle se cache; elle se montre; elle fuit, elle revient; elle est nulle; elle est reproduite. L'essence est tout autre chose; elle ne varie jamais. Elle ne connaît pas le plus ou le moins.

Que serait donc l'animal sans tête supposé par Pascal? un être de raison. Il aurait pu supposer tout aussi bien un arbre à qui Dieu aurait donné la pensée, comme on a dit que les Dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone.



HONNEUR.

L'Auteur des synonymes de la langue française dit, *qu'il est d'usage dans le discours de mettre la gloire en antithèse avec l'intérêt, & le goût avec l'honneur.*

Mais on croit que cette définition ne se trouve que dans les dernières éditions, lorsqu'il eut gâté son livre.

On lit ces vers-ci dans la satyre de Boileau sur l'honneur :

Entendons discourir sur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ses confrères,
Il plaint par un arrêt injustement donné
L'honneur en sa personne à ramer condamné.

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui se plaignent du peu d'égards qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru susceptible de plusieurs acceptations différentes, ainsi que tous les mots qui expriment des idées métaphysiques & morales.

Mais je fais ce qu'on doit de bontés & d'honneur
À son sexe, à son âge, & sur-tout au malheur.

Honneur signifie là *égard, attention.*

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir,
signifie dans cet endroit, *c'est un devoir de venger
son pere.*

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur.

Cela veut dire avec des marques de respect.

Soutenir l'honneur du corps.

C'est soutenir les prééminences, les priviléges de son corps, de sa compagnie, & quelquefois ses chimères.

Se conduire en homme d'honneur.

C'est agir avec justice, franchise & générosité.

Avoir des honneurs, être comblé d'honneurs,

C'est avoir des distinctions, des marques de supériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,

Quel est-il, Valincour, pourras-tu me le dire?

L'ambition le met souvent à tout brûler,

Un vrai fourbe à jamais ne garder sa parole.

Comment Boileau a-t-il pu dire qu'un fourbe fait consister l'honneur à tromper? il nous semble qu'il met son intérêt à manquer de foi, & son honneur à cacher ses fourberies.

L'auteur de l'*Esprit des loix* a fondé son système sur cette idée, que la vertu est le principe du gouvernement républicain, & l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu sans honneur? & comment une république est-elle établie sur la vertu?

Mettons sous les yeux du lecteur ce qui a été dit sur ce sujet dans un petit livre. Les brochures se perdent en peu de tems. La vérité ne doit point se perdre, il faut la consigner dans des ouvrages de longue haleine.

„ On n'a jamais assurément formé des républiques „ par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domi- „ nation d'un seul; l'esprit de propriété, l'ambition

„ de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition
 „ & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen
 „ a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a
 „ voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre.
 „ Voilà ce qui établit une république, & ce qui la
 „ conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille
 „ plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol.

„ Que l'honneur soit le principe des seules mo-
 „ narchies, ce n'est pas une idée moins chimérique;
 „ & il le fait bien voir lui-même sans y penser. *La*
„ nature de l'honneur, dit-il au chap. VII. du liv. III.
„ est de demander des préférences, des distinctions. Il
„ est donc par la chose même placé dans le gouvernement
„ monarchique.

„ Certainement par la chose même, on demandait
 „ dans la république Romaine, la préture, le con-
 „ sulat, l'ovation, le triomphe, ce sont-là des pré-
 „ férences, des distinctions qui valent bien les titres
 „ qu'on achète souvent dans les monarchies & dont
 „ le tarif est fixé."

Cette remarque prouve à notre avis que le livre de l'*Espit des loix*, quoiqu'étincellant d'esprit, quoique recommandable par l'amour des loix, par la haine de la superstition & de la rapine, porte entièrement à faux.

Ajoutons que c'est précisément dans les cours qu'il y a toujours le moins d'honneur.

L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pietà vestita,
Crescer col danno e precipizio altrui,
E far a se de l'altrui biasmo onore
Son' le virtù di quella gente infida.
 (Pallor Fido atto V, scena prima.)

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent jeter les yeux sur ces quatre vers français, qui sont un précis de tous les lieux communs qu'on a débités sur les cours depuis trois-mille ans.

Ramer avec bassesse en affectant l'audace,
S'engager de rapine en attéstant les loix,
Etousser en secret son ami qu'on embrasse,
Voilà l'honneur qui regne à la suite des rois.

C'est en effet dans les cours que des hommes sans honneur parviennent souvent aux plus hautes dignités; & c'est dans les républiques qu'un citoyen dés-honoré n'est jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent suffit pour détruire le fondement de l'Esprit des loix. *C'est un parfait courtisan, il n'a ni humeur ni honneur.*

Honorable, honnêteté, honnête, signifient souvent la même chose qu'honneur. *Une compagnie honorable, de gens d'honneur.* On lui fit beaucoup d'honnêtetés, on lui dit des choses honnêtes. C'est-à-dire, on le traita de façon à le faire penser honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire*. Pour honorer une profession au-dessus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profession un honoraire au-lieu de salaire & de gages qui offenserait son amour-propre. Ainsi *honneur, faire honneur, honorer*, signifient faire accroire à un homme qu'il est quelque chose, qu'on le distingue.

Il me vola pour prix de mon labeur
Mon hononair en me parlant d'honneur.



H U M I L I T É.

Des philosophes ont agité si l'humilité est une vertu; mais vertu ou non, tout le monde convient que rien n'est plus rare. Cela s'appelait chez les Grecs *Tepeinefis*, ou *Tapeineia*. Elle est fort recommandée dans le quatrième livre des loix de *Platon*; il ne veut point d'orgueilleux, il veut des humbles.

Epicète en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu passes pour un personnage dans l'esprit de quelques-uns, déifie-toi de toi-même.

Point de sourcil superbe.

Ne sois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire, te voilà déchu.

Cède à tous les hommes; préfere-les tous à toi; supporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla si loin qu'*Epicète*.

Quelques théologiens qui avaient le malheur d'être orgueilleux, ont prétendu que l'humilité ne coûtait rien à *Epicète* qui était esclave; & qu'il était humble par état, comme un docteur ou un jésuite peut-être orgueilleux par état.

Mais que diront-ils de *Marc-Antonin* qui sur le trône recommande l'humilité? Il met sur la même ligne *Alexandre* & son muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'est qu'un os jeté au milieu des chiens.

Septième Partie.

G

Que faire du bien & s'entendre calomnier, est une vertu de roi.

Ainsi le maître de la terre connue veut qu'un roi soit humble. Proposez seulement l'humilité à un musicien, vous verrez comme il se moquera de *Marc-Aurele*.

Descartes, dans son traité des *passions de l'ame*, met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une passion.

Il distingue entre l'humilité vertueuse & la vicieuse. Voici comme Descartes raisonnait en métaphysique & en morale. (27)

„ Il n'y a rien en la générosité qui ne soit comparable avec l'humilité vertueuse, ni rien ailleurs qui les puisse changer; ce qui fait que leurs mouvements sont fermes, constants & toujours fort semblables à eux-mêmes. Mais ils ne viennent pas tant de surprise, pour ce que ceux qui se connaissent en cette façon, connaissent assez quelles sont les causes qui font qu'ils s'élèvent. Toutefois on peut dire que ces causes sont si merveilleuses (à savoir la puissance d'user de son libre arbitre qui fait qu'on se prise soi-même, & les infirmités du sujet en qui est cette puissance, qui font qu'on ne s'estime pas trop,) qu'à toutes les fois qu'on se les représente de nouveau, elles donnent toujours une nouvelle admiration."

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuse.

„ Elle consiste principalement en ce qu'on se sent

(27) Descartes *Traité des passions*.

„ faible & peu résolu, & comme si on n'avait pas
„ l'usage entier de son libre arbitre. On ne se peut
„ empêcher de faire des choses dont on fait qu'on se
„ repentira par après. Puis aussi en ce qu'on croit
„ ne pouvoir subsister par soi-même, ni se passer de
„ plusieurs choses dont l'acquisition dépend d'autrui,
„ ainsi elle est directement opposée à la générosi-
„ té, &c."

Nous laissons aux philosophes plus savans que nous le soin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité est la modestie de l'ame.

C'est le contre-poison de l'orgueil. L'humilité ne pouvait pas empêcher *Rameau* de croire qu'il savait plus de musique que ceux auxquels il l'enseignait; mais elle pouvait l'engager à convenir qu'il n'était pas supérieur à *Lulli* dans le récitatif.

Le révérend pere *Viret* cordelier, théologien & prédicateur, tout humble qu'il est, croira toujours fermement qu'il en sait plus que ceux qui apprennent à lire & à écrire. Mais son humilité chrétienne, sa modestie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de son cœur, qu'il n'a écrit que des fottises. O freres *Nonottes*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, soyez bien humbles ! ayez toujours la modestie de l'ame en recommandation !





J A P O N.

JE ne fais point de question sur le Japon pour savoir si cet amas d'îles est beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande & les Orcades ensemble; si l'empereur du Japon est plus puissant que l'empereur d'Allemagne, & si les bonzes Japonois sont plus riches que les moines Espagnols.

J'avouerai même sans hésiter que, tout relégués que nous sommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favorisés qu'ils sont du soleil levant. Nos tragédies & nos comédies passent pour être meilleures; nous avons poussé plus loin l'astronomie, les mathématiques, la peinture, la sculpture & la musique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne & de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous si longtemps sollicité la permission d'aller chez eux, & que jamais aucun Japonois n'a souhaité seulement de faire un voyage chez nous? Nous avons couru à Meako, à la terre d'Yesso, à la Californie; nous irions à la Lune avec *Astolphe* si nous avions un hypogriphe. Est-ce curiosité, inquiétude d'esprit? est-ce besoin réel?

Dès que les Européans eurent franchi le cap de Bonne-Espérance, la Propagande se flatta de subjuger tous les peuples voisins des mers orientales, & de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Asie

que l'épée à la main; & chaque nation de notre Oc-
cident fit partir tour-à-tour des marchands, des sol-
dats & des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes, ces mé-
morable paroles de l'empereur Tontchin quand il
chassa tous les missionnaires jésuites & autres de son
empire; qu'elles soient écrites sur les portes de tous
nos couvens. *Que diriez-vous si nous allions sous le
prétexte de trafiquer dans vos contrées, dire à vos peu-
ples que votre religion ne vaut rien, & qu'il faut abso-
lument embrasser la nôtre?*

C'est-là cependant ce que l'église latine a fait par
toute la terre. Il en coûta cher au Japon; il fut sur
le point d'être enseveli dans les flots de son sang com-
me le Mexique & le Pérou.

Il y avait dans les îles du Japon douze religions qui
vivaient ensemble très-paisiblement. Des missionnai-
res arriverent de Portugal; ils demanderent à faire
la treizième; on leur répondit qu'ils seraient les très-
bien venus, & qu'on n'en faurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le
titre d'évêques. A peine leur religion fut-elle admise
pour la treizième qu'elle voulut être la seule. Un de
ces évêques ayant rencontré dans son chemin un
conseiller d'état, lui disputa le pas (28); il lui sou-
tint qu'il était du premier ordre de l'état, & que le
conseiller n'étant que du second lui devait beaucoup
de respect. L'affaire fit du bruit. Les Japonais sont
encor plus fiers qu'indulgens. On chassa le moine
évêque & quelques chrétiens dès l'année 1586. Bien-

(28) Ce fait est avéré par toutes les relations.

tôt la religion chrétienne fut proscrite. Les missionnaires s'humilicrent, demanderent pardon, obtinrent grâce & en abusèrent.

Enfin en 1637, les Hollandais ayant pris un vaisseau espagnol qui faisait voile du Japon à Lisbonne, ils trouverent dans ce vaisseau des lettres d'un nommé *Moro*, consul d'Espagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conspiration des chrétiens du Japon pour s'emparer du pays. On y spécifiait le nombre des vaisseaux qui devaient venir d'Europe & d'Asie appuyer cette entreprise,

Les Hollandais ne manquèrent pas de remettre les lettres au gouvernement. On saisit *Moro*; il fut obligé de reconnaître son écriture, & condamné juridiquement à être brûlé.

Tous les néophytes des jésuites & des dominicains prirent alors les armes, au nombre de trente-mille. Il y eut une guerre civile affreuse. Ces chrétiens furent tous exterminés.

Les Hollandais pour prix de leur service obtinrent seuls, comme on fait, la liberté de commercer au Japon, à condition qu'ils n'y seraient jamais aucun acte de christianisme; & depuis ce temps ils ont été fidèles à leur promesse.

Qu'il me soit permis de demander à ces missionnaires, quelle était leur rage après avoir servi à la destruction de tant de peuples en Amérique, d'en aller faire autant aux extrémités de l'Orient pour la plus grande gloire de DIEU?

S'il était possible qu'il y eût des diables déchaînés de l'enfer pour venir ravager la terre, s'y pren-

draient-ils autrement ? Est-ce donc là le commentaire du *Contrain les d'entrer* ? est-ce ainsi que la douceur chrétienne se manifeste ? est-ce là le chemin de la vie éternelle ?

Lecteur, joignez cette avantage à tant d'autres, réfléchissez & jugez.



I D E E.

SECTION PREMIERE.

QU'est-ce qu'une idée ?

C'est une image qui se peint dans mon cerveau.

Toutes vos pensées sont donc des images ?

Affurément ; car les idées les plus abstraites ne sont que les suites de tous les objets que j'ai apperçus. Je ne prononce le mot *d'être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes, & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis ; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel est le peintre qui fait ce tableau ?

Ce n'est pas moi ; je ne suis pas assez bon dessinateur : c'est celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Et d'où savez-vous que ce n'est pas vous qui faites des idées ?

De ce qu'elles me viennent très-souvent malgré moi quand je veille, & toujours malgré moi quand je rêve en dormant.

Vous êtes donc persuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme vos cheveux qui croissent, qui blanchissent, & qui tombent sans que vous vous en mêliez ?

Rien n'est plus évident; tout ce que je puis faire c'est de les friser, de les couper, de les poudrer, mais il ne m'appartient pas de les produire.

Vous seriez donc de l'avis de *Mallebranche*, qui disait que nous voyons tout en Dieu ?

Je suis bien sûr au moins que si nous ne voyons pas les choses dans le grand Etre, nous les voyons par son action puissante & présente.

Et comment cette action se fait-elle ?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en savais pas un mot, & que Dieu n'a dit son secret à personne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon sang dans mes veines : j'ignore le principe de tous mes mouvements ; & vous voulez que je vous dise comment je sens, & comment je pense ? cela n'est pas juste.

Mais vous savez au moins si votre faculté d'avoir des idées est jointe à l'étendue ?

Pas un mot. Il est bien vrai que *Tatien*, dans son discours aux Grecs, dit que l'âme est composée manifestement d'un corps. *Irenée*, dans son chap. XXVI. du second livre, dit, que le Seigneur a enseigné que nos âmes gardent la figure de notre corps pour en conserver la mémoire. *Tertullien* assure, dans son second livre de l'*Ame*, qu'elle est un corps. *Arnobe*, *Laclance*, *Hilaire*, *Grégoire de Nice*, *Ambroise* n'ont point une autre opinion. On prétend que d'au-

tres peres de l'église assurent que l'ame est sans aucune étendue, & qu'en cela ils sont de l'avis de *Platon*, ce qui est très-douteux. Pour moi, je n'ose être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un & dans l'autre système; & après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penser?

Il est vrai; celui qui jouit, en fait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il fait mieux, il est plus heureux; mais que voulez-vous? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir, ni de rejeter dans ma cervelle toutes les idées qui sont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellulaires médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles se sont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il est bien triste d'avoir tant d'idées, & de ne savoir pas au juste la nature des idées!

Je l'avoue; mais il est bien plus triste, & beaucoup plus sot de croire savoir ce qu'on ne fait pas.

SECTION SECONDE.

Tout en Dieu.

In Deo vivimus, moveamur, & sumus.

Tout se meut, tout respire, & tout existe en Dieu.

Aratus cité & approuvé par *St. Paul*, fit donc cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caten dit la même chose, *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallébranche est le commentateur d'*Aratus*, de

St. Paul & de Ceton. Il réussit d'abord en montrant les erreurs des sens & de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand système que tout est en DIEU, tous les lecteurs dirent que le commentaire est plus obscur que le texte. Enfin, en creusant cet abîme, la tête lui tourna ; il eut des conversations avec le Verbe, il fut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes ; il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles allarmes, à nous autres chétifs qui faisons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la pensée de *Mallebranche*, dans le temps qu'il était sage, il faut d'abord n'admettre que ce que nous concevons clairement, & rejeter ce que nous n'entendons pas. N'est-ce pas être imbécille que d'expliquer une obscurité par des obscurités ?

Je sens invinciblement que mes premières idées & mes sensations me sont venues malgré moi. Je conçois très-clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée, ni sensation par eux-mêmes ; car comment se pourrait-il qu'un morceau de matière eût en soi la vertu de produire dans moi une pensée ?

Donc je suis mené malgré moi à penser que l'Etre éternel qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais, qu'est-ce qu'une idée ? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté &c.? c'est moi appercevant, moi sentant, moi voulant.

On fait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appellé

idée, que d'être réel nommé *mouvement*; mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement*: mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité triviale; mais il est nécessaire de rebattre souvent cette vérité; car les erreurs contraires sont plus triviales encore.

L O I X D E L A N A T U R E.

Maintenant, comment l'Etre éternel & formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organisés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre? non sans-doute. Tout ce qu'on en fait est que le grain est doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, & qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connus. *Mens agitat molem.*

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables des loix mathématiques plus cachées?

MÉCANIQUE DES SENS, ET DES IDÉES.

C'est par ces loix que tout animal se meut pour chercher sa nourriture. Vous devez donc conjecturer

qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal. Donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du même principe les sensations qui causent ces actions.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin les instrumens merveilleux des sens ? aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'atmosphère & les oreilles, pour qu'il ait encor besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est impuissance ; la multiplicité des secours est faiblesse. Donc il est à croire que tout marche par le même ressort.

LE GRAND ETRE FAIT TOUT.

Non-seulement nous ne pouvons nous donner aucune sensation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purément par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible & intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les systèmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main, *Mallebranche*, malgré toutes ses erreurs, aurait donc rai-

son de dire philosophiquement, que nous sommes dans DIEU, & que nous voyons tout dans DIEU; comme St. Paul le dit dans le langage de la théologie, & Aratus & Caton dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en Dieu?*

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée? ce n'est pas nous qui la créons quand nous la recevons; donc il n'est pas si antiphilosophique qu'on l'a cru de dire. C'est DIEU qui fait des idées dans ma tête, de même qu'il fait le mouvement dans tout mon corps. Tout est donc une action de DIEU sur les créatures.

COMMENT TOUT EST-IL ACTION DE DIEU?

Il n'y a dans la nature qu'un principe universel, éternel & agissant; il ne peut en exister deux; car ils seraient semblables ou différens. S'ils sont différens ils se détruisent l'un l'autre; s'ils sont semblables c'est comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de dessin dans le grand tout infiniment varié annonce un seul principe; ce principe doit agir sur tout être; ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tout être, il agit sur toutes les modes de tout être. Il n'y a donc pas un seul mouvement, un seul mode, une seule idée qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui , ce serait dire qu'il y a quelque chose hors du grand tout. DIEU étant le principe universel de toutes les choses , toutes existent donc en lui & par lui.

Ce système renferme celui de la *prémotion physique* , mais comme une roue immense renferme une petite roue qui cherche à s'en écarter. Le principe que nous venons d'exposer est trop vaste pour admettre aucune vue particulière.

La *prémotion physique* occupe l'être universel des changemens qui se passent dans la tête d'un janséniste & d'un moliniste. Mais pour nous autres , nous n'occupons l'Etre des êtres que des loix de l'univers. La *prémotion physique* fait une affaire importante à DIEU de cinq propositions dont une sœur converse aura entendu parler ; & nous faisons à DIEU l'affaire la plus simple de l'arrangement de tous les mondes.

La *prémotion physique* est fondée sur ce principe à la grecque , que si un être pensant se donnait une idée il augmenterait son être. Or nous ne savons ce que c'est qu'augmenter son être; nous n'entendons rien à cela. Nous disons qu'un être pensant se donnerait de nouveaux modes , & non pas une addition d'existence. De même que quand vous dansez , vos coulés , vos entrechats , & vos attitudes ne vous donnent pas une existence nouvelle; ce qui nous semblerait absurde. Nous ne sommes d'accord avec la *prémotion physique* qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le système de la *prémotion* , & contre le nôtre , que nous ôtons aux hommes la liberté.

DIEU nous en garde. Il n'y a qu'à s'entendre sur ce mot *Liberté*. Nous en parlerons en son lieu. En attendant, le monde ira comme il est allé toujours, sans que les thomistes ni leurs adversaires, ni tous les disputeurs du monde y puissent rien changer; & nous aurons toujours des idées sans savoir précisément ce que c'est qu'une idée.



I D E N T I T É.

Ce terme scientifique ne signifie que *même chose*. Il pourrait être rendu en français par *mêmeté*. Ce sujet est bien plus intéressant qu'on ne pense. On convient qu'on ne doit jamais punir que la personne coupable, le même individu, & point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'est réellement point le même individu que l'homme de vingt; il n'a plus aucune des parties qui formaient son corps; & s'il a perdu la mémoire du passé, il est certain que rien ne lie son existence actuelle à une existence qui est perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le sentiment continu de ce que vous avez été & de ce que vous êtes. Vous n'avez le sentiment de votre être passé que par la mémoire. Ce n'est donc que la mémoire qui établit l'identité, la mêmeté de votre personne.

Nous sommes réellement physiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'est le même fleuve par son lit, ses rives,

sa source, son embouchure, par tout ce qui n'est pas lui; mais changeant à tout moment son eau qui constitue son être, il n'y a nulle identité, nulle même pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Héllespont pour lui avoir désobéi, & qui lui envoyait une paire de menottes; si le fils de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, & que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de son fils, l'Euphrate aurait raison de lui répondre, prenez - vous - en aux flots qui roulaient dans le temps que votre fils se baignait. Ces flots ne m'appartiennent point du tout, ils sont allés dans le golphe Persique, une partie s'y est saillée, une autre s'est convertie en vapeurs, & s'en est allée dans les Gaules par un vent de sud - est; elle est entrée dans les chicorées & dans les laitues que les Gaulois ont mangées: prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en est ainsi d'un arbre dont une branche cassée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'est plus le même arbre, toutes ses parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'est point à cet arbre: elle n'existe plus.

On a donc demandé comment un homme qui aurait absolument perdu la mémoire avant sa mort, & dont les membres seraient changés en d'autres substances, pourrait être puni de ses fautes, ou récompensé de ses vertus quand il ne serait plus lui-même? J'ai lu dans un livre connu cette demande & cette réponse.

De-

Demande.

Comment pourrai-je être récompensé ou puni quand je ne serai plus, quand il ne restera rien de ce qui aura constitué ma personne ? ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence perdue ?

Réponse.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en ferait quitte pour dire à DIEU, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire; vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme ?

Cette réponse est très-louable, mais elle ne résout pas entièrement la question.

Il s'agit d'abord de savoir si l'entendement & la sensation sont une faculté donnée de DIEU à l'homme, ou une substance créée; ce qui ne peut guères se décider par la philosophie qui est si faible & si incertaine.

Ensuite il faut savoir si l'âme étant une substance, & ayant perdu toute connaissance du mal qu'elle a pu faire, étant aussi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec son corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut, & doit, selon notre manière de raisonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaissance; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette âme le sou-

venir qu'elle n'a plus, pour la rendre présente aux délits anéantis dans son entendement, pour la faire la même personne qu'elle était sur terre; ou bien, si DIEU la jugerait à-peu-près comme nous condamnons sur la terre un coupable, quoiqu'il ait absolument oublié ses crimes manifestes. Il ne s'en souvient plus; mais nous nous en souvenons pour lui; nous le punissons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il serve d'exemple aux vivans. Personne ne fait si ce mort est condamné ou absous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il sentit & qu'il exécuta autrefois le désir de mal faire. Mais si quand il se présente mort au tribunal de DIEU il n'a plus rien de ce désir, s'il l'a entièrement oublié depuis vingt ans, s'il n'est plus du tout la même personne, qui DIEU punira-t-il en lui?

Ces questions ne paraissent gueres du ressort de l'esprit humain. Il parait qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi seule; c'est toujours notre dernier asyle.

Lucrèce avait en partie senti ces difficultés quand il peint, dans son troisième livre, un homme qui craint ce qui lui arrivera lorsqu'il ne sera plus le même homme,

*Non radicitus e vita se tollit & evit;
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse.*

Sa raison parle en vain; sa crainte le dévore
Comme si n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'est pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adresser pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland* qui fit sa propre épitaphe la finit par ces mots : *Idem futurus Tolandus nunquam* : il ne sera jamais le même *Toland*. Cependant il est à croire que **DIEU** l'aurait bien su retrouver s'il avait voulu ; mais il est à croire aussi que l'**Etre** qui existe nécessairement est nécessairement bon.



IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

Idole, du grec *Eidos*, figure, *Eidolos*, représentation d'une figure. *Latreuein*, servir, révérer, adorer. Ce mot adorer a, comme on fait, beaucoup d'acceptions différentes : il signifie porter la main à la bouche en parlant avec respect : se courber, se mettre à genoux, saluer, & enfin communément, rendre un culte suprême. Toujours des équivoques.

Il est utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens sont encore des peuples idolâtres. Premièrement, on n'appela personne *payen* avant **Théodore le jeune**. Ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conserverent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est mahométan : & les mahométans sont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troisièmement, on ne doit point appeler *idolâtres* beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parsis, ni certaines castes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIÈRE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple sur la terre qui ait pris ce nom d'*Idolâtre*. Ce mot est une injure, un terme outrageant, tel que celui de *Gavache* que les Espagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de *Maranes* que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au sénat de Rome, à l'aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perse, *Etes vous idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, ni dans *Homère*, ni dans *Hésiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les servît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faisaient un traité, ils attestaien tous leurs Dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les Dieux comme présens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les temples ? Du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les catholiques

voient les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & les catholiques n'est pas qu'ils eussent des images & que les catholiques n'en aient point. La différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fausse, & que les images chrétiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'*Hercule*, & nous celle de *St. Christophe*: ils avaient *Esculape* & sa chevre, & nous *St. Roch* & son chien; ils avaient *Mars* & sa lance, & nous *St. Antoine* de Padoue, & *St. Jacques* de Compostelle.

Quand le consul *Pline* adresse les prières aux Dieux immortels, dans l'exorde du panégyrique de Trajan, ce n'est pas à des images qu'il les adresse. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du paganisme, ni les plus reculés, n'offrent un seul fait qui puisse faire conclure qu'on adorât une idole. *Homere* ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olympe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage sacré de la protection de *Pallas*; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium. C'était notre sainte ampoule.

Mais les Romains & les Grecs se mettaient à genoux devant des statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont sanctifié ces coutumes, & ne se disent point idolâtres.

Les femmes en tems de sécheresse portaient les statues des Dieux, après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nuds, les cheveux épars; & aussi-tôt il pleuvait à seaux, comme dit Pétrone, & *statim urecatim pluebat*. N'a-t-on pas consacré cet usage, illégitime chez les Gentils, & légitime parmi les catholiques? Dans combien de villes ne porte-t-on pas pieds nus des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur intercession? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance accuser les Italiens de mettre leur confiance dans les simulacres qu'ils promènent ainsi en procession.

SECTION SECONDE.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du tems de *Charles I.* on déclara la religion catholique, idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens sont persuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent & des figures qui sont l'ouvrage de leurs sculpteurs & de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe reproche aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux Gentils.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les tems contre l'idolâtrie des Romains, & des Grecs; & ensuite on est plus surpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèse avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il se faisait plus de

miracles dans le temple d'*Esculape* à Epidaure, que dans un autre de ses temples. La statue de *Jupiter Olimpien* attirait plus d'offrandes que celle de *Jupiter Paphlagonien*. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une religion vraie, à celles d'une religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette qu'à Notre-Dame des Neiges? C'est à nous à voir si on doit saisir ce prétexte pour nous accuser d'idolâtrie?

On n'avait imaginé qu'une seule *Diane*, un seul *Apollon*, un seul *Esculape*; non pas autant d'*Apollons*, de *Dianes* & d'*Esculapes* qu'ils avaient de temples & de statues. Il est donc prouvé, autant qu'un point d'histoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une statue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette statue, à cette idole, & que par conséquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Les Grecs & les Romains augmenterent le nombre de leurs Dieux par des apothéoses; les Grecs divisaient les conquérants, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Perseée*. Rome dressa des autels à ses empereurs. Les apothéoses de Rome moderne sont d'un genre différent. Elle a des saints au - lieu de ses demi-dieux.

Ces anciennes apothéoses sont encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il est clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la statue d'*Auguste* & de *Claudius*, que dans leurs médailles.

Cicéron dans ses ouvrages philosophiques, ne laisse pas soupçonner seulement qu'on puisse se méprendre aux statues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroient la religion établie; mais aucun d'eux n'imagine d'accuser les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. *Lucrèce* ne reproche cette sottise à personne, lui qui reproche tout aux superstitieux. Donc, encor une fois, cette opinion n'exista pas; on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtre.

Horace fait parler une statue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne sachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, se détermina enfin à me faire Dieu, &c,* Que conclure de cette plaisanterie? Priape était de ces petites divinités subalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de *Priape* qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en se livrant à l'esprit commentateur, n'a pas manqué d'observer que Baruch avait prédit cette avantage, en disant, *Ils ne seront que ce que voudront les ouvriers;* mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues. *Baruch* aurait-il eu une vision sur les satyres d'*Horace*?

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi bien une cuvette qu'une figure d'*Alexandre*, ou de *Jupiter*, ou de quelqu'autre chose plus respectable. La matière dont étaient formés les chérubins du Saint des saints aurait pu servir également à faire des pots

de chambre. Un trône, un autel en sont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de *Priape*, & que *Baruch* l'avait prédi, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les auteurs qui parlent des statues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial:

*Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos qui colit ille facit.*

L'artisan ne fait point les Dieux,
C'est celui qui les prie.

Dans Ovide:

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans l'image de Dieu c'est Dieu seul qu'on adore.

Dans Stace:

*Nulla autem effigies, nulli commissa matello.
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.*

Les Dieux ne sont jamais dans une arche enfermés:
Ils habitent nos cœurs.

Dans Lucain:

Eftne Dei sedes, nisi terra & pontus & aër?

L'univers est de Dieu la demeure & l'empire.

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des ora-

cles, qui ait pu faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les Dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homere* & dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ses oracles sur les montagnes, en tel temple, en telle ville; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les Dieux dans les statues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux secondaires, les génies. C'est ce que *Mercure Trismégiste* appellait faire des Dieux; & c'est ce que St. Augustin réfute dans sa *Cité de Dieu*. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin, puisqu'il fallait qu'un magicien les animât. Et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue pour la faire parler.

En un mot, les images des Dieux n'étaient point des Dieux; *Jupiter*, & non pas son image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la statue de *Neptune* qui soulevait les mers, ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des gentils, des polythéïstes, & n'étaient point des idolâtres.

SECTION TROISIEME.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité est l'origine des simulacres appellés idoles. Histoire de leur culte.

C'est une grande erreur d'appeler *idolâtres* les peuples qui rendirent un culte au soleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtemps ni simulacres ni temples. Si elles se tromperent, c'est en rendant aux astres ce qu'ils devaient au Créateur des astres. Encore le dogme de *Zoroastre* ou *Zerdusht*, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un Etre suprême, vengeur & rémunérateur: & cela est bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis-Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun simulacre. Les musulmans qui remplissent la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde & l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres, *giaours*, parce qu'ils croient que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils briserent plusieurs statues qu'ils trouvèrent à Constantinople dans Ste. Sophie, & dans l'église des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en mosquées. L'apparence les trompa comme elie trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des saints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces saints révérées à genoux, des miracles opérés dans

ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complète.

On ne sait pas qui inventa les habits & les chaussures, & on veut savoir qui le premier inventa les *idoles*? Qu'importe un passage de *Sanchoniathon* qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il, quand il dit que le chaos, l'esprit, c'est à-dire *le souffle*, amoureux de ses principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *Colp* & sa femme *Bail* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos*? que *Cronos* leur descendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à son fils *Thaut*? Voilà un des plus respectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans sa théogonie, que *Damascius* nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un visage au milieu, qu'il appelle *visage-dieu*, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images sensibles & les hiéroglyphes sont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philosophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéisme, le bon sens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire des animaux faibles, capables de raison & de folie, sujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance. Ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus

puissant qu'eux. Ils ont senti une force dans la terre qui fournit leurs alimens; une dans l'air qui souvent les détruit; une dans le feu qui consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui présidaient à ces élémens? Quoi de plus naturel que de révéler la force invisible qui faisait luire aux yeux le soleil & les étoiles? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une maniere sensible? Pouvait-on s'y prendre autrement? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par DIEU même, était toute remplie de ces images sous lesquelles DIEU est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain; il paraît sur une montagne. Les esprits célestes qu'il envoie, viennent tous avec une forme humaine; enfin le sanctuaire est couvert de chérubins, qui sont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien*, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré sa défense de peindre & de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Il aïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône, & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de *Jérémie* au chap. I. de ce prophète. *Ezéchiel* au chap. III. voit un trône de saphir, & DIEU lui paraît comme un homme assis sur ce trône. Ces ima-

ges n'alterent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles, pour représenter DIEU aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parfis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt *Ihs & Osiris* furent figurés; bientôt *Bel* à Babilone fut un gros colosse. *Brama* fut un monstre bizarre dans la presqu'île de l'Inde. Les Grecs sur-tout multiplierent les noms des Dieux, les statues & les temples; mais en attribuant toujours la suprême puissance à leur *Zeus* nommé par les Latins *Jupiter*; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imiterent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les Dieux dans le ciel, sans savoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (Voyez *Ciel*)

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux; six mâles & six femelles, qu'ils nommerent *Dii majorum gentium*. Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Vesta prit sa place.

Ensuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Esculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les Dieux des jardins, ceux des bergers; il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On divinisa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le Dieu *Jet*, ni la déesse Pertunda,

ni Priape, ni Rumilia la déesse des tétons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits Dieux pénates n'en eurent point ; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet. C'étaient les amusemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne fait quand les hommes commencent à se faire des idoles, on fait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. *Tharé* pere d'*Abraham* en fait à Ur en Caldée. *Rachel* déroba & emporta les idoles de son beau-pere *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Les idoles parlaient assez souvent. On faisait commémoration à Rome le jour de la fête de *Cibèle*, des belles paroles que la statue avait prononcées, lorsqu'on en fit la translation du palais du roi *Attale*.

Ipsa pati volui, ne sit mora, mitte violentem.

Dignus Roma locus, quod Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vite ;

„ Rome est digne que tout Dieu s'y établisse. ”

La statue de la Fortune avait parlé; les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Césars*, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui *Enclope* donna un écu pour acheter des oies & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres*? Cette paix fut un bien qui n'quit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs Dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez *Cambyse* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis*, on ne voit dans l'histoire prophane aucun conquérant qui ait maltraité les Dieux d'un peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les prêtres ne songerent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines sacrifiées dans toutes les religions.

Pour consoler le genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux sacrileges, il est important de savoir que chez presque toutes les nations nommées *idolâtres*, il y avait la théologie sacrée & l'erreur populaire, le culte secret & les cérémonies publiques, la religion des sages & celle du vulgaire. On enseignait qu'un seul Dieu aux initiés dans les mystères: il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les mystères de *Cérès Eleusine*, si célèbre en Europe & en Asie. „ Con- „ temple la nature divine, illumine ton esprit, gou- „ verne ton cœur, marche dans la voie de la justi- „ ce, que le DIEU du ciel & de la terre soit tou- „ , jours

„ jours présent à tes yeux; il est unique, il existe
„ seul par lui-même, tous les êtres tiennent de lui
„ leur existence: il les soutient tous; il n'a jamais
„ été vu des mortels, & il voit toutes choses.”

Qu'on lise encor ce passage du philosophe *Maxime* de Madaure, que nous avons déjà cité: „ Quel hom-
„ me est assez grossier, assez stupide pour douter
„ qu'il soit un DIEU suprême éternel, infini, qui n'a
„ rien engendré de semblable à lui-même, & qui est
„ le pere commun de toutes choses?”

Il y a mille témoignages que les sages abhorraient non-seulement l'idolâtrie, mais encor le polythéïsme

Epicète, ce modele de résignation & de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Relisez encor cette maxime: „ DIEU m'a créé, DIEU est au-dedans de
„ moi, je le porte par-tout. Pourrais-je le souiller
„ par des pensées obscènes, par des actions injustes,
„ par d'infames désirs? Mon devoir est de remercier
„ DIEU de tout, de le louer de tout, & de ne ces-
„ ser de le bénir, qu'en cessant de vivre.” Toutes les idées d'*Epicète* roulent sur ce principe. Est-ce là un idolâtre?

Marc-Aurèle, aussi grand peut-être sur le trône de l'empire Romain, qu'*Epicète* dans l'esclavage, parle souvent, à la vérité, des Dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre suprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un DIEU éternel, infini? „ Notre

Septième Partie.

I

„ ame , dit-il , est une émanation de la Divinité.
 „ Mes enfans , mon corps , mes esprits me viennent
 „ de DIEU.”

Les stoïciens , les platoniciens , admettaient une nature divine & universelle: les épicuriens la niaient. Les pontifes ne parlaient que d'un seul DIEU dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres ? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reste , c'eſt une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du tems de *Théodore le jeune* , il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor Gentils , même au septième ſiecle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézzer , n'était pas chrétien du tems de *Charlemagne*. La Pologne & tout le septentrion resterent longtems après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique , tous les royaumes au-delà du Gange , le Japon , la populace de la Chine , cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lappons , quelques Samoyedes , quelques Tartares , qui aient persévétré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous *le moyen âge* , nous appellions le pays des mahométans *la Paganie*. Nous traitions d'*idolâtres* , d'*adorateurs d'images* , un peuple qui a les images en horreur. Avouons encor une fois , que

les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de statues.

Un gentilhomme du prince *Ragotsky* m'a assuré sur son honneur qu'étant entré dans un caffé à Constantinople, la maîtresse ordonna qu'on ne le servît point parce qu'il était idolâtre. Il était protestant; il lui jura qu'il n'adorait ni hostie ni image. Ah! si cela est, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous serez servi pour rien.



J E P H T É.

IL y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falsifient un passage de l'Ecriture aussi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots; & qui sur leur mensonge qu'ils ne peuvent méconnaître, espèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons, il est à présumer qu'avant l'invention de l'imprimerie il y en avait cent fois davantage.

Un des plus impudens falsificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé *Dictionnaire antiphilosophe*, & justement intitulé. Les lecteurs me diront, Ne te fâches pas tant, que t'importe un mauvais livre? Messieurs, il s'agit de *Jephthé*; il s'agit de victimes humaines, c'est du sang des hommes sacrifiés à Dieu que je veux vous entretenir.

L'auteur quel qu'il soit, traduit ainsi le 39^e verset du chapitre II. de l'histoire de Jephthé;

Elle retourna dans la maison de son pere qui fit la consécration qu'il avait promise par son vœu, & sa fille resta dans l'état de virginité.

Oui, falsificateur de Bible, j'en suis fâché ; mais vous avez menti au St. Esprit, & vous devez savoir que cela ne se pardonne pas.

Il y a dans la Vulgate, *Et reversa est ad patrem suum, & fecit ei sicut voverat quæ ignorabat virum exinde mos increbuit in Israël & consuetudo servata est ut post anni circulum convenienter in unum filiæ Israël, & plangant filiam Jephthé Galaditæ.*

Elle revint à son pere, & il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme ; & de là est venu l'usage, & la coutume s'est conservée, que les filles d'Israël s'assemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephthé la Galadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme antiphilosophe, si on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été consacrée ?

Dites-nous, s'il y avait des religieuses chez un peuple qui regardait la virginité comme un opprobre ?

Dites-nous, ce que signifie, il lui fit comme il avait voué, *fecit ei sicut voverat ?* Qu'avait voué Jephthé ? qu'avait-il promis par serment ? D'égorger sa fille, de l'immoler en holocauste ; & il l'égorgea.

Lisez la dissertation de Calmet sur la témérité du vœu de Jephthé & sur son accomplissement ; lisez la loi qu'il cite, cette loi terrible du Lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui sera dévoué au Seigneur ne sera point racheté, mais mourra de mort ; *non redimetur sed morte morietur.*

Voyez les exemples en foule attester cette vérité épouvantable. Voyez les Amalécites & les Cananéens. Voyez le roi d'Arad & tous les siens soumis à ce dévouement. Voyez le prêtre *Samuel* égorger de ses mains le roi *Agag* & le couper en morceaux, comme un boucher débite un bœuf dans sa boucherie. Et puis corrompez, falsifiez, niez l'Ecriture sainte pour soutenir votre paradoxe; insultez à ceux qui la réverent, quelque chose étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'historien *Joseph* qui la transcrit, & qui dit positivement que *Zephé* immola sa fille. Entassez injure sur mensonge, & calomnie sur ignorance; les sages en riront; & ils sont aujourd'hui en grand nombre ces sages. Oh! si vous saviez comme ils méprisent les *Routh* quand ils corrompent la sainte Ecriture, & qu'ils se vantent d'avoir disputé avec le président de *Montesquieu* à sa dernière heure, & de l'avoir convaincu qu'il faut penser comme les frères jésuites!



JÉSUITES, ou ORGUEIL.

ON a tant parlé des jésuites, qu'après avoir occupé l'Europe pendant deux cents ans, ils finissent par l'ennuier, soit qu'ils écrivent eux-mêmes, soit qu'on écrive pour ou contre cette singulière société, dans laquelle il faut avouer qu'on a vu & qu'on voit encore des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans six mille volumes leur

morale relâchée, qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins, & leur doctrine sur la sûreté de la personne des rois; doctrine qui après tout n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément*, ni de l'hostie saupoudrée qui servit si bien frere *Ange* de Montepulciano autre jacobin, & qui empoisonna l'empereur *Henri VII*.

Ce n'est point la grace versatile qui les a perdus, ce n'est pas la banqueroute frauduleuse du révérend pere *La Valette* préset des missions apostoliques. On ne chasse point un ordre entier de France, d'Espagne, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne sont pas les fredaines du jésuite *Guiot Desfontaines*, ni du jésuite *Fréron*, ni du révérend pere *Marfi*, lequel estropia par ses énormes talens un enfant charmant de la premiere noblesse du royaume. On ferma les yeux sur ces imitations grecques & latines d'*Anacréon* & d'*Horace*.

Qu'est-ce donc qui les a perdus? L'orgueil.

Quoi! les jésuites étaient-ils plus orgueilleux que les autres moines? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un ecclésiastique qui les avait appellés *moines*. Le frere *Croust*, le plus brutal de la société, frere du confesseur de la seconde dauphine, fut prêt de battre en ma présence le fils de Mr. G. depuis prêteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans son couvent.

C'était une chose incroyable que leur mépris pour toutes les universités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout ecclésiastique qui n'était pas *un homme de qualité*; c'est de

quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainsi dans leur libelle intitulé, Il est temps de parler (29) :

„ *Que dire à un magistrat qui dit que les jésuites sont des orgueilleux, il faut les humilier?* ” Ils étaient si orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmat leur orgueil.

D'où leur venait ce péché de la superbe? De ce que frere *Guignard* avait été pendu.

Il faut remarquer qu'après le supplice de ce jésuite sous *Henri IV*, & après leur bannissement du royaume, ils ne furent rappelés qu'à condition qu'il y aurait toujours à la cour un jésuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en ôtage auprès de *Henri IV*; & ce bon roi qui ne laissait pas d'avoir ses petites finesses, crut gagner le pape en prenant son ôtage pour son confesseur.

Dès-lors chaque frere jésuite se crut solidairement confesseur du roi. Cette place de premier médecine de l'ame d'un monarque, devint un ministère sous *Louis XIII*, & sur-tout sous *Louis XIV*. Le frere *Vadblé* valet de chambre du pere de *la Chaise*, accordait sa protection aux évêques de France; & le pere *Le Tellier* gouvernait avec un sceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainsi. Il était impossible que la plupart des jésuites ne s'enflassent du vent de ces deux hommes, & qu'ils ne fussent aussi insolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des savans, des hommes éloquens, des génies; ceux-là furent modèles, mais les médiocres faisant le grand nombre, furent atteints de cet

(29) Pag. 341.

orgueil attaché à la médiocrité & à l'esprit de college.

Depuis leur pere *Garasse*, presque tous leurs livres polémiques respirerent une hauteur indécente qui souleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba souvent dans la bassesse du plus énorme ridicule ; desorte qu'ils trouverent le secret d'être à la fois l'objet de l'envie & du mépris. Voici ; par exemple, comme ils s'exprimaient sur le célèbre *Pâquier* avocat-général de la chambre des comptes.

„ *Pâquier* est un porte-panier, un maraut de Paris, petit galant bouffon, plaisanteur, petit compagnon vendeur de fornettes, simple regage qui ne mérite pas d'être le valeton des laquais; bétire, coquin qui rote, péte & rend sa gorge, fort suspect d'hérésie ou bien hérétique, ou bien pire, un sale & vilain satyre, un archimafstre, sot par nature, par béquarre, par bémol, sot à la plus haute gamme, sot à triple semelle, sot à double teinture, & teint en cramoisi, sot en toutes sortes de sottises."

Ils polirent depuis leur stile ; mais l'orgueil, pour être moins grossier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plupart leurs disciples, ont faisi la premiere occasion de les anéantir : & la terre entière s'est réjouie de leur chute.

Cet esprit d'orgueil était si fortement enraciné dans eux, qu'il se déployait avec la fureur la plus indécente dans le tems même qu'ils étaient tenus à terre

sous la main de la justice, & que leur arrêt n'était pas encor prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé, *Il est tems de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, sous le nom supposé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que si on faisait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illustre Mr. de *Montclar* procureur-général, l'oracle du parlement de Provence, de *maître Ripert*; & on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin & ignorant. On pousse l'audace jusqu'à dire que Mr. de Montclar (30) a blasphémé en rendant compte de l'institut des jésuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout se dira*, ils insultent encor plus effrontément le parlement de Metz, & toujours avec ce stile qu'on puise dans les écoles.

Ils ont conservé le même orgueil sous la cendre dans laquelle la France, l'Espagne les ont plongés. Le serpent coupé en tronçons a levé encor la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne fais quel misérable, nommé *Nonotte*, s'ériger en critique de ses maîtres, & cet homme fait pour prêcher la canaille dans un cimetiere, parler à tort & à travers des choses dont il n'avait pas la plus légere notion. Un autre insolent de cette société nommé *Patouillet*, insultait dans des mandemens d'évêque, des citoyens, des officiers de la maison du roi, dont les laquais n'auraient pas souffert qu'il leur parlât.

(30) Tome II. pag. 399.

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies, comme des ambassadeurs de DIEU, qui venaient leur ouvrir les portes du ciel sans les faire passer par le purgatoire. Sous *Louis XIV.* il n'était pas du bon air de mourir sans passer par les mains d'un jésuite ; & le croquant allait ensuite se vanter à ses dévotes qu'il avait converti un duc & pair, lequel sans sa protection aurait été damné.

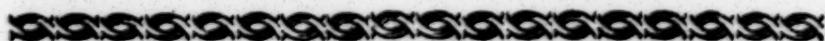
Le mourant pouvait lui dire ; de quel droit, excrément de collège, viens-tu chez moi quand je me meurs ? me vois-t-on venir dans ta cellule quand tu as la fistule ou la cangrene, & que ton corps crasseux est prêt à être rendu à la terre. DIEU a-t-il donné à ton âme quelques droits sur la mienne ? ai-je un précepteur à soixante & dix ans ? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture ? Tu oses dire que tu es ambassadeur de DIEU ; montre-moi tes patentnes ; & si tu n'en as point, laisse-moi mourir en paix. Un bénédictin, un chartreux, un prémontré ne viennent point troubler mes derniers momens ; ils n'érigent point un trophée à leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent dans leur cellule ; reste dans la tienne ; qu'y a-t-il entre toi & moi ?

Ce fut une chose comique dans une triste occasion, que l'empressement de ce jésuite Anglais nommé *Routh*, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Montesquieu*. Il vint, dit-il, rendre cette âme vertueuse à la religion, comme si *Montesquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh*, comme si DIEU eût voulu que *Montesquieu* pensât comme un

Routh. On le chassa de la chambre, & il alla crier dans tout Paris, J'ai converti cet homme illustre, je lui ai fait jeter au feu ses *Lettres persanes* & son *Esprit des loix*. On eut soin d'imprimer la relation de la conversion du président de *Montesquieu* par le révérend pere *Routh*, dans ce libelle intitulé *Antiphilosophique*.

Un autre orgueil des jésuites était de faire des missions dans les villes comme s'ils avaient été chez des Indiens & chez des Japonois. Ils se faisaient suivre dans les rues par la magistrature entiere. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique; ils dépossédaient le curé, ils devenaient les maîtres de la ville. Un jésuite nommé *Aubert*, fit une parcellle mission à Colmar, & obligea l'avocat-général du conseil souverain de brûler à ses pieds son Bayle, qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frere *Aubert*. Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce sacrifice, comme il s'en vanta le soir avec ses confreres, comme il en écrivit à son général.

O moines! ô moines! soyez modestes, je vous l'ai déjà dit; soyez modérés si vous ne voulez pas que malheur vous arrive.



IGNACE DE LOYOLA.

Voulez-vous acquérir un grand nom, être fondateur? soyez complètement fou; mais d'une folie

qui convienne à votre siècle. Ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances ; & soyez excessivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous soyez pendu ; mais si vous ne l'êtes pas , vous pourrez avoir des autels.

En conscience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maisons que *St. Ignace*, ou *St. Inigo le Biscayen*, car c'est son véritable nom : la tête lui tourne à la lecture de la *Légende dorée*, comme elle tourna depuis à *Don Quichotte de la Manche* pour avoir lu des romans de chevalerie. Voilà mon Biscayen qui se fait d'abord chevalier de la Vierge, & qui fait la veille des armes à l'honneur de sa dame. La Ste. Vierge lui apparaît, & accepte ses services ; elle revient plusieurs fois , elle lui amène son fils. Le diable qui est aux aguets, & qui prévoit tout le mal que les jésuites lui feront un jour , vient faire un vacarme de lutin dans la maison, casse toutes les vîtres ; le Biscayen le chasse avec un signe de croix ; le diable s'enfuit à travers la muraille & y laisse une grande ouverture , que l'on montrait encor aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de son esprit , veut le faire enfermer & le mettre au régime: il se débarrasse de sa famille ainsi que du diable, & s'enfuit sans savoir où il va. Il rencontre un Maure & dispute avec lui sur l'immaculée conception. Le Maure qui le prend pour ce qu'il est, le quitte au plus vîte. Le Biscayen ne fait s'il tuera le Maure ou s'il prierá DIEU pour lui; il en laisse la décision à son cheval, qui, plus sage que lui, reprit la route de son écurie.

Mon homme après cette avanture prend le parti d'aller en pélérinage à Bethléem en mendiant son pain; sa folie augmente en chemin; les dominicains prennent pitié de lui à Menrefc, ils le gardent chez eux pendant quelques jours; & le renvoient sans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Venise, on le chasse de Venise, il revient à Barcelone toujours mendiant son pain, toujours ayant des extases, & voyant fréquemment la Ste. Vierge & JESUS-CHRIST.

Enfin, on lui fait entendre que pour aller dans la Terre-sainte convertir les Turcs, les chrétiens de l'église grecque, les Arméniens & les Juifs, il fallait commencer par étudier un peu de théologie. Mon Biscayen ne demande pas mieux; mais pour être théologien il faut savoir un peu de grammaire & un peu de latin; cela ne l'embarrasse point, il va au collège à l'âge de trente-trois ans; on se moque de lui, & il n'apprend rien.

Il était désespéré de ne pouvoir aller convertir des infidèles: le diable eut pitié de lui cette fois-là, il lui apparut, & lui jura foi de chrétien que s'il voulait se donner à lui il le rendrait le plus savant homme de l'église de DIEU. *Ignace* n'eut garde de se mettre sous la discipline d'un tel maître: il retourna en classe, on lui donna le fouet quelquefois, & il n'en fut pas plus savant.

Chassé du collège de Barcelone, persécuté par le diable qui le punissait de ses refus, abandonné par la Vierge *Marie*, qui ne se mettait point du tout en peine de secourir son chevalier, il ne se rebute pas;

il se met à courir le pays avec des pèlerins de St. Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les prisons de l'inquisition. Délivré de l'inquisition, on le met en prison dans Alcala; il s'enfuit après à Salamanque, & on l'y enferme encor. Enfin, voyant qu'il n'était pas prophète dans son pays, *Ignace* prend la résolution d'aller étudier à Paris; il fait le voyage à pied précédé d'un âne, qui portait son bagage, ses livres & ses écrits. *Don Quichotte* du moins eut un cheval & un écuyer; mais *Ignace* n'avait ni l'un ni l'autre.

Il effuie à Paris les mêmes avanies qu'en Espagne: on lui fait mettre culottes bas au collège de Ste. Barbe, & on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'est-il pu faire qu'un pareil extravagant ait jouï enfin à Rome de quelque considération, se soit fait des disciples, & ait été le fondateur d'un ordre puissant, dans lequel il y a eu des hommes très-estimables? C'est qu'il était opiniâtre & entouasiaste. Il trouva des entouasiastes comme lui, auxquels il s'affilia. Ceux-là ayant plus de raison que lui, rétablirent un peu la sienne: il devint plus avisé sur la fin de sa vie; & il mit même quelque habileté dans sa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être aussi fou qu'*Ignace* dans les premières conversations qu'il eut avec l'ange *Gabriel*; & peut-être *Ignace* à la place de *Mahomet* aurait fait d'aussi grandes choses que le prophète. Car il était tout aussi ignorant, aussi visionnaire & aussi courageux.

On dit d'ordinaire que ces choses-là n'arrivent qu'une fois: cependant il n'y a pas longtemps qu'un rustre Anglais plus ignorant que l'Espagnol *Ignace*, a établi la société de ceux qu'on nomme *quakers*, société fort au-dessus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzenhof* a de nos jours fondé la secte des moraves; & les convulsionnaires de Paris ont été sur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été assez opiniâtres.



IGNORANCE.

IL y a bien des especes d'ignorances; la pire de toutes est celle des critiques. Ils sont obligés, comme on fait, d'avoir doublement raison, comme gens qui affirment, & comme gens qui condamnent. Ils sont donc doublement coupables quand ils se trompent.

PREMIERE IGNORANCE.

Par exemple, un homme fait deux gros volumes sur quelques pages d'un livre utile qu'il n'a pas entendu. Il examine d'abord ces paroles;

La mer a couvert des terrains immenses. — Les lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été déposés que par la mer.

Oui, si ces lits de coquillages existent en effet. Mais le critique devait savoir que l'auteur lui-même a découvert ou cru découvrir que ces lits de coquil-

Iages n'existent point, qu'il n'y en a nulle part dans le milieu des terres; mais soit que le critique le fût, soit qu'il ne le fût pas, il ne devait pas imputer (généralement parlant) des couches de coquilles supposées régulièrement placées les unes sur les autres à un déluge universel qui aurait détruit toute régularité; c'est ignorer absolument la physique.

Il ne devait pas dire, *le déluge universel est raconté par Moïse avec le consentement de toutes les nations.*

1^o. Parce que le Pentateuque fut longtemps ignoré, non-seulement des nations, mais des Juifs eux-mêmes.

2^o. Parce qu'on ne trouva qu'un exemplaire de la loi au fond d'un vieux coffre du tems du roi *Josias*.

3^o. Parce que ce livre fut perdu pendant la captivité.

4^o. Parce qu'il fut restauré par *Ezdras*.

5^o. Parce qu'il fut toujours inconnu à toute autre nation jusqu'au tems de la traduction des Septante.

6^o. Parce que même depuis la traduction des Septante, nous n'avons pas un seul auteur parmi les Gentils qui cite un seul endroit de ce livre, jusqu'à *Longin* qui vivait sous l'empereur *Aurélien*.

7^o. Parce que nulle autre nation n'a jamais admis un déluge universel jusqu'aux métamorphoses d'*Ovide*, & qu'encor dans *Ovide* il ne s'étend qu'à la Méditerranée.

8^o. Parce que *St. Augustin* avoue expressément que le déluge universel fut ignoré de toute l'antiquité.

9^o. Parce que le premier déluge dont il est question chez les Gentils, est celui dont parle *Beroe*, & qu'il fixe à quatre-mille quatre-cents ans environ avant notre

notre ère vulgaire ; ce déluge qui ne s'étendit que vers le Pont-Euxin.

10^e. Parce qu'enfin il ne nous est resté aucun monument d'un déluge chez aucune nation du monde.

Il faut ajouter à toutes ces raisons, que le critique n'a pas seulement compris l'état de la question. Il s'agit uniquement de savoir si nous avons des preuves physiques que la mer ait abandonné successivement plusieurs terrains. Et sur cela, Mr. l'abbé François dit des injures à des hommes qu'il ne peut ni connaître ni entendre. Il eût mieux valu se taire & ne pas grossir le foule des mauvais livres.

SECONDE IGNORANCE.

Le même critique, pour appuyer de vieilles idées assez universellement méprisées, mais qui n'ont pas le plus léger rapport à Moïse, s'avise de dire (31), *que Bérose est parfaitement d'accord avec Moïse dans le nombre des générations avant le déluge.*

Remarquez, mon cher lecteur, que ce *Bérose* est celui-là même qui nous apprend que le poisson *Oannes* sortoit tous les jours de l'Euphrate pour venir prêcher les Caldéens ; & que le même poisson écrivit avec une de ses arrêtes un beau livre sur l'origine des choses. Voilà l'écrivain que Mr. l'abbé François prend pour le garant de *Moïse*.

TROISIÈME IGNORANCE.

(32) *N'est-il pas confiant qu'un grand nombre de familles européennes transplantées dans les côtes d'Afri-*

(31) Page 6.

(32) Page 5.

que, y sont devenues sans aucun mélange aussi noires que les naturelles du pays ?

Monsieur l'abbé, c'est le contraire qui est constant. Vous ignorez que les negres ont le *reticulum mucosum* noir, quoi que je l'aie dit vingt fois. Sachez que vous auriez beau faire des enfans en Guinée, vous ne feriez jamais que des welches qui n'auraient ni cette belle peau noire huileuse, ni ces levres noires & lip-pues, ni ces yeux ronds, ni cette laine frisée sur la tête qui font la différence spécifique des negres. Sachez que votre famille welche, établie en Amérique, aura toujours de la barbe, tandis qu'aucun Américain n'en aura. Après cela tirez - vous d'affaire comme vous pourrez avec *Adam & Eve*.

QUATRIÈME IGNORANCE.

(33) *Le plus idiot ne dit point, moi pied, moi tête, moi main; il sent donc qu'il y a en lui quelque chose qui s'approprie son corps.*

Hélas! mon cher abbé, cet idiot ne dit pas non plus, moi ame.

Que pouvez-vous conclure vous & lui? qu'il dit, mon pied parce qu'on peut l'en priver; car alors il ne marchera plus. Qu'il dit ma tête; on peut la lui couper; alors il ne pensera plus. Eh bien, que s'ensuit-il? ce n'est pas ici une ignorance des faits.

CINQUIÈME IGNORANCE.

(34) *Qu'est-ce que ce Melchom qui s'était emparé du pays de Gad? plaisant Dieu que le DIEU de*

Jérémie devait faire enlever pour être traîné en captivité.

Ah ah ! monsieur l'abbé, vous faites le plaisant. Vous demandez quel est ce *Melchom*; je vais vous le dire. *Melk* ou *Melkom* signifiait le Seigneur, ainsi qu'*Adoni* ou *Adonai*, *Baal* ou *Bel*, *Adad*, *Shadaï*, *Eloï* ou *Eloa*. Presque tous les peuples de Syrie donnaient de tels noms à leurs Dieux. Chacun avait son seigneur, son protecteur, son Dieu. Le nom même de *Jehova* était un nom phénicien & particulier; témoins *Sanchoniaton* antérieur certainement à *Moïse*; témoin *Diodore*.

Nous savons bien que **DIEU** est également le **DIEU**, le maître absolu des Egyptiens & des Juifs, & de tous les hommes, & de tous les mondes; mais ce n'est pas ainsi qu'il est représenté quand *Moïse* paraît devant *Pharaon*. Il ne lui parle jamais qu'au nom du **DIEU** des Hébreux, comme un ambassadeur apporte les ordres du roi son maître. Il parle si peu au nom du maître de toute la nature, que *Pharaon* lui répond, *Je ne le connais pas*. *Moïse* fait des prodiges au nom de ce **DIEU**; mais les sorciers de *Pharaon* font précisément les mêmes prodiges au nom des leurs. Jusques-là tout est égal. On combat seulement à qui sera le plus puissant, mais non pas à qui sera le seul puissant. Enfin, le **DIEU** des Hébreux l'emporte de beaucoup; il manifeste une puissance beaucoup plus grande, mais non pas une puissance unique. Ainsi, humainement parlant, l'incredulité de *Pharaon* semble très-excusable. C'est la

même incrédulité que celle de *Motezuma* devant *Cor-tez*, & d'*Atabalipa* devant les *Pizaro*.

Quand Josué assemble les Juifs (35); *Choisissez*, leur dit-il, *ce qu'il vous plaira, ou les Dieux auxquels ont servi vos peres dans la Mésopotamie, ou les Dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez. Mais pour ce qui est de moi & de ma maison, nous servirons Adonai.*

Le peuple s'était donc déjà donné à d'autres Dieux, & pouvait servir qui il voulait.

Quand la famille de *Michas* dans Ephraïm prend un prêtre lévite (36) pour servir un Dieu étranger; quand toute la tribu de Dan sert le même Dieu que la famille *Michas*; lorsqu'un petit-fils même de *Moïse* se fait prêtre de ce Dieu étranger pour de l'argent, personne n'en murmure. Chacun a son Dieu paisiblement; & le petit-fils de *Moïse* est idolâtre sans que personne y trouve à redire; donc alors chacun choisissait son Dieu local, son protecteur.

Les mêmes Juifs après la mort de *Gédéon*, adorent *Baal-bérith*, qui signifie précisément la même chose qu'*Adonai*, le *Seigneur*, le *protecteur*. Ils changent de protecteur.

Adonai, du tems de *Josué* (37) se rend maître des montagnes; mais il ne peut vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faulx.

Y a-t-il rien qui ressemble plus à un Dieu local, qui est puissant en un lieu, & qui ne l'est point en un autre?

(35) *Josué* Ch. XXIV.

(37) *Josué* Ch. I.

(36) *Juges* Ch. VIII & IX.

Jephthé, fils de Galaad & d'une concubine, dit aux Moabites (38); *Ce que votre Dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit? & ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires ne doit-il pas être à nous?*

Il est donc prouvé invinciblement que les Juifs grossiers, quoique choisis par le DIEU de l'univers, le regarderent pourtant comme un Dieu local, un Dieu particulier tel que le Dieu des Ammonites, celui des Moabites, celui des montagnes, celui des vallées.

Il est clair qu'il était malheureusement indifférent au petit-fils de Moïse de servir le Dieu de *Michas* ou celui de son grand-père. Il est clair, & il faut en convenir, que la religion juive n'était point formée; qu'elle ne fut uniforme qu'après *Ezdras*; il faut en-cor en excepter les Samaritains.

Vous pouvez savoir maintenant ce que c'est que le seigneur *Melchom*. Je ne prends point son parti, DIEU m'en garde; mais quand vous dites que c'était un *plaisant Dieu que Jérémie menaçait de mettre en esclavage*; je vous répondrai, Monsieur l'abbé, de votre maison de verre vous ne devriez pas jeter des pierres à celle de votre voisin.

C'étaient les Juifs qu'on menait alors en esclavage à Babilone; c'était le bon *Jérémie* lui-même qu'on accusait d'avoir été corrompu par la cour de Babilone, & d'avoir prophétisé pour elle. C'était lui qui était l'objet du mépris public, & qui finit, à ce qu'on croit, par être lapidé par les Juifs mêmes. Croyez-moi, ce *Jérémie* n'a jamais passé pour un rieur.

(38) Juges Ch. XI.

Le Dieu des Juifs, encor une fois, est le Dieu de toute la nature. Je vous le redis afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, & que vous ne me défériez pas à votre official. Mais je vous soutiens que les Juifs grossiers ne connurent très-souvent qu'un Dieu local.

S I X I E M E I G N O R A N C E.

(39) *Il n'est pas naturel d'attribuer les marées aux phases de la lune. Ce ne sont pas les grandes marées en pleine lune qu'on attribue aux phases de cette planète.*

Voici des ignorances d'une autre espece.

Il arrive quelquefois à certaines gens d'être si hon-
teux du rôle qu'ils jouent dans le monde, que tantôt
ils veulent se déguiser en beaux esprits, & tantôt en
philosophes.

Il faut d'abord apprendre à monsieur l'abbé, que
rien n'est plus naturel que d'attribuer un effet à ce
qui est toujours suivi de cet effet. Si un tel vent est
toujours suivi de la pluie, il est naturel d'attribuer
la pluie à ce vent. Or sur toutes les côtes de l'Océan,
les marées sont toujours plus fortes dans les sigigées
de la lune que dans ses quadratures. (Savez-vous
ce que c'est que sigisées, ou sisigies?) La lune re-
tarde tous les jours son levé; la marée tarde aussi
tous les jours. Plus la lune approche de notre zénith,
plus la marée est grande; plus la lune approche de
son périgée, plus la marée s'élève encor. Ces ex-
périences & beaucoup d'autres, ces rapports conti-
nuels avec les phases de la lune, ont donc fondé l'o-

pinion ancienne & vraie, que cet astre est une principale cause du flux & du reflux.

Après tant de siecles le grand *Newton* est venu. Connaissez - vous *Newton*? avez - vous jamais ouï dire qu'ayant calculé le quarré de la vîtesse de la lune autour de son orbite dans l'espace d'une minute, & ayant divisé ce quarré par le diamètre de l'orbite lunaire, il trouva que le quotient était quinze pieds; que delà il démontra que la lune gravite sur la terre trois mille six cents fois moins que si elle était près de la terre; que delà il démontra que sa gravitation est la cause des trois quarts de l'élévation de la mer au tems du flux, & que la gravitation du soleil fait l'élévation de l'autre quart? Vous voilà tout étonné; vous n'avez jamais rien lu de pareil dans le *Pédagogue chrétien*. Tâchez, dorénavant, vous & les loueurs de chaise de votre paroisse, de ne jamais parler des choses dont vous n'avez pas la plus légère idée.

Vous ne sauriez croire quel tort vous faites à la religion par votre ignorance, & encor plus par vos raisonnemens. On devrait vous défendre d'écrire, à vous & à vos pareils, pour conserver le peu de foi qui reste dans ce monde.

Je vous ferais ouvrir de plus grands yeux, si je vous disais que ce *Newton* était persuadé & a écrit que *Samuel* est l'auteur du Pentateuque. Je ne dis pas qu'il l'ait démontré comme il a calculé la gravitation. Mais apprenez à douter, & soyez modeste. Je crois au Pentateuque, entendez - vous, mais je crois que vous avez imprimé des sottises énormes.

Je pourrais transcrire ici un gros volume de vos

ignorances, & plusieurs de celles de vos confrères.
Je ne m'en donnerai pas la peine. Poursuivons nos questions.



I M A G I N A T I O N.

Les bêtes en ont comme vous, témoin votre chien qui chasse dans ses rêves.

Les choses se peignent en la fantaisie, dit Descartes, *comme les autres*. Oui; mais qu'est-ce que c'est que la fantaisie? & comment les choses s'y peignent-elles? est-ce avec de la matière subtile? *Que sais-je!* est la réponse à toutes les questions touchant les premiers réflexes.

Rien ne vient dans l'entendement sans une image. Il faut pour que vous acquériez cette idée si confuse d'un espace infini, que vous ayez eu l'image d'un espace de quelques pieds. Il faut pour que vous ayez l'idée de Dieu, que l'image de quelque chose de plus puissant que vous ait longtemps remué votre cerveau.

Vous ne créez aucune idée, aucune image, je vous en défie. L'Arioste n'a fait voyager Astolphe dans la lune que longtemps après avoir entendu parler de la lune, de St. Jean & des Paladins.

On ne fait aucune image, on les assemble, on les combine. Les extravagances des *Mille & une nuit* & des contes des fées &c. &c. ne sont que des combinaisons.

Celui qui prend le plus d'images dans le magasin

de la mémoire, est celui qui a le plus d'imagination.

La difficulté n'est pas d'assembler ces images avec prodigalité & sans choix. Vous pourriez passer un jour entier à représenter sans effort & sans presque aucune attention un beau vieillard avec une grande barbe blanche, vêtu d'une ample draperie, porté au milieu d'un nuage sur des enfans jouflus qui ont de belles paires d'ailes, ou sur une aigle d'une grandeur énorme, tous les Dieux & tous les animaux autour de lui, des trépieds d'or qui courrent pour arriver à son conseil, des roues qui tournent d'elles-mêmes, qui marchent en tournant, qui ont quatre faces, qui sont couvertes d'yeux, d'oreilles, de langues & de nez; entre ces trépieds & ces roues une foule de morts qui ressuscitent au bruit du tonnerre, les sphères célestes qui dansent & qui font entendre un concert harmonieux &c. &c. &c.; les hôpitaux des fous sont remplis de parcellles imaginations.

On distingue l'imagination qui dispose les événemens d'un poème, d'un roman, d'une tragédie, d'une comédie, qui donne aux personnages des caractères, des passions; c'est ce qui demande le plus profond jugement & la connaissance la plus fine du cœur humain; talens nécessaires avec lesquels pourtant on n'a encor rien fait, ce n'est que le plan de l'édifice.

L'imagination qui donne à tous ces personnages l'éloquence propre de leur état, & convenable à leur situation, c'est là le grand art & ce n'est pas encor assez.

L'imagination dans l'expression, par laquelle cha-

que mot peint une image à l'esprit sans l'étonner,
comme dans Virgile;

Remigium clarum
Marentem abjungens fraterna morte juventum
Velorum pandimus alas.
Pendent circum oscula natū,
Immortale jecur tundens, secundaque pānis, viscera.
Et caligantem nigra formidine lucum.
Fata vicant conditque natantia lumina lethum.

Virgile est plein de ces expressions pittoresques dont il enrichit la belle langue latine, & qu'il est si difficile de bien rendre dans nos jargons d'Europe, enfans bosphus & boiteux d'un grand homme de belle taille, mais qui ne laissent pas d'avoir leur mérite, & d'avoir fait de très-bonnes choses dans leur genre.

Il y a une imagination étonnante dans la mathématique-pratique. Il faut commencer par se peindre nettement dans l'esprit la machine qu'on invente & ses effets. Il y avait beaucoup plus d'imagination dans la tête d'*Archimede* que dans celle d'*Homere*.

De même que l'imagination d'un grand mathématicien doit être d'une exactitude extrême, celle d'un grand poète doit être très-châtiée. Il ne doit jamais présenter d'images incompatibles, incohérentes, trop exagérées, trop peu convenables au sujet.

Pulcherie dans la tragédie d'*Héraclius*, dit à Phocas:

La vapeur de mon sang ira grossir la soudre
 Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Cette exagération forcée ne paraît pas convenable à une jeune princesse, qui supposé qu'elle ait ouï dire que le tonnerre se forme des exhalaisons de la

terre, ne doit pas présumer que la vapeur d'un peu de sang répandu dans une maison ira former la foudre. C'est le poète qui parle, & non la jeune princesse. Racine n'a point de ces imaginations déplacées; cependant, comme il faut mettre chaque chose à sa place, on ne doit pas regarder cette image exagérée comme un défaut insupportable, ce n'est que la fréquence de ces figures qui peut gâter entièrement un ouvrage.

Il serait difficile de ne pas rire de ces vers:

Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère & la fille ensemble au désespoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes
Sans venir jusqu'à nous crèvera sur nos têtes;
Et nous érigerons dans cet heureux séjour
De leur haine impuissante un trophée à l'amour.

Ces vapeurs de la mère & de la fille qui enfantent des tempêtes, ces tempêtes qui ne viennent point jusqu'à Placide, & qui crévent sur les têtes pour ériger un trophé d'une rage, sont assurément des imaginations aussi incohérentes, aussi étranges que mal exprimées. Racine, Boileau, Moliere, les bons auteurs du siècle de Louis XIV, ne tombent jamais dans ce défaut puérile.

Le grand défaut de quelques auteurs qui sont venus après le siècle de Louis XIV, c'est de vouloir toujours avoir de l'imagination & de fatiguer le lecteur par cette vicieuse abondance d'images recherchées, autant que par des rimes redoublées, dont la moitié au moins est inutile. C'est ce qui a fait tomber enfin tant de petits poèmes comme *Verd verd*,

la *Chartreuse*, les *Ombres*, qui eurent de la vogue pendant quelque tems.

Omne super vacuum pleno de peccore manet.

On a distingué dans le grand Dictionnaire encyclopédique l'imagination active & la passive. L'active est celle dont nous avons traité; c'est ce talent de former des peintures neuves de toutes celles qui sont dans notre mémoire.

La passive n'est presque autre chose que la mémoire, même dans un cerveau vivement ému. Un homme d'une imagination active & dominante, un prédicateur de la ligue en France, ou des puritains en Angleterre, harangue la populace d'une voix tonnante, d'un œil enflammé & d'un geste d'énergumene, représente JESUS-CHRIST demandant justice au Pere éternel des nouvelles plaies qu'il a reçu des royalistes, des clous que ces impies viennent de lui enfoncer une seconde fois dans les pieds & dans les mains. Vengez DIEU le pere, vengez le sang de DIEU le fils, marchez sous les drapeaux du St. Esprit; c'était autrefois une colombe; c'est aujourd'hui un aigle qui porte la foudre. Les imaginations passives ébranlées par ces images, par la voix, par l'action de ces charlatans sanguinaires, courrent du prône & du prêche, tuer des royalistes & se faire pendre.

Les imaginations passives vont s'émouvoir tantôt aux sermons, tantôt aux spectacles, tantôt à la Greve, tantôt au sabbat.



I M P I E.

Quel est l'impie ? c'est celui qui donne une barbe blanche, des pieds & des mains à l'Etre des êtres, au grand *Demiourgos*, à l'intelligence éternelle par laquelle la nature est gouvernée. Mais ce n'est qu'un impie excusable, un pauvre impie contre lequel on ne doit pas se fâcher.

Si même il peint le grand Etre incompréhensible porté sur un nuage qui ne peut rien porter ; s'il est assez bête pour mettre Dieu dans un brouillard, dans la pluie ou sur une montagne, & pour l'entourer de petites faces rondes joufflues enluminées, accompagnées de deux ailes, je ris & je lui pardonne de tout mon cœur.

L'impie qui attribue à l'Etre des êtres des prédictions déraisonnables & des injustices, me fâcherait, si ce grand Etre ne m'avait fait présent d'une raison qui réprime ma colère. Ce sor fanatique me répète après d'autres, que ce n'est pas à nous à juger de ce qui est raisonnable & juste dans le grand Etre, que sa raison n'est pas comme notre raison, que sa justice n'est pas comme notre justice. Eh ! comment veux-tu, mon fou d'énergumene, que je juge autrement de la justice & de la raison que par les notions que j'en ai ? veux-tu que je marche autrement qu'avec mes pieds, & que je te parle autrement qu'avec ma bouche ?

L'impie qui suppose le grand Etre jaloux, orgueil-

jeux, malin, vindicatif, est plus dangereux. Je ne voudrais pas coucher sous même toit avec cet homme.

Mais comment traiterez vous l'impie qui vous dit,
Ne voi que par mes yeux, ne pense point ; je t'an-
nonce un Dieu tyran qui m'a fait pour être ton ty-
ran ; je suis son bien-aimé ; il tourmentera pendant
toute l'éternité des millions de ses créatures qu'il dé-
teste pour me réjouir ; je serai ton maître dans ce
monde, & je rirai de tes supplices dans l'autre.

Ne vous sentez-vous pas une démangeaison de
roiffer ce cruel impie ? & si vous êtes né doux, ne
courez-vous pas de toutes vos forces à l'occident
quand ce barbare débite ses rêveries atroces à l'o-
rient ?

A l'égard des impies qui manquent à se laver le
coude vers Alep & vers Erivan, ou qui ne se met-
tent pas à genoux devant une procession de capucins
à Perpignan, ils sont coupables sans-doute ; mais je
ne crois pas qu'on doive les empâler.



I M P Ô T.

SECTION PREMIERE.

SI on était obligé d'avoir tous les édits des impôts,
& tous les livres faits contre eux, ce serait l'impôt
le plus rude de tous.

'On fait bien que les taxes sont nécessaires, & que
la malédiction prononcée dans l'Evangile contre les

publicains, ne doit regarder que ceux qui abusent de leur emploi pour vexer le peuple. Peut-être le copiste oublia-t-il un mot, comme l'épithète de *pravus*. On aurait pu dire *pravus publicanus*. Ce mot était d'autant plus nécessaire, que cette malédiction générale est une contradiction formelle avec les paroles qu'on met dans la bouche de JESUS-CHRIST, *Rendez à César ce qui est à César*. Certainement celui qui recueille les droits de *César* ne doit pas être en horreur; c'eût été insulter l'ordre des chevaliers Romains, & l'empereur lui-même. Rien n'aurait été plus mal avisé.

Dans tous les pays polisés les impôts sont très-forts, parce que les charges de l'état sont très-pesantes. En Espagne, les objets de commerce qu'on envoie à Cadix & de là en Amérique, payent plus de trente pour cent avant qu'on ait fait votre compte.

En Angleterre, tout impôt sur l'importation est très-considérable; cependant on le paye sans murmure; on se fait même une gloire de le payer. Un négociant se vante de faire entrer quatre à cinq mille guinées par an dans le trésor public.

Plus un pays est riche, plus les impôts y sont lourds.

Des spéculateurs voudraient que l'impôt ne tombât que sur les productions de la campagne. Mais quoi! j'aurai semé un champ de lin qui m'aura rapporté deux cents écus; & un gros manufacturier aura gagné deux cents mille écus en faisant convertir mon lin en dentelles; ce manufacturier ne payera rien, & ma terre payera tout, parce que tout vient de la terre?

La femme de ce manufacturier fournira la reine & les princesses de beau point d'Alençon; elle aura de la protection; son fils deviendra intendant de justice, police & finance, & augmentera ma taille dans ma misérable vieillesse! Ah! messieurs les spéculateurs, vous calculez mal; & vous êtes injustes.

Le point capital serait qu'un peuple entier ne fût point dépouillé par une armée d'algoazils, pour qu'une vingtaine de sangsues de la cour ou de la ville s'abreuvât de leur sang.

Le duc de Sully raconte dans ses *Economies politiques*, qu'en 1585 il y avait juste vingt seigneurs intéressés au bail des fermes, à qui les adjudicataires donnaient trois millions deux cents quarante-huit mille écus.

C'était encor pis sous *Charles IX.* & sous *François I.*; ce fut encor pis sous *Louis XIII.* Il n'y eut pas moins de dépréciation dans la minorité de *Louis XIV.* La France, malgré tant de blessures, est en vie. Oui; mais si elle ne les avait par reçues, elle serait en meilleure santé. Il en est ainsi de plusieurs autres états.

SECTION SECONDE.

Il est juste que ceux qui jouissent des avantages de l'état, en supportent les charges. Les ecclésiastiques & les moines qui possèdent de grands biens, devraient par cette raison contribuer aux impôts en tout pays comme les autres citoyens.

Dans des tems que nous appelons, *barbares*, les grands

grands bénéfices & les abbayes ont été taxés en France au tiers de leurs revenus. (40)

Par une ordonnance de l'an 1188, *Philippe-Auguste* imposa le dixième des revenus de tous les bénéfices.

Philippe le bel fit payer le cinquième, ensuite le cinquantième, & enfin le vingtième de tous les biens du clergé.

Le roi *Jean* par une ordonnance du 12 Mars 1355, taxa au dixième des revenus de leurs bénéfices & de leurs patrimoines, les évêques, les abbés, les châpitres & généralement tous les ecclésiastiques. (41)

Le même prince confirma cette taxe par deux autres ordonnances, l'une du 3 Mars, l'autre du 28 Décembre 1358. (42)

Dans les lettres-patentes de *Charles V.* du 22 Juin 1372, il est statué que les gens d'église payeront les tailles & les autres impositions réelles & personnelles. (43)

Ces lettres-patentes furent renouvelées par *Charles VI.* en 1390.

Comment ces loix ont-elles été abolies, tandis que l'on a conservé tant de coutumes monstrueuses, & d'ordonnances sanguinaires?

Le clergé paie à la vérité une taxe sous le nom de *don gratuit*, &, comme l'on fait, c'est principalement la partie la plus utile & la plus pauvre de l'église, les curés, qui paient cette taxe. Mais pourquoi cette différence & cette inégalité de contributions entre les citoyens d'un même état? Pourquoi ceux qui jouis-

(40) *Aimon* Liv. V. Cap. LIV. *Lekret* plaid. II.

(41) *Ord. du Louvre* Tom. IV.

(42) *Ibid.* (43) *Ibid.* Tom. V.

Septième Partie. J.

sent des plus grandes prérogatives & qui sont quelquefois inutiles au bien public, paient-ils moins que le laboureur qui est si nécessaire?

La république de Venise vient de donner des règlements sur cette matière, qui paraissent faits pour servir d'exemple aux autres états de l'Europe.

S E C T I O N T R O I S I E M E.

Non-seulement les gens d'église se prétendent exempts d'impôts, ils ont encor trouvé le moyen dans plusieurs provinces, de mettre des taxes sur le peuple, & de se les faire payer comme un droit légitime.

Dans quelques pays les moines s'y étant emparés des dixmes au préjudice des curés, les paysans ont été obligés de se taxer eux-mêmes pour fournir à la subsistance de leurs pasteurs; & ainsi dans plusieurs villages, sur-tout en Franche-Comté, outre la dixme que les paroissiens paient à des moines ou à des chapitres, ils paient encor par feux trois ou quatre mesures de bled à leurs curés.

'On appelle cette taxe *droit de moisson* dans quelques provinces, & *boicelage* dans d'autres.

Il est juste sans-doute que les curés soient bien rétribués; mais il vaudrait beaucoup mieux leur rendre une partie de la dixme que les moines leur ont enlevée, que de surcharger de pauvres paysans.

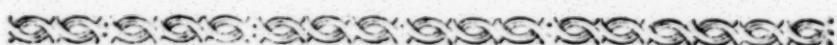
Depuis que le roi de France a fixé les portions congrues par son édit du mois de Mai 1768, & qu'il a chargé les décimateurs de les payer, il semble que les paysans ne devraient plus être tenus à payer une

seconde dixme à leurs curés; taxe à laquelle ils ne s'étaient obligés que volontairement & dans le tems où le crédit & la violence des moines avaient été aux pasteurs tous les moyens de subfister.

Le roi a aboli cette seconde dixme dans le Poitou par des lettres-patentes du mois de Juillet 1769, enrégistrées au parlement de Paris le 11 du même mois.

Il serait bien digne de la justice & de la bienfaisance de sa majesté, de faire une loi semblable pour les autres provinces qui se trouvent dans le même cas que celle du Poitou, comme la Franche-Comté, &c.

Par Mr. Chr. avocat de Besançon.



I M P U I S S A N C E.

JE commence par cette question en faveur des pauvres impuissans *frigidi* & *maleficiati*, comme disent les décrétales. Y a-t-il un médecin, une matrone experte qui puisse assurer qu'un jeune homme bien conformé, qui ne fait point d'enfans à sa femme, ne lui en pourra pas faire un jour? la nature le fait; mais certainement les hommes n'en savent rien. Si donc il est impossible de décider que le mariage ne sera pas consommé, pourquoi le dissoudre?

On attendait deux ans chez les Romains. Justinien, dans ses *Novelles* (44) veut qu'on attende trois ans. Mais si on accorde trois ans à la nature pour se guérir, pourquoi pas quatre, pourquoi pas dix, ou même vingt?

(44) *Collat. IV. tit. I. Novel. XXII. Cap. 6.*

On a connu des femmes qui ont reçu dix années entières les embrassemens de leurs maris sans aucune sensibilité , & qui ensuite ont éprouvé les stimulations les plus violentes. Il peut se trouver des mâles dans ce cas ; il y en a eu quelques exemples.

La nature n'est en aucune de ses opérations si bizarre que dans la copulation de l'espèce humaine ; elle est beaucoup plus uniforme dans celle des autres animaux.

C'est chez l'homme seul que le physique est dirigé & corrompu par le moral ; la variété & la singularité de ses appétits & de ses dégoûts est prodigieuse. On a vu un homme qui tombait en défaillance à la vue de ce qui donne des désirs aux autres. Il est encore dans Paris quelques personnes témoins de ce phénomène.

Un prince, héritier d'une grande monarchie, n'aimait que les pieds. On a dit qu'en Espagne ce goût avait été assez commun. Les femmes, par le soin de les cacher, avaient tourné vers eux l'imagination de plusieurs hommes.

Cette imagination passive a produit des singularités dont le détail est à peine compréhensible. Souvent une femme, par son incomplaisance, repousse le goût de son mari & déroute la nature. Tel homme qui serait un Hercule avec des facilités, devient un eunuque par des rebuts. C'est à la femme seule qu'il faut alors s'en prendre. Elle n'est pas en droit d'accuser son mari d'une impuissance dont elle est cause. Son mari peut lui dire , Si vous m'aimez, vous devez me faire les caresses dont j'ai besoin pour perpé-

tuer ma race. Si vous ne m'aimez pas, pourquoi m'avez-vous épousé ?

Ceux qu'on appellait les *maléficiés* étaient souvent réputés ensorcelés. Ces charmes étaient fort anciens. Il y en avait pour ôter aux hommes leur virilité, il en était de contraires pour la leur rendre. Dans Pétrone, *Crisis* croit que *Polienos* qui n'a pu jouir de *Circé*, a succombé sous les enchantemens des magiciennes appellées *Manicæ*, & une vieille veut le guérir par d'autres sortileges.

Cette illusion se perpétua longtems parmi nous; on exorcisa au - lieu de déenchanter; & quand l'exorcisme ne réussissait pas, on démariait.

Il s'éleva une grande question dans le droit canon sur les maléficiés. Un homme que les sortileges empêchaient de consommer le mariage avec sa femme, en épousait une autre & devenait pere. Pouvait-il, s'il perdait cette seconde femme, répouser la première? la négative l'emporta suivant tous les grands canonistes, *Alexandre de Nevo*, *André Alberic*, *Turrecramata*, *Soto*, *Ricard*, *Henriques*, *Rozella* & cinquante autres.

On admire avec quelle sagacité les canonistes, & sur-tout des religieux de mœurs irréprochables, ont fouillé dans les mysteres de la jouissance. Il n'y a point de singularité qu'ils n'aient dévinée. Ils ont discuté tous les cas où un homme pouvait être impuissant dans une situation, & opérer dans un autre. Ils ont recherché tout ce que l'imagination pouvait inventer pour favoriser la nature: & dans l'intention d'éclaircir ce qui est permis & ce qui ne l'est pas, ils

ont révélé de bonne foi tout ce qui devait être caché dans le secret des nuits. On a pu dire d'eux, *nox nocti indicat scientiam.*

Sanchez sur-tout, a recueilli & mis au grand jour tous ces cas de conscience, que la femme la plus hardie ne confierait qu'en rougissant à la matrone la plus discrète. Il recherche attentivement.

Utrum liceat extra vas naturale semen emittere. — De altera femina cogitare in coitu cum sua uxore. — Seminare consulto separatim. — Congredi cum uxore sine spe seminandi. — Impotentiæ tactibus & illecebris opitulari. — Se retrahere quando mulier seminavit. — Virginem alibi intromittere dum in vase debito semen affundat, &c.

Chacune de ces questions en amène d'autres; & enfin, Sanchez va jusqu'à discuter, *Utrum Virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Ces étonnantes recherches n'ont jamais été faites dans aucun lieu du monde que par nos théologiens; & les causes d'impuissance n'ont commencé que du temps de Théodore. Ce n'est que dans la religion chrétienne que les tribunaux ont retenti de ces querelles entre les femmes hardies & les maris honteux.

Il n'est parlé de divorce dans l'Evangile que pour cause d'adulterie. La loi juive permettait au mari de renvoyer celle de ses femmes qui lui déplaisait, sans spécifier la cause. *Si elle ne trouve pas grace devant mes yeux, cela suffit* (45). C'est la loi du plus fort. C'est le genre-humain dans sa pure & barbare nature. Mais d'impuissance il n'en est jamais question. Le ma-

(45) Denteron. Ch. XXIV. vs. 1.

riage ayant été dans la suite des tems élevé à la dignité de sacrement, de mystere, les ecclésiastiques devinrent insensiblement les juges de tout ce qui se passait entre mari & femme; & même de tout ce qui ne s'y passait pas.

Les femmes eurent la liberté de présenter requête pour être *embesognées*, c'était le mot dont elles se servaient dans notre gaulois; car d'ailleurs on instruisait les causes en latin. Des clercs plaident; des prêtres jugeaient. Mais de quoi jugeaient-ils? des objets qu'ils devaient ignorer; & les femmes portaient des plaintes qu'elles ne devaient pas proférer.

Ces procès roulaient toujours sur ces deux objets. Sorciers qui empêchaient un homme de consommer son mariage, femmes qui voulaient se remarier.

Ce qui semble très-extraordinaire, c'est que tous les canonistes conviennent (46) qu'un mari à qui on a jetté un sort pour le rendre impuissant, ne peut en conscience détruire ce sort, ni même prier le magicien de le détruire. Il fallait absolument du tems des sorciers exorciser. Ce sont des chirurgiens qui ayant été reçus à St. Côme, ont le privilège exclusif de vous mettre une emplâtre, & vous déclarent que vous mourrez si vous êtes guéri par la main qui vous a blessé. Il eût mieux vallu d'abord se bien assurer si un sorcier peut ôter & rendre la virilité à un homme. On pouvait encor faire une autre observation. Il s'est trouvé beaucoup d'imaginactions faibles qui redoutaient plus un sorcier qu'ils n'espéraient en un exorciste. Le sorcier leur avait noué l'aiguillette, &

(46) Voyez Pontas empêchement de l'impuissance.

L'œubénite ne la dénouait pas. Le diable en imposait plus que l'exorcisme ne rassurait.

Dans les cas d'impuissance dont le diable ne se mêlait pas, les juges ecclésiastiques n'étaient pas moins embarrassés. Nous avons dans les décrétales le titre fameux *de frigidis & maleficiatis*, qui est fort curieux, mais qui n'éclairet pas tout.

Le premier cas discuté par *Brocardiē* ne laisse aucune difficulté; les deux parties conviennent qu'il y en a une impuissante, le divorce est prononcé.

Le pape *Alexandre III.* (47) décide une question plus délicate. Une femme mariée tombe malade. *Instrumentum ejus impeditum est.* Sa maladie est naturelle; les médecins ne peuvent la soulager; *nous donnons à son mari la liberté d'en prendre une autre.* Cette décretale paraît d'un juge plus occupé de la nécessité de la population que de l'indissolubilité du sacrement. Comment cette loi papale est-elle si peu connue? comment tous les maris ne la savent-ils pas par cœur?

La décretale d'*Innocent III.* n'ordonne des visites de matrones qu'à l'égard de la femme que son mari a déclaré en justice être trop étroite pour le recevoir? C'est peut-être pour cette raison que la loi n'est pas en vigueur.

Honorius III. ordonne qu'une femme qui se plaindra de l'impuissance du mari, demeurera huit ans avec lui jusqu'à divorce.

On n'y fit pas tant de façon pour déclarer le roi de Castille *Henri IV.* impuissant dans le tems qu'il était entouré de maîtresses, & qu'il avait de sa femme.

(47) Décrétales, Livre IV. tit. XV.

me une fille héritière de son royaume. Mais ce fut l'archevêque de Tolède qui prononça cet arrêt : le pape ne s'en mêla pas.

On ne traita pas moins mal *Alphonse* roi de Portugal au milieu du dix-septième siècle. Ce prince n'était connu que par sa férocité, ses débauches & sa force de corps prodigieuse. L'excès de ses fureurs révolta la nation. La reine sa femme, *princesse de Nemours*, qui voulait le détrôner & épouser l'infant *Don Pedre* son frère, sentit combien il serait difficile d'épouser les deux frères l'un après l'autre, après avoir couché publiquement avec l'aîné. L'exemple de *Henri VIII.* d'Angleterre l'intimidait : elle prit le parti de faire déclarer son mari impuissant par le chapitre de la cathédrale de Lisbonne en 1567 ; après quoi elle épousa au plus vite son beau-frère, avant même d'obtenir une dispense du pape.

La plus grande épreuve à laquelle on ait mis les gens accusés d'impuissance, a été le congrès. Le président *Bouhier* prétend que ce combat en chameaux fut imaginé en France au quatorzième siècle. Il est sûr qu'il n'a jamais été connu qu'en France.

Cette épreuve dont on a fait tant de bruit, n'était point ce qu'on imagine. On se persuade que les deux époux procédaient, s'ils pouvaient, au devoir matrimonial sous les yeux des médecins, chirurgiens & sages-femmes. Mais non, ils étaient dans leur lit à l'ordinaire, les rideaux fermés. Les inspecteurs retirés dans un cabinet voisin, n'étaient appellés qu'après la victoire ou la défaite du mari. Ainsi ce n'était au fond qu'une visite de la femme dans le moment le

plus propre à juger l'état de la question. Il est vrai qu'un mari vigoureux pouvait combattre & vaincre en présence de témoins. Mais peu avaient ce courage.

Si le mari en sortait à son honneur, il est clair que sa virilité était démontrée. S'il ne réussissait pas, il est évident que rien n'était décidé, puisqu'il pouvait gagner un second combat; que s'il le perdait il pouvait en gagner un troisième, & enfin un centième.

On connaît le fameux procès du marquis de *Langeais* jugé en 1659; (par appel à la chambre de l'édit, parce que lui & sa femme *Marie de St. Simon* étaient de la religion protestante) il demanda le congès. Les impertinences rebutantes de sa femme le firent succomber. Il présenta un second cartel. Les juges fatigués des cris des superstitieux, des plaintes des prudes & des railleries des plaisans, refusèrent la seconde tentative, qui pourtant était de droit naturel. Puisqu'on avait ordonné un conflit, on ne pouvait légitimement, ce semble, en refuser un autre.

La chambre déclara le marquis impuissant & son mariage nul, lui défendit de se marier jamais, & permit à sa femme de prendre un autre époux.

La chambre pouvait-elle empêcher un homme qui n'avait pu être excité à la jouissance par une femme, d'y être excité par une autre? Il vaudrait autant défendre à un convive qui n'aurait pu manger d'une perdrix grise, d'essayer d'une perdrix rouge. Il se maria malgré cet arrêt avec *Diane de Navailles*, & lui fit sept enfans.

Sa première femme étant morte, le marquis se pourvut en requête civile à la grand' chambre contre l'ar-

sêt qui l'avait déclaré impuissant, & qui l'avait condamné aux dépens. La grand' chambre sentant le ridicule de tout ce procès & celui de son arrêt de 1659, confirma le nouveau mariage qu'il avait contracté avec *Diane de Navailles* malgré la cour, le déclara très-pauvant, refusa les dépens, mais abolit le congrès.

Il ne resta donc pour juger de l'impuissance des maris que l'ancienne cérémonie de la visite des experts, épreuve fautive à tous égards ; car une femme peut avoir été déflorée sans qu'il y paraîsse ; & elle peut avoir sa virginité avec les prétendues marques de la défloration. Les jurisconsultes ont jugé pendant quatorze cents ans des pucelages, comme ils ont jugé des sortiléges & de tant d'autres cas, sans y rien connaître.

Le président *Bouhier* publia l'apologie du congrès quand il fut hors d'usage ; il soutint que les juges n'avaient eu le tort de l'abolir que parce qu'ils avaient eu le tort de le refuser pour la seconde fois au marquis de *Langeais*.

Mais si ce congrès peut manquer son effet, si l'inspection des parties génitales de l'homme & de la femme peut ne rien prouver du tout, à quel témoignage s'en rapporter dans la plupart des procès d'impuissance ? Ne pourroit-on pas répondre, à aucun ? ne pourroit-on pas comme dans Athènes remettre la cause à cent ans ? Ces procès ne sont que honteux pour les femmes, ridicules pour les maris, & indignes des juges. Le mieux serait de ne les pas souffrir. Mais voilà un mariage qui ne donnera pas de lignée. Le grand malheur ! tandis que vous avez dans l'Europe

trois cents mille moines & quatre-vingt mille nonnes qui étouffent leur postérité.



I N C E S T E.

Les Tartares, dit l'Esprit des loix, qui peuvent épouser leurs filles, n'épousent jamais leurs mères.

On ne sait de quels Tartares l'auteur veut parler. Il cite trop souvent au hazard. Nous ne connaissons aujourd'hui aucun peuple depuis la Crimée jusqu'aux frontières de la Chine, où l'on soit dans l'usage d'épouser sa fille. Et s'il était permis à la fille d'épouser son père, on ne voit pas pourquoi il serait défendu au fils d'épouser sa mère.

Montesquieu cite un auteur nommé *Priscus*. Il s'appelait *Priscus Panetes*. C'était un sophiste qui vivait du temps d'*Attila*, & qui dit qu'*Attila* se maria avec sa fille *Esha* selon l'usage des Scythes. Ce *Priscus* n'a jamais été imprimé, il pourrit en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican ; & il n'y a que *Fornandes* qui en fasse mention. Il ne convient pas d'établir la législation des peuples sur de telles autorités. Jamais on n'a connu cette *Esha* : jamais on n'entendit parler de son mariage avec son père *Attila*.

J'avoue que la loi qui prohibe de tels mariages est une loi de bienséance ; & voilà pourquoi je n'ai jamais cru que les Perses aient épousé leurs filles. Du temps des *Césars*, quelques Romains les en accusaient pour les rendre odieux. Il se peut que quelque prince de

Perse eût commis uninceste, & qu'on imputât à la nation entiere la turpitude d'un seul. C'est peut-être le cas de dire *quidquid delirant reges plectuntur achivi.*

Je veux croire qu'il était permis aux anciens Perses de se marier avec leurs sœurs, ainsi qu'aux Athéniens, aux Egyptiens, aux Syriens, & même aux Juifs. De là on aura conclu qu'il était commun d'épouser son pere & sa mere. Mais le fait est que le mariage entre cousins est défendu chez les Guebres aujourd'hui; & ils passent pour avoir conservé la doctrine de leurs peres aussi scrupuleusement que les Juifs. Voyez *Tavernier*, si pourtant vous vous en rapportez à *Tavernier*.

Vous me direz que tout est contradiction dans ce monde; qu'il était défendu par la loi juive de se marier aux deux sœurs, que cela était fort indécent, & que cependant *Jacob* épousa *Rachel* du vivant de sa sœur aînée, & que cette *Rachel* est évidemment le type de l'église catholique, apostolique & romaine. Vous avez raison; mais cela n'empêche pas que si on couchait en Europe avec les deux sœurs, on ne fût grièvement censuré.

C'est bien pis quand vous aurez à faire avec votre commere ou avec votre marraine; c'était un crime irrémissible par les capitulaires de *Charlemagne*. Cela s'appelle uninceste spirituel.

Une *Andovere* qu'on appelle reine de France, parce qu'elle était femme d'un *Chilpéric Regule* de Soissons, fut vilipendée par la justice ecclésiaistique, censurée, dégradée, divorcée, pour avoir tenu son propre enfant sur les fonts baptismaux, & s'être faite

ainsi la commere de son propre mari. Ce fut un péché mortel, un sacrilege, un inceste spirituel ; elle en perdit son lit & sa couronne.

Quant à l'inceste charnel, lisez l'avocat *Vouglan* partie VIII. titre III. chap. IX ; il veut absolument qu'on brûle le cousin & la cousine qui auront eu un moment de faiblesse. L'avocat *Vouglan* est rigoureux. Quel terrible Welche !



I N C U B E S.

YA-t-il eu des incubes & des succubes ? tous nos savans jurisconsultes démonographes admettaient également les uns & les autres.

Ils prétendaient que le diable toujours alcrite, inspirait des songes lascifs aux jeunes messieurs & aux jeunes demoiselles ; qu'il ne manquait pas de récueillir le résultat des songes masculins, & qu'il le portait proprement & tout chaud dans le réservoir féminin qui leur est naturellement destiné. C'est ce qui produisit tant de héros & de demi-dieux dans l'antiquité.

Le diable prenait là une peine fort superflue ; il n'avait qu'à laisser faire les garçons & les filles, ils auraient bien sans lui fourni le monde de héros.

On conçoit les incubes par cette explication du grand *Del Rio*, de *Boguet*, & des autres savans en forcellerie ; mais elle ne rend point raison des succubus. Une fille peut faire accroire qu'elle a couché avec un génie, avec un Dieu, & que ce Dieu lui a

fait un enfant. L'explication de *Del Rio* lui est très-favorable. Le diable a déposé chez elle la matière d'un enfant pris du rêve d'un jeune garçon, elle est grosse, elle accouche sans qu'on ait rien à lui reprocher; le diable a été son incubus. Mais si le diable se fait succube, c'est toute autre chose; il faut qu'il soit diablesse, il faut que la semence de l'homme entre dans elle; c'est alors cette diablesse qui est enforcée par un homme, c'est à elle à qui nous faisons un enfant.

Que les dieux & les déesses de l'antiquité s'y prenaient d'une manière bien plus nette & plus noble! *Jupiter* en personne avait été l'incubus d'*Alcmène* & de *Sémélé*. *Thétis* en personne avait été la succube de *Pelée*, & *Vénus* la succube d'*Anchise*, sans avoir recours à tous les subterfuges de notre diablerie.

Remarquons seulement que les Dieux se déguisaient fort souvent pour venir à bout de nos filles; tantôt en aigle, tantôt en pigeon ou en cigne, en cheval, en pluie d'or; mais les déesses ne se déguisaient jamais; elles n'avaient qu'à se montrer pour plaisir. Or je soutiens que si les Dieux se métamorphoseraient pour entrer sans scandale dans les maisons de leurs maîtresses, ils reprendraient leur forme naturelle dès qu'ils y furent admis. *Jupiter* ne put jouir de *Danaé* quand il n'était que de l'or; il aurait été bien embarrassé avec *Léda* & elle aussi s'il n'avait été que cigne, mais il devint Dieu, c'est-à-dire un beau jeune homme; & il jouit.

Quant à la manière nouvelle d'engrosser les filles par le ministère du diable, nous ne pouvons en dou-

ter, car la Sorbonne décida la chose dès l'an 1318.

Per tales artes & ritus impios & invocationes dæmonum, nullus unquam sequatur effectus ministerio dæmonum; error.

C'est une erreur de croire que ces arts magiques & ces invocations des diables soient sans effet.

Elle n'a jamais révoqué cet arrêt; ainsi nous devons croire aux incubes & aux succubes, puisque nos maîtres y ont toujours cru.

Il y a bien d'autres maîtres. *Bodin*, dans son livre des sorciers (48), dédié à *Christophe de Thou*, premier président du parlement de Paris, rapporte que *Jeanne Hervilier* native de Verberie, fut condamnée par ce parlement à être brûlée vive pour avoir prostitué sa fille au diable qui était un grand homme noir, dont la semence était à la glace. Cela paraît contraire à la nature du diable. Mais enfin notre jurisprudence a toujours admis que le sperme du diable est froid; & le nombre prodigieux des sorcières qu'il a fait brûler si longtemps est toujours convenu de cette vérité.

Le célèbre *Pic de la Mirandole* (49) un prince nement point) dit qu'il a connu un vieillard de quatre-vingt ans qui avait couché la moitié de sa vie avec une diablesse, & un autre de soixante & dix qui avait eu le même avantage. Tout deux furent brûlés à Rome. Il ne nous apprend pas ce que devinrent leurs enfans. Voilà les incubes & les succubes démontrés.

Il est impossible du moins de prouver qu'il n'y en

a

(48) Pag. 104. Edition in 4. (49) *La libro de prenationale.*

a point; car s'il est de foi qu'il y a des diables qui entrent dans nos corps, qui les empêchera de nous servir de femmes, & d'entrer dans nos filles? S'il est des diables, il est probablement des diablesses. Ainsi pour être conséquent, on doit croire que les diables masculins font des enfans à nos filles, & que nous en faisons aux diables féminins.

Il n'y a jamais eu d'empire plus universel que celui du diable. Qui l'a détrôné? la raison. (Voyez l'article *Beker*.)



I N F I N I.

QUi me donnera une idée nette de l'infini? je n'en ai jamais eu qu'une idée très-confuse. N'est-ce pas parce que je suis excessivement fini?

Qu'est-ce que marcher toujours sans avancer jamais? compter toujours sans faire son compte? diviser toujours pour ne jamais trouver la dernière partie?

Il semble que la notion de l'infini soit dans le fond du tonneau des Danaïdes.

Cependant il est impossible qu'il n'y ait pas un infini. Il est démontré qu'une durée infinie est écoulée.

Commencement de l'être est absurde; car le rien ne peut commencer une chose. Dès qu'un atome existe, il faut conclure qu'il y a quelque être de tout éternité. Voilà donc un infini en durée rigoureusement démontré. Mais qu'est-ce qu'un infini qui est passé, un infini que j'arrête dans mon esprit au mo-

Septième Partie.

M

ment que je veux ? Je dis, voilà une éternité écoulée; allons à une autre. Je distingue deux éternités, l'une ci-devant, & l'autre ci-après.

Quand j'y réfléchis, cela me paraît ridicule. Je m'apperçois que j'ai dit une sottise en prononçant ces mots; une éternité est passée, j'entre dans une éternité nouvelle.

Car au moment que je parlais ainsi, l'éternité duraît, la fluente du temps courait. Je ne pourrais la croire arrêtée. La durée ne peut se séparer. Puisque quelque chose a été toujours, quelque chose est, & sera toujours.

L'infini en durée est donc lié d'une chaîne non interrompue. Cet infini se perpétue dans l'instant même où je dis qu'il est passé. Le temps a commencé & finira pour moi; mais la durée est infinie.

Voilà déjà un infini de trouvé sans pouvoir pourtant nous en former une notion claire.

On nous présente un infini en espace. Qu'entendez-vous par espace? est-ce un être? est-ce rien?

Si c'est un être, de quelle espèce est-il? vous ne pouvez me le dire. Si c'est rien, ce rien n'a aucune propriété: & vous dites qu'il est pénétrable, immense! Je suis si embarrassé que je ne puis ni l'appeler néant, ni l'appeler quelque chose.

Je ne fais cependant aucune chose qui ait plus de propriétés que le rien, le néant. Car en partant des bornes du monde, s'il y en a, vous pouvez vous promener dans le rien, y penser, y bâtir si vous avez des matériaux; & ce rien, ce néant ne pourra s'opposer à rien de ce que vous voudrez faire; car n'ayant

aucune propriété il ne peut vous apporter aucun empêchement. Mais aussi puisqu'il ne peut vous nuire en rien, il ne peut vous servir.

On prétend que c'est ainsi que DIEU crée le monde dans le rien, & de rien. Cela est absurde; il vaut mieux sans-doute penser à sa santé qu'à l'espace infini.

Mais nous sommes curieux, & il y a un espace. Notre esprit ne peut trouver ni la nature de cet espace, ni sa fin. Nous l'appelons *immense*, parce que nous ne pouvons le mesurer. Que résulte-t-il de tout cela? que nous avons prononcé des mots.

Estranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande & le subtil Mairant.

D E L' I N F I N I E N N O M B R E .

Nous avons beau désigner l'infini arithmétique par un tas d'amour en cette façon ∞ , nous n'aurons pas une idée plus claire de cet infini numéraire. Cet infini n'est comme les autres que l'impuissance de trouver le bout. Nous appelons l'*infini en grand*, un nombre quelconque qui surpassera quelque nombre que nous puissions supposer.

Quand nous cherchons l'infinitement petit, nous divisons; & nous appelons *infini* une quantité moindre qu'aucune quantité assignable. C'est encor un autre nom donné à notre impuissance.

L A M A T I E R E E S T - E L L E D I V I S I B L E A L' I N F I N I ?

Cette question revient précisément à notre incapacité de trouver le dernier nombre. Nous pourrons

toujours diviser par la pensée une ligne, un grain de sable, mais par la pensée seulement. Et l'incapacité de diviser toujours ce grain, est appellée *infini*.

On ne peut nier que la matière ne soit toujours divisible par le mouvement qui peut la broyer toujours. Mais s'il divisait le dernier atome, ce ne serait plus le dernier, puisqu'on le diviserait en deux. Et s'il était le dernier, il ne serait plus divisible. Et s'il était divisible, où seraient les germes, où seraient les éléments des choses? cela est encor fort abstrus.

D E L' U N I V E R S I N F I N I.

L'univers est-il borné? son étendue est-elle immense? les soleils & les planètes sont-ils sans nombre? quel privilège aurait l'espace qui contient une quantité de soleils & de globes sur une autre partie de l'espace qui n'en contiendrait pas? Que l'espace soit un être ou qu'il soit rien, quelle dignité a eu l'espace où nous sommes pour être préféré à d'autres?

Si notre univers matériel n'est pas infini, il n'est qu'un point dans l'étendue. S'il est infini, qu'est-ce qu'un infini actuel auquel je puis toujours ajouter par la pensée?

D E L' I N F I N I E N G É O M É T R I E.

On admet en géométrie, comme nous l'avons indiqué, non-seulement des grandeurs infinies, c'est-à-dire plus grandes qu'aucune assignable, mais encor des infinis infiniment plus grands les uns que les autres. Cela étonne d'abord notre cerveau qui n'a qu'environ six pouces de long sur cinq de large, &

trois de hauteur dans les plus grosses têtes. Mais cela ne veut dire autre chose, sinon qu'un carré plus grand qu'aucun carré assignable l'emporte sur une ligne conçue plus longue qu'aucune ligne assignable, & n'a point de proportion avec elle.

C'est une maniere d'opérer; c'est la manipulation de la géométrie, & le mot d'*infini* est l'enseigne.

DE L'INFINI EN PUISSANCE, EN ACTION, EN SAGESSE, EN BONTÉ, &c.

De même que nous ne pouvons nous former aucune idée positive d'un infini en durée, en nombre, en étendue, nous ne pouvons nous en former une en puissance physique, ni même en morale.

Nous concevons aisément qu'un être puissant arrangea la matière, fit circuler des mondes dans l'espace, forma les animaux, les végétaux, les métaux. Nous sommes menés à cette conclusion par l'impuissance où nous voyons tous ces êtres de s'être arrangés eux-mêmes. Nous sommes forcés de convenir que ce grand Etre existe éternellement par lui-même, puisqu'il ne peut être sorti du néant. Mais nous ne découvrons pas si bien son infini en étendue, en pouvoir, en attributs moraux.

Comment concevoir une étendue infinie dans un être qu'on dit simple? & s'il est simple, quelle notion pouvons-nous avoir d'une nature simple? Nous connaissons DIEU par ses effets, nous ne pouvons le connaître par sa nature.

S'il est évident que nous ne pouvons avoir d'idée de sa nature, n'est-il pas évident que nous ne pouvons connaître ses attributs?

Quand nous disons qu'il est infini en puissance, avons-nous d'autre idée sinon que sa puissance est très-grande? Mais de ce qu'il y a des pyramides de six cents pieds de haut, s'ensuit-il qu'on ait pu en construire de la hauteur de six cents milliards de pieds?

Rien ne peut borner la puissance de l'Etre éternel existant nécessairement par lui-même; d'accord, il ne peut avoir d'antagoniste qui l'arrête. Mais comment me prouverez-vous qu'il n'est pas circonscrit par sa propre nature?

Tout ce qu'on a dit sur ce grand objet est-il bien prouvé?

Nous parlons de ses attributs moraux, mais nous ne les avons jamais imaginés que sur le modèle des nôtres; & il nous est impossible de faire autrement. Nous ne lui avons attribué la justice, la bonté &c., que d'après les idées du peu de justice & de bonté que nous appercevons autour de nous.

Mais au fond, quel rapport de quelques-unes de nos qualités si incertaines & si variables avec les qualités de l'Etre suprême éternel?

Notre idée de justice n'est autre chose que l'intérêt d'autrui respecté par notre intérêt. Le pain qu'une femme a pêtri de la farine dont son mari a semé le froment, lui appartient. Un sauvage affamé lui prend son pain & l'emporte; la femme crie que c'est une injustice énorme: le sauvage dit tranquillement qu'il n'est rien de plus juste, & qu'il n'a pas dû se laisser mourir de faim lui & sa famille pour l'amour d'une vieille.

Au moins il semble que nous ne pouvons guères attribuer à Dieu une justice infinie, semblable à la jus-

tice contradictoire de cette femme & de ce sauvage. Et cependant quand nous disons DIEU est juste, nous ne pouvons prononcer ces mots que d'après nos idées de justice.

Nous ne connaissons point de vertu plus agréable que la franchise, la cordialité. Mais si nous allions admettre dans DIEU une franchise, une cordialité infinie, nous risquerions de dire une grande sottise.

Nous avons des notions si confuses des attributs de l'Être suprême, que des écoles admettent en lui une préscience, une prévision infinie, qui exclut tout événement contingent, & d'autres écoles admettent une prévision qui n'exclut pas la contingence.

Enfin, depuis que la Sorbonne a déclaré que DIEU peut faire qu'un bâton n'ait pas deux bouts, qu'une chose peut être à la fois & n'être pas (50) on ne fait plus que dire. On craint toujours d'avancer une hérésie.

Ce qu'on peut affirmer sans crainte, c'est que DIEU est infini, & que l'esprit de l'homme est bien borné.

L'esprit de l'homme est si peu de chose, que Pascal a dit: *Croyez-vous qu'il soit impossible que DIEU soit infini & sans parties? Je veux vous faire voir une chose infinie & indivisible; c'est un point mathématique se mouvant partout d'une vitesse infinie, car il est en tout lieux & tout entier dans chaque endroit.*

On n'a jamais rien avancé de plus complètement absurde; & cependant c'est l'auteur des *Lettres provinciales* qui a dit cette énorme sottise. Cela doit faire trembler tout homme de bon sens.

(50) *Histoire de l'université* par Duboutai.

INFLUENCE.

Tout ce qui vous entoure, influe sur vous, en physique, en morale. Vous le savez assez.

Peut-on influer sur un être sans toucher, sans remuer cet être?

On a démontré enfin cette étonnante propriété de la matière de graviter sans contact, d'agir à des distances immenses.

Une idée influe sur une idée; chose non moins compréhensible.

Je n'ai point au mont Crapac le livre de l'*Empire du soleil & de la lune*, composé par le célèbre médecin Meade qu'on prononce *Mid*. Mais je fais bien que ces deux astres sont la cause des marées; & ce n'est point en touchant les flots de l'Océan qu'ils operent ce flux & ce reflux, il est démontré que c'est par les loix de la gravitation.

Mais quand vous avez la fièvre, le soleil & la lune influent-ils sur vos jours critiques? votre femme n'a-t-elle ses règles qu'au premier quartier de la lune? les arbres que vous coupez dans la pleine lune pourrissent-ils plutôt que s'ils avaient été coupés dans le décours? non pas que je sache; mais des bois coupés quand la sève circulait encore, ont éprouvé la putréfaction plutôt que les autres; & si par hazard c'était en pleine lune qu'on les coupa, on aura dit, c'est cette pleine lune qui a fait tout le mal.

Votre femme aura eu ses menstrues dans le croissant; mais votre voisine a les siennes dans le dernier quartier.

Les jours critiques de la fièvre que vous avez pour avoir trop mangé , arrivent vers le premier quartier : votre voisin a les siens vers le décours.

Il faut bien que tout ce qui agit sur les animaux & sur les végétaux agisse pendant que la lune marche.

Si une femme de Lyon a remarqué qu'elle a eu trois ou quatre fois ses règles les jours que la diligence arrivait de Paris , son apothicaire , homme à système , sera-t-il en droit de conclure que la diligence de Paris a une influence admirable sur les canaux excrétoires de cette dame ?

Il a été un tems où tous les habitans des ports de mer de l'Océan , étaient persuadés qu'on ne mourrait jamais quand la marée montait , & que la mort attendait toujours le reflux.

Plusieurs médecins ne manquaient pas de fortes raisons pour expliquer ce phénomène constant. La mer en montant communique aux corps la force qui l'éleve. Elle apporte des particules vivisantes qui rament tous les malades. Elle est salée , & le sel préserve de la pourriture attachée à la mort. Mais quand la mer s'affaisse & s'en retourne , tout s'affaisse comme elle ; la nature languit , le malade n'est plus vivifié , il part avec la marée. Tout cela est bien expliqué , comme on voit , & n'en est pas plus vrai.

Les élémens , la nourriture , la veille , le sommeil , les passions , ont sur vous de continuelles influences. Tandis que ces influences exercent leur empire sur votre corps , les planètes marchent & les étoiles brillent. Direz-vous que leur marche & leur lumière sont la cause de votre rhume , de votre indigestion , de

votre insomnie, de la colere ridicule où vous venez de vous mettre contre un mauvais raisonneur, de la passion que vous sentez pour cette femme?

Mais la gravitation du soleil & de la lune a rendu la terre un peu plate au pole, & élève deux fois l'océan entre les tropiques en vingt-quatre heures; donc elle peut régler vos accès de fièvre & gouverner toute votre machine. Attendez au moins que cela soit prouvé, pour le dire.

Le soleil agit beaucoup sur nous par ses rayons qui nous touchent & qui entrent dans nos pores. C'est-là une très-sûre & très-bénigne influence. Il me semble que nous ne devons admettre en physique aucune action sans contact, jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque puissance bien reconnue qui *agisse en distance*, comme celle de la gravitation, & comme celle de vos pensées sur les miennes quand vous me fournissez des idées. Hors de-là je ne vois jusqu'à présent que des influences de la matière qui touche à la matière.

Le poisson de mon étang & moi nous existons chacun dans notre séjour. L'eau qui le touche de la tête à la queue agit continuellement sur lui. L'atmosphère qui m'environne & qui me presse, agit sur moi. Je ne dois attribuer à la lune qui est à quatre-vingt dix mille lieues de moi, rien de ce que je dois naturellement attribuer à ce qui touche sans cesse ma peau. C'est pis que si je voulais rendre la cour de la Chine responsable d'un procès que j'aurais en France. N'allons jamais au loin quand ce que nous cherchons est tout auprès.

Ju vois que le savant Mr. Menuret est d'un avis contraire dans l'Encyclopédie à l'article *Influence*. C'est ce qui m'oblige à me défier de tout ce que je viens de proposer. L'abbé de St. Pierre disait qu'il ne faut jamais avoir raison, mais dire, *Je suis de cette opinion quant à présent.*

INFLUENCE DES PASSIONS DES MERES SUR LEUR FOETUS.

Je crois, quant à présent, que les affections violentes des femmes enceintes font quelquefois un prodigieux effet sur l'embrion qu'elles portent dans leur matrice, & je crois que je le croirai toujours ; ma raison est que je l'ai vu. Si je n'avais pour garant de mon opinion que le témoignage des historiens qui rapportent l'exemple de *Marie Stuart* & de son fils *Jacques I*, je suspendrais mon jugement, parce qu'il y a deux cents ans entre cette avantage & moi ; (ce qui affaiblit ma croyance) parce que je puis attribuer l'impression faite sur le cerveau de *Jacques* à d'autres causes qu'à l'imagination de *Marie*. Des assassins royaux, à la tête desquels est son mari, entrent l'épée à la main dans le cabinet où elle soupe avec son amant, & le tuent à ses yeux : la révolution subite qui s'opere dans ses entrailles passe jusqu'à son fruit, & *Jacques I*, avec beaucoup de courage, sentit toute sa vie un frémissement involontaire quand on tirait une épée du fourreau. Il se pourrait après tout que ce petit mouvement dans ses organes eût une autre cause.

Mais on amène en ma présence, dans la cour d'une

femme grosse, un bateleur qui fait danser un petit chien coiffé d'une espece de toque rouge; la femme s'écrie qu'on fasse retirer cette figure; elle nous dit que son enfant en sera marqué; elle pleure, rien ne la rassure. C'est la seconde fois, dit-elle, que ce malheur m'arrive. Mon premier enfant porte l'em- preinte d'une terreur pareille que j'ai éprouvée; je suis faible, je sens qu'il m'arrivera un malheur. Elle n'eut que trop raison. Elle accoucha d'un enfant qui ressemblait à cette figure dont - elle avait été tant épou- vantée. La toque sur-tout était très - aisée à recon- naître; ce petit animal vécut deux jours.

Du tems de *Mallebranche*, personne ne doutait de l'aventure qu'il rapporte de cette femme qui ayant vu rouer un malfaiteur, mit au jour un fils dont les membres étaient brisés aux mêmes endroits où le pa- tient avait été frappé. Tous les physiciens conve- naient alors que l'imagination de cette mere avait eu sur son fœtus une influence funeste.

On a cru depuis être plus rafiné; on a nié cette in- fluence. On a dit, comment voulez - vous que les affections d'une mere aillent déranger les membres du fœtus? Je n'en fais rien; mais je l'ai vu. Philosophes nouveaux , vous cherchez en vain comment un en- fant se forme, & vous voulez que je fache comment il se déforme!

INITIATION.

ANCIENS MYSTÈRES.

L'Origine des anciens mystères ne serait elle pas dans cette même faiblesse qui fait parmi nous les confréries , & qui établissait des congrégations sous la direction des jésuites ? n'est-ce pas ce besoin d'association qui forma tant d'assemblées secrètes d'artisans dont il ne nous reste presque plus que celle des francs-maçons ? Il n'y avait pas jusqu'aux gueux qui n'eussent leurs confréries , leur jargon particulier , dont j'ai vu un petit dictionnaire imprimé au seizième siècle.

Cette inclination naturelle de s'associer , de se cantonner , de se distinguer des autres , de se rassurer contre eux , produisit probablement toutes ces bandes particulières , toutes ces initiations mystérieuses qui firent ensuite tant de bruit , & qui tombèrent enfin dans l'oubli , où tout tombe avec le temps.

Que les Dieux Cabires , les hiérophantes de Samothrace , *Isis* , *Orphée* , *Cérès-Eleusine* me le pardonnent ; je soupçonne que leurs secrets sacrés ne méritaient pas au fond plus de curiosité que l'intérieur des couvens de carmes & de capucins .

Ces mystères étant sacrés , les participants le furent bientôt . Et tant que le nombre fut petit il fut respecté , jusqu'à ce qu'enfin s'étant trop accru , il n'eut plus de considération que les ba-

rons Allemands quand le monde s'est vu rempli de barons.

On payait son initiation comme tout récipiendaire paie sa bien-venue ; mais il n'était pas permis de parler pour son argent. Dans tous les tems ce fut un grand crime de révéler le secret de ces simagrées religieuses. Ce secret sans doute ne méritait pas d'être connu, puisque l'assemblée n'était pas une société de philosophes, mais d'ignorans, dirigés par un hiérophante. On faisait serment de se taire ; & tout serment fut toujours un lien sacré. Aujourd'hui même encor nos pauvres francs-maçons jurent de ne point parler de leurs mystères. Ces mystères sont bien plats, mais on ne se parjure presque jamais.

Diagoras fut proscrit par les Athéniens pour avoir fait de l'hymne secrete d'*Orphée* un sujet de conversation. *Aristote* nous apprend qu'*Eschyle* (50) fut menacé par le peuple d'être mis en pieces pour avoir donné dans une de ses pieces quelque idée de ces mêmes mystères, auxquels alors presque tout le monde était initié.

Il paraît qu'*Alexandre* ne faisait pas grand cas de ces facéties révérées ; elles sont fort sujettes à être méprisées par les héros. Il révéla le secret à sa mere *Olimpias*, mais il lui recommanda de n'en rien dire ; tant la superstitution enchaîne jusqu'aux héros même.

On frappe dans la ville de *Busiris*, dit *Hérodotte*, (51) les hommes & les femmes après le sacrifice ;

(50) *Suidas Athenagoras Meurthus élus.*

(51) *Hérod. liv. 11. ch. XII.*

mais de dire où on les frappe, c'est ce qui ne m'est pas permis. Il le fait pourtant assez entendre.

Je crois voir une description des mystères de Cérès-Eleusine dans le poème de Claudio, du rapt de Proserpine, beaucoup plus que dans le sixième livre de l'*Enéide*. Virgile vivait sous un prince qui joignait à toutes ses méchancetés celle de vouloir passer pour dévot, qui était probablement initié lui-même, pour en imposer au peuple, & qui n'aurait pas toléré cette prétendue prophanation. Vous voyez qu'*Horace* son favori regarde cette révélation comme un sacrilège.

*Vt abo qui Cereris sacrum
Vulgarit arcane sub iisdem
Sit trahibus, vel fragilem mecum
Solvat phazolum.*

Je me garderai bien de loger sous mes toits
Celui qui de Cérès a trahi les mystères.

D'ailleurs, la sybille de Cumes, & cette descente aux enfers, imitée d'*Homère* beaucoup moins qu'embellie, la belle prédiction des destins des Césars & de l'empire Romain, n'ont aucun rapport aux fables de Cérès, de Proserpine & de Triptolème. Ainsi il est fort vraisemblable que le sixième livre de l'*Enéide* n'est point une description des mystères. Si je l'ai dit je me dédis; mais je tiens que Claudio les a révélés tout au long. Il florissait dans un temps où il était permis de divulguer les mystères d'*Eleusis* & tous les mystères du monde. Il vivait sous *Honorius* dans la décadence totale de l'ancienne religion

grecque & romaine, à laquelle *Tbéodoſe I* avait déjà porté des coups mortels.

Horace n'aurait pas craint alors d'habiter sous le même toit avec un révélateur des mystères. *Claudien* en qualité de poète était de cette ancienne religion, plus faite pour la poésie que la nouvelle. Il peint les facéties des mystères de Cérès telles qu'on les jouait encor révérentieusement en Grèce jusqu'à *Tbéodoſe II*. C'était une espèce d'opéra en pantomimes, tel que nous en avons vu de très amusans, où l'on représentait toutes les diableries du docteur *Faſtus*, la naissance du monde & celle d'arlequin qui sortaient tout deux d'un gros œuf aux rayons du soleil. C'est ainsi que toute l'histoire de Cérès & de *Proſerpine* était représentée par tous les mystagogues. Le spectacle était beau ; il devait coûter beaucoup ; & il ne faut pas s'étonner que les initiés payassent les comédiens. Tout le monde vit de son métier.

Voici les vers ampoulés de *Claudien*.

*Infernī reptoris equos, efflataque curru
Sidera tenurio, ealigantesque profunda
Junonis Thalamos audaci promere cantu
Mens congesta jubet. Gressus removete prophani.
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit, & totum spirant præcordia phacum.
Iam nihil cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & claram dispergere culmina lucem,
Adyentum testata Dei : jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum, sanctasque facies extudit Eleusis :
Angues Triptolemi strident & squammea curvis
Colla levant, attrita jugis, lapsaque sereno*

*Erecti roscas tendunt ad carmina cristas.
Ecce procul teru's hecate variata figuris
Exoritur, lenisque simul procedit Bacchus,
Crinali florens hedore, quem Parthica relat
Tigris, & auratos in nodum colligit ungues.*

Je vois les noirs coursiers du fier Dieu des enfers ;
Ils ont percé la terre, ils font mugir les airs.
Voici ton lit fatal, ô triste Proserpine !
Tous mes sens ont frémi d'une fureur divine ;
Le temple est ébranlé jusqu'en ses fondemens ;
L'ensor a répondu par ses mugissemens :
Cérès a secoué ses torches menaçantes ;
D'un nouveau jour qui luit les clartés renaissantes
Annoncent Proserpine à nos regards contens.
Triptolème la suit. Dragons obéissans
Trainez sur l'horison son char utile au monde.
Hécate des enfers suivez la nuit profonde.
Brillez reine des tems. Et toi, divin Bacchus,
Bienfaiteur adoré de cent peuples vaincus,
Que ton superbe tyrse amene l'allégresse.

Chaque mystère avait ses cérémonies particulières, mais tous admettaient les veilles, les vigiles, où les garçons & les filles ne perdirent pas leur tems. Et ce fut en partie ce qui décrédita à la fin ces cérémonies nocturnes, instituées pour la sanctification. On abrogea ces cérémonies de rendez-vous en Grece dans le tems de la guerre du Péloponèse. On les abolit à Rome dans la jeunesse de Cicéron, dix-huit ans avant son consulat. Elles étaient si dangereuses que dans l'*Aulularia* de Plaute, Liconide dit à Euclion, *Je vous avoue que dans une vigile de Cérès je fis un enfant à votre fille.*

Notre religion qui purifia beaucoup d'instituts payens en les adoptant, sanctifia le nom d'initiés,

les fêtes nocturnes, les vigiles qui furent long-tems en usage, mais qu'on fut enfin obligé de défendre quand la police fut introduite dans le gouvernement de l'église, longtems abandonnée à la piété & au zèle qui tenaient lieu de police.

La formule principale de tous les mystères était partout, *Soritez, prophètes.* Les chrétiens prirent aussi dans les premiers siecles cette formule. Le diacre disait, *Soritez, catéchumènes, possédés, & tous les non-initiés.*

C'est en parlant du baptême des morts que St. Chrysostome dit, *Je pourrais m'expliquer clairement, mais je ne le puis qu'aux initiés. On nous met dans un grand embarras. Il faut ou être inintelligibles, ou publier les secrets qu'on doit cacher.*

On ne peut désigner plus clairement la loi du secret & l'initiation. Tout est tellement changé, que si vous parliez aujourd'hui d'initiation à la plupart de vos prêtres, à vos habitués de paroisse, il n'y en aurait pas un qui vous entendît, excepté ceux qui par hazard auraient lu ce chapitre.

Vous verrez dans *Minutius Felix* les imputations abominables dont les payens chargeaient les mystères chrétiens. On reprochait aux initiés de ne se traiter de frères & de sœurs que pour prophaner ce nom sacré; (52) ils bâisaient, disait-on, les parties génitales de leurs prêtres; (comme on en use encor avec les Santons d'Afrique) ils se souillaient de toutes les turpitudes dont on a depuis flétris les templiers. Les uns & les autres étaient accusés d'adorer une espece de tête d'âne.

(52) *Minutius Felix*, page 22. édition in 4to.

Nous avons vu que les premières sociétés chrétiennes se reprochaient tour-à-tour les plus inconcevables infamies. Le prétexte de ces calomnies mutuelles était ce secret inviolable que chaque société faisait de ses mystères. C'est pourquoi dans *Minutius Felix*, *Cæcilius* l'accusateur des chrétiens s'écrie, pourquoi cachent-ils avec tant de soin ce qu'ils font & ce qu'ils adorent ? l'honnêteté veut le grand jour, le crime seul cherche les ténèbres. *Cur occultare & abscondere quidquid colunt magnopere nituntur ? cum honesta semper publico gaudeant, scelera secreta sint.*

Il n'est pas douteux que ces accusations universellement répandues, n'ayent attiré aux chrétiens plus d'une persécution. Dès qu'une société d'hommes, quelle qu'elle soit est accusée par la voix publique, en vain l'imposture est avérée, on se fait un mérite de persécuter les accusés.

Comment n'aurait-on pas eu les premiers chrétiens en horreur quand St. Epiphane lui-même les charge des plus exécrables imputations ? Il assure que les chrétiens phibionites offraient à trois cents soixante & cinq anges la semence qu'ils répandaient sur les filles & sur les garçons ; (53) & qu'à près être parvenus sept cents trente fois à cette turpitude, ils s'écriaient, Je suis le CHRIST.

Selon lui, ces mêmes phibionites, les gnostiques & les stratiotistes, hommes & femmes répandant leur semence dans les mains les uns des autres, l'offraient à DIEU dans leurs mystères,

(53) *Epiphane* édition de Paris 1574. pag. 40.

en lui disant, Nous vous offrons le corps de JESUS-CHRIST (54). Ils l'avaient ensuite, & disaient, C'est le corps de CHRIST, c'est la pâque. Les femmes qui avaient leurs ordinaires en remplissaient aussi leurs mains, & disaient, C'est le sang du CHRIST.

Les carpocratiens, (55) selon le même pere de l'église, commettaient le péché de sodomie dans leurs assemblées, & abusaient de toutes les parties du corps des femmes, après quoi ils faisaient des opérations magiques.

Les cérinthiens ne se livraient pas à ces abominations, mais ils étaient persuadés que JESUS-CHRIST était fils de Joseph. (56)

Les ébionites, dans leur évangile, prétendaient que St. Paul ayant voulu épouser la fille de Gamaliel, & n'ayant pu y parvenir, s'était fait chrétien dans sa colère, & avait établi le christianisme pour se venger. (57)

Toutes ces accusations ne parvinrent pas d'abord au gouvernement. Les Romains firent peu d'attention aux querelles & aux reproches mutuels de ces petites sociétés de Juifs, de Grecs, d'Egyptiens, cachées dans la populace, de même qu'aujourd'hui à Londres le parlement ne s'embarrasse point de ce que font les memnonistes, les piétistes, les anabatistes, les millénaires, les moraves, les méthodistes. On s'occupe d'affaires plus pressantes, & on ne porte des yeux attentifs

(54) Page 38.

(55) Page 49.

(56) Feuillet 46 au revers.

(57) Feuillet 62 au revers.

sur ces accusations secrètes que lorsqu'elles paraissent enfin dangereuses par leur publicité.

Elles parvinrent avec le tems aux oreilles du sénat, soit par les Juifs qui étaient les ennemis implacables des chrétiens, soit par les chrétiens eux-mêmes; & de là vint qu'on imputa à toutes les sociétés chrétiennes les crimes dont quelques-unes étaient accusées. De là vint que leurs initiations furent calomniées si longtems. De là vinrent les persécutions qu'ils essuierent. Ces persécutions même les obligèrent à la plus grande circonspection; ils se cantonnerent, ils s'unirent, ils ne montrèrent jamais leurs livres qu'à leurs initiés. Nul magistrat Romain, nul empereur n'en eut jamais la moindre connoissance, comme on l'a déjà prouvé. La providence augmenta pendant trois siecles leur nombre & leurs richesses, jusqu'à ce qu'enfin *Constance Clore* les protégea ouvertement, & *Constantin* son fils embrassa leur religion.

Cependant les noms d'*initiés* & de *mystères* subsisterent, & on les cacha aux Gentils autant qu'on le put. Pour les *mystères* des Gentils, ils durent jusqu'au tems de *Théodore*.

I N T E R E T.

Nous n'apprendrons rien aux hommes nos confrères quand nous leur dirons qu'ils font tout par intérêt. Quoi! c'est par intérêt que ce malheureux faquir se tient tout nué au soleil, chargé de fers, mourant de faim, mangé de vermine & la mangeant? Oui sans-doute, nous l'avons dit ailleurs; il compte aller au dix-huitième ciel, & il regarde en pitié celui qui ne sera reçu que dans le neuvième.

L'intérêt de la Malabare qui se brûle sur le corps de son mari est de le retrouver dans l'autre monde, & d'y être plus heureuse que ce faquir. Car avec leur métémphose les Indiens ont un autre monde; ils font comme nous; ils admettent les contradictoires.

Avez-vous connaissance de quelque roi ou de quelque république qui ait fait la guerre ou la paix, ou des édits, ou des conventions par un autre motif que celui de l'intérêt?

A l'égard de l'intérêt de l'argent, consultez dans le grand Dictionnaire encyclopédique cet article de Mr. d'Alembert pour le calcul, & celui de Mr. Boucher pour la jurisprudence. Osons ajouter quelques réflexions.

1^o. L'or & l'argent font-ils une marchandise? Oui; l'auteur de l'Esprit des loix n'y pense pas lorsqu'il dit, *l'argent qui est le prix des choses se loue & ne s'achète pas.* (58)

(58) Livre XXII. ch. xix.

Il se loue & s'achète. J'achète de l'or avec de l'argent, & de l'argent avec de l'or; & le prix en change tous les jours chez toutes les nations commerçantes.

La loi de la Hollande est qu'on payera les lettres de change en argent monnoyé du pays & non en or, si le créancier l'exige. Alors j'achète de la monnoye d'argent, & je la paie ou en or, ou en drap, ou en bled, ou en diamans.

J'ai besoin de monnoye, ou de bled, ou de diamans pour un an: le marchand de bled, de monnoye ou de diamans, me dit: „ Je pourrais pendant cette année vendre avantageusement ma monnoye, mon bled, mes diamans. Evaluons à quatre, à cinq, à six pour cent, selon l'usage du pays, ce que vous me faites perdre. „ Vous me rendrez par exemple, au bout de l'année vingt & un karats de diamans pour vingt que je vous prête, vingt & un francs de bled pour vingt; vingt & un mille écus pour vingt mille écus. Voilà l'intérêt. Il est établi chez toutes les nations par la loi naturelle; le taux dépend de la loi particulière du pays. A Rome on prête sur gages à deux & demi pour cent suivant la loi, & on vend vos gages si vous ne payez pas au tems marqué. „ Je ne prête point sur gages & je ne demande que l'intérêt usité en Hollande. Si j'étais à la Chine, je vous demanderais l'intérêt en usage à Macao & à Kanton.” (53)

2º. Pendant qu'on fait ce marché à Amsterdam, arrive de St. Magloire un janséniste, (&

(53) *Légitimité de l'Usure Légale.* 3vo. dafsl. 1770. Roy.

le fait est très vrai , il s'appelait l'abbé des *Issarts*) ce janséniste dit au négociant Hollandais ; Prenez garde , vous vous damnez ; l'argent ne peut produire de l'argent , *nummus nummum non parit*. Il n'est permis de recevoir l'intérêt de son argent que lorsqu'on veut bien perdre le fonds. Le moyen d'être sauvé est de faire un contrat avec monsieur ; & pour vingt mille écus que vous ne reverrez jamais , vous & vos hoirs recevrez pendant toute l'éternité mille écus par an.

Vous faites le plaisant , répond le Hollandais ; vous me proposez là une usure qui est tout juste un infini du premier ordre. J'aurais déjà reçu moi ou les miens mon capital au bout de vingt-ans , le double en quarante , le quadruple en quatre-vingt ; vous voyez bien que c'est une série infinie. Je ne puis d'ailleurs prêter que pour douze mois , & je me contente de mille écus de dédommagement.

L' A B B É D E S I S S A R T S.

J'en suis fâché pour votre ame hollandaise. DIEU défendit aux Juifs de prêter à intérêt ; & vous sentez bien qu'un citoyen d'Amsterdam doit obéir ponctuellement aux loix du commerce , données dans un désert à des fugitifs errans qui n'avaient aucun commerce.

L E H O L L A N D A I S.

Cela est clair , tout le monde doit être juif ; mais il me semble que la loi permet à la horde hébraïque la plus forte usure avec les étrangers ;

& cette horde y fit très bien ses affaires dans la suite.

D'ailleurs, il fallait que la défense de prendre de l'intérêt de Juif à Juif fût bien tombée en désuétude, puisque notre Seigneur J E S U S prêchant à Jérusalem, dit expressément, que l'intérêt était de son tems à cent pour cent. Car dans la parabole des talens il dit, que le serviteur qui avait reçu cinq talens en gagna cinq autres dans Jérusalem, que celui qui en avait deux en gagna deux, & que le troisième qui n'en avait eu qu'un, & qui ne le fit point valoir, fut mis au cachot par le maître pour n'avoir point fait travailler son argent chez les changeurs. Or ces changeurs étaient Juifs, donc c'était de Juif à Juif qu'on exerçait l'usure à Jérusalem ; donc cette parabole tirée des mœurs du tems, indique manifestement que l'usure était à cent pour cent. Lisez St. Matthieu chap. XXV; il s'y connaît, il avait été commis de la douane en Galilée. Laissez-moi achever mon affaire avec monsieur, & ne me faites perdre ni mon argent, ni mon tems.

L' A B B É D E S I S S A R T S.

Tout cela est bel & bon; mais la Sorbonne a décidé que le prêt à intérêt est un péché mortel.

L E H O L L A N D A I S.

Vous vous moquez de moi, mon ami, de citer la Sorbonne à un négociant d'Amsterdam. Il n'y a aucun de ces raisonneurs qui ne fasse valoir son

argent quand il le peut à cinq ou six pour cent, en achetant sur la place des billets des fermes, des actions de la compagnie des Indes, des re-scriptions, des billets du Canada. Le clergé de France en corps emprunte à intérêt. Dans plusieurs provinces de France on stipule l'intérêt avec le principal. D'ailleurs, l'université d'Oxford & celle de Salamanque ont décidé contre la Sorbonne; c'est ce que j'ai appris dans mes voyages. Ainsi, nous avons dieux contre dieux. Encor une fois ne me rompez pas la tête davantage.

L' A B B É D E S I s s A R T S.

Monsieur, monsieur, les méchans ont toujours de bonnes raisons à dire. Vous vous perdez vous dis-je. Car l'abbé de *St. Cyran* qui n'a point fait de miracles, & l'abbé *Ibris* qui en a fait à *St. Médard*....

3o. Alors le marchand impatienté chassa l'abbé des *Issarts* de son comptoir; &, après avoir loyalement prêté son argent au denier vingt, alla rendre compte de sa conversation aux magistrats, qui défendirent aux jansénistes de débiter une doctrine si pernicieuse au commerce.

Messieurs, leur dit le premier échevin, de la grace efficace tant qu'il vous plaira; de la prédestination tant que vous en voudrez; de la communion aussi peu que vous voudrez, vous êtes les maîtres; mais gardez-vous de toucher aux loix de notre état.

INTOLERANCE.

Lisez l'article *Intolérance* dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Lisez le livre de la *Tolérance* composé à l'occasion de l'affreux assassinat de *Jean Calas*, citoyen de Toulouse; & si après cela vous admettez la persécution en matière de religion, comparez-vous hardiment à *Ravaillac*. Vous savez que ce *Ravaillac* était fort intolérant.

Voici la substance de tous les discours que tiennent les intolérans.

Quoi ! monstre, qui seras brûlé à tout jamais dans l'autre monde, & que je ferai brûler dans celui-ci dès que je le pourrai, tu as l'insolence de lire de *Thou & Bayle* qui sont mis à l'index à Rome ? Quand je te prêchais de la part de Dieu que *Samson* avait tué mille Philistins avec une mâchoire d'âne, ta tête plus dure que l'arsenal dont *Samson* avait tiré ses armes, m'a fait connaître par un léger mouvement de gauche à droite que tu n'en croyais rien. Et quand je disais que le diable *Afmodée* qui tordit le cou par jalouse aux sept maris de *Saraï* chez les Mèdes, était enchaîné dans la haute Egypte, j'ai vu une petite contraction de tes levres nommée en latin *cachinnus*, me signifier que dans le fond de l'ame l'histoire d'*Afmodée* t'était en dérision.

Et vous *Isaac Newton*, *Fréderic le grand roi de Prusse*, électeur de Brandebourg; *Jean Locke*, im-

pératrice de Russie victorieuse des Ottomans, *Jean Milton*, bienfaisant monarque de Dannemarck; *Shakespear*, sage roi de Suede, *Leibnitz*, auguste maison de *Brunswick*, *Tillotson*, empereur de la Chine; parlement d'Angleterre, conseil du grandmogol, vous tous enfin qui ne croyez pas un mot de ce que j'ai enseigné dans mes cayers de théologie, je vous déclare que je vous regarde tous comme des payens ou comme des commis de la douane, c'est la même chose. Vous êtes des scélérats endurcis; vous irez tous dans la gehenne où le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point; car j'ai raison, & vous avez tous tort; car j'ai la grace, & vous ne l'avez pas; je confesse trois dévotes de mon quartier, & vous n'en confessez pas une. J'ai fait des mandemens d'évêques, & vous n'en avez jamais fait; j'ai dit des injures des halles aux philosophes, & vous les avez protégés, ou imités, ou égalés; j'ai fait de pieux libelles diffamatoires farcis des plus infâmes calomnies, & vous ne les avez jamais lus. Je dis la messe tous les jours en latin pour douze sous, & vous n'y assistez pas plus que *Cicéron*, *Caton*, *Pompée*, *César*, *Horace* & *Virgile* n'y ont assisté; par conséquent, vous méritez qu'on vous coupe le poing; qu'on vous arrache la langue; qu'on vous mette à la torture & qu'on vous brûle à petit feu; car **DIEU** est miséricordieux.

Ce sont là, sans en rien retrancher, les maximes des intolérans, & le précis de tous leurs livres. Avouons qu'il y a plaisir à vivre avec ces gens-là.

J U I F.

*LETTRE à Messieurs Joseph Ben Jonathan,
Aaron Mathathaï, & David Wincker.*

MESSIEURS,

Lorsque Mr. Medina votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt-mille francs il y a quarante-quatre ans, il me dit, *que ce n'était pas sa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais été enfant de Béthel, qu'il avait toujours tacité de vivre en fils de DIEU, c'est-à-dire en honnête homme, en bon Israélite.* Il m'attendrit, je l'embrassai ; nous louames DIEU ensemble ; & je perdis quatre-vingt pour cent.

Vous devez savoir que je n'ai jamais haï votre nation. Je ne hais personne, pas même Féron.

Loin de vous haïr, je vous ai toujours plaints. Si j'ai été quelquefois un peu goguenard comme l'était le bon pape *Lambertini* mon protecteur, je n'en suis pas moins sensible. Je pleurais à l'âge de seize ans quand on me disait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mere & une fille pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues le quatorzième jour de la Lune rousse ; & je puis vous assurer que l'extrême beauté qu'on vantait dans cette fille n'entra point dans la source de mes larmes, quoi qu'elle dût augmenter dans les spectateurs l'horreur pour les assassins, & la pitié pour la victime.

Septième Partie.

O

Je ne fais comment je m'avais fait faire un poëme épique à l'âge de vingt-ans. (Savez-vous ce que c'est qu'un poëme épique ? pour moi je n'en savais rien alors.) Le législateur *Montesquieu* n'avait point encor écrit ses *Lettres persanes* que vous me reprochez d'avoir commentées, & j'avais déjà dit tout seul, en parlant d'un monstre que vos ancêtres ont bien connu, & qui a même encor aujourd'hui quelques dévots :

Il vient ; le fanatisme est son horrible nom,
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre il cherche à la détruire ;
Et reçu dans son sein l'embrase & le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Armen,
Guidait les descendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephité le ferment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demandà par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita longtems.
À l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux payens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'église ;
Et dans les coeurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la secte turbulente
Qui sur un roi trop faible à mis sa main sanglante ;
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solennels où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Vous voyez bien que j'étais dès-lors votre serviteur, votre ami, votre frere, quoique mon pere & ma mere m'eussent conservé mon prépuce.

Je fais que l'instrument ou prépuce, ou déprépuce, a causé des querelles bien funestes. Je fais ce qu'il en a coûté à *Paris* fils de *Priam*, & à *Menelaus* frere d'*Agamemnon*. J'ai assez lu vos livres pour ne pas ignorer que *Sichem* fils d'*Hémor* viola *Dina* fille de *Lia*, laquelle n'avait que sept ans, mais qui était fort avancée pour son âge. Il voulut l'épouser; les enfans de *Jacob* freres de la violée, la lui donnerent en mariage, à condition qu'il se ferait circoncire lui & tout son peuple. Quand l'opération fut faite, & que tous les Sichemites, ou Sichimites, étaient au lit dans les douleurs de cette besogne, les saints patriarches *Siméon* & *Lévi* les égorgerent tous l'un après l'autre. Mais après tout, je ne crois pas qu'aujourd'hui le prépuce doive produire de si abominables horreurs. Je ne pense pas surtout que les hommes doivent se haïr, se détester, s'anathématiser, se damner réciproquement le samedi & le dimanche pour un petit bout de chair de plus ou de moins.

Si j'ai dit que quelques déprépuçés ont rogné les especes à *Metz*, à *Francfort-sur-l'Oder* & à *Varsovie*, (ce dont je ne me souviens pas) je leur en demande pardon. Car étant prêt de finir mon pélerinage, je ne veux point me brouiller avec *Israël*.

J'ai l'honneur d'être comme on dit,

Votre &c.

L E T T R E S E C O N D E.

De l'Antiquité des Juifs.

M E S S I E U R S ,

Je suis toujours convenu , à mesure que j'ai lu quelques livres d'histoire pour m'amuser , que vous êtes une nation assez ancienne , & que vous datez de plus loin que les Teutons , les Celtes , les Welchés , les Sicambres , les Bretons , les Slavons , les Angles & les Hurcons . Je vous vois rassemblés en corps de peuple dans une capitale nommée tantôt *Hersbalaïm* , tantôt *Shebab* sur la montagne Moriah , & sur la montagne Sion , auprès d'un désert , dans un terrain pierreux , près d'un petit torrent qui est à sec six mois de l'année .

Lorsque vous commençâtes à vous affermir dans ce coin , (je ne dirai pas de terre , mais de cailloux) il y avait environ deux siècles que Troye était détruite par les Grecs ;

Medon était archonte d'Athènes ;

Ekestrates régnait dans Lacédémone ;

Latinus Silvius régnait dans le Latium ;

Oscor en Egypte .

Les Indes étaient florissantes depuis une longue suite de siècles .

C'était le tems le plus illustre de la Chine ; l'empereur *Tchinvang* régnait avec gloire sur ce vaste empire ; toutes les sciences y étaient cultivées ; & les annales publiques portent que le roi de la Cochinchine étant venu saluer cet empereur *Tchinvang* , il en reçut en présent une bouffole .

Cette boussole aurait bien servi à votre *Salomon* pour les flottes qu'il envoyait au beau pays d'*O-phir*, que personne n'a jamais connu.

Ainsi après les Caldéens, les Syriens, les Perses, les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, les Chinois, les Latins, les Toscans, vous êtes le premier peuple de la terre qui ait eu quelque forme de gouvernement connue.

Les Banians, les Guebres, sont avec vous les seuls peuples, qui dispersés hors de leur patrie, ont conservé leurs anciens rites. Ca je ne compte pas les petites troupes égyptiennes qu'on appelle *Zingari* en Italie, *Gipsi* en Angleterre, *Babunes* en France, lesquelles avaient conservé les anciennes cérémonies du culte d'*Isis*, le cistre, les cimbales, les crotales, la danse d'*Isis*, la prophétie, & l'art de voler les poules dans les basses-cours. Ces troupes sacrées commencent à disparaître de la face de la terre, tandis que leurs pyramides appartiennent encor aux Turcs, qui n'en feront pas peut-être toujours les maîtres non plus que d'*Hershalaïm*, tant la figure de ce monde passe.

Vous dites que vous êtes établis en Espagne dès le tems de *Salomon*. Je le crois ; & même j'ose ais penser que les Phéniciens purent y conduire quelques Juifs longtems auparavant, lorsque vous fûtes esclaves en Phénicie après les horribles massacres que vous dites avoir été commis par *Josué* & par *Caleb*. (59)

Vos livres disent en effet que vous fûtes ré-

(59) Juges ch. III.

duits en servitude sous *Cus'an Rasbataim* roi d'Ar-am-Naharaim pendant huit ans, & sous *Eglon* (60) roi de Moab pendant dix-huit ans; puis sous *Jabin* (61) roi de Canaan pendant vingt ans; puis dans le petit canton de Mædian dont vous étiez venus, & où vous vécûtes dans des cavernes pendant sept ans.

Puis en Galaad pendant dix-huit ans, quoique *Jair* votre prince eût trente fils, montés chacun sur un bel ânon. (62)

Puis sous les Phéniciens nommés par vous *Pbilis* pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'enfin le Seigneur envoya *Samson* qui attacha trois cent renards l'un à l'autre par la queue, & tua mille Phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquelle il sortit une belle fontaine d'eau pure, qui a été très bien représentée à la comédie italienne.

Voilà de votre aveu quatre-vingt seize ans de captivité dans la terre promise. Or il est très probable que les Tyriens qui étaient les facteurs de

(60) C'est ce même *Eglon* roi de Moab qui fut si saintement assassiné au nom du Seigneur par *Aud* l'ambidextre, lequel lui avait fait serment de fidélité, & c'est ce même *Aud* qui fut si souvent réclamé à Paris par les prédicateurs de la Ligue. *Il nous faut un Aud, il nous faut un Aud*; ils crierent tant qu'ils en trouvèrent un.

(61) C'est sous ce *Jabin* que la bonne femme *Jahel* assassina le capitaine *Sizara*, en lui enfonçant un clou dans la cervelle, lequel clou le cloua fort avant dans la terre. Quel maître clou & quelle maîtresse femme que cette *Jahel*! on ne lui peut comparer que *Judith*, mais *Judith* a paru bien supérieure, car elle coupa la tête à son amant dans son lit après lui avoir donné ses tendres faveurs. Rien n'est plus héroïque & plus édifiant.

(62) Juges ch. x.

toutes les nations , & qui navigeaient jusques sur l'Océan , acheterent plusieurs esclaves juifs , & les mènerent à Cadix qu'ils fonderent. Vous voyez que vous êtes bien plus anciens que vous ne pensez. Il est très probable en effet que vous avez habité l'Espagne plusieurs siècles avant les Romains , les Goths , les Vandales & les Maures.

Non-seulement je suis votre ami , votre frere , mais de plus votre généalogiste.

Je vous supplie , Messieurs , d'avoir la bonté de croire que je n'ai jamais cru , que je ne crois point , & que je ne croirai jamais que vous soyez descendus de ces voleurs de grand chemin à qui le roi *Actisan* fit couper le nez & les oreilles , & qu'il envoya , selon le rapport de *Diodore* (63) de Sicile , dans le désert qui est entre le lac Sirbon & le mont Sinaï ; désert affreux où l'on manque d'eau & de toutes les choses nécessaires à la vie. Ils firent des filets pour prendre des cailles qui les nourrirent pendant quelques semaines , dans le tems du passage des oiseaux.

Des savans ont prétendu que cette origine s'accorde parfaitement avec votre histoire. Vous dites vous mêmes que vous habitez ce désert , que vous y manquâtes d'eau , que vous y vécutes de cailles , qui en effet y sont très abondantes. Le fond de vos récits semble confirmer celui de *Diodore* de Sicile ; mais je n'en crois que le Pentateuque. L'auteur ne dit point qu'on vous ait coupé le nez & les oreilles. Il me semble même (au-

(63) *Diodore de Sicile* liv. 1. section ii. ch. xii.

tant qu'il m'en peut souvenir, car je n'ai pas *Diodore* sous ma main) qu'on ne vous coupa que le nez. Je ne me souviens plus où j'ai lu que les oreilles furent de la partie; je ne sais point si c'est dans quelques fragmens de *Manticbon*, cité par *St. Eplram*.

Le secrétaire qui m'a fait l'honneur de m'écrire en votre nom, a beau m'afflurer que vous voulâtes pour plus de neuf millions d'effets en or monnoié ou orphévrí, pour aller faire votre tabernacle dans le désert. Je soutiens que vous n'emportâtes que ce qui vous appartenait légitimement, en comptant les intérêts à quarante pour cent, ce qui était le taux légitime.

Quoiqu'il en soit, je certifie que vous êtes d'une très bonne noblesse, & que vous étiez seigneurs d'*Hershalaïm*, longtems avant qu'il fût question dans le monde de la maison de *Souabe*, de celle d'*Anhalt*, de *Saxe* & de *Bavière*.

Il se peut que les negres d'*Angola*, & ceux de *Guinée* soient beaucoup plus anciens que vous, & qu'ils aient adoré un beau serpent avant que les Egyptiens aient connu leur *Isis*, & que vous ayez habité auprès du lac *Sirbon*; mais les negres ne nous ont pas encor communiqué leurs livres.

T R O I S I E M E L E T T R E.

Sur quelques chagrins arrivés au peuple de Dieu.

Loin de vous accuser, Messieurs, je vous ai toujours regardés avec compassion. Permettez

moi de vous rappeler ici ce que j'ai lu dans le discours préliminaire de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, & sur l'*Histoire générale*. On y trouve deux cent trente-neuf mille vingt Juifs égorgés les uns par les autres, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à la prise de l'arche par les Philistins ; laquelle coûta la vie à cinquante mille soixante & dix Juifs pour avoir osé regarder l'arche ; tandis que ceux qui l'avaient prise si insolentement à la guerre en furent quittes pour des hémorroïdes & pour offrir à vos prêtres cinq rats d'or, & cinq anus d'or. Vous m'avouerez que deux cent trente-neuf mille vingt hommes massacrés par vos compatriotes, sans compter tout ce que vous perdez dans vos alternatives de guerre & de servitude, devaient faire un grand tort à une colonie naissante.

Comment puis-je ne vous pas plaindre en voyant dix de vos tribus absolument anéanties, ou peut-être réduites à deux cent familles, qu'on retrouve, dit-on, à la Chine & dans la Tartarie ?

Pour les deux autres tribus, vous savez ce qui leur est arrivé. Souffrez donc ma compassion, & ne m'imputez pas de mauvaise volonté.

Q U A T R I E M E L E T T R E.

Sur la femme à Michas.

Trouvez bon que je vous demande ici quelques éclaircissements sur un fait singulier de votre histoire. Il est peu connu des dames de Paris & des personnes du bon ton.

Il n'y avait pas trente-huit ans que *Moïse* était mort, lorsque la femme à *Michas* de la tribu de Benjamin, perdit onze cent cycles, qui valent environ six cent livres de notre monnoie. (64) Son fils les lui rendit, sans que le texte nous apprenne s'il ne les avait pas volés. Aussi-tôt la bonne femme en fait faire des idoles, & leur construit une petite chapelle ambulante selon l'usage. Un lévite de Bethléem s'offrit pour la desservir moyennant dix francs par an, deux tuniques, & *bouche à cour*, comme on disait autrefois.

Une tribu alors (qu'on appella depuis la *Tribu de Dan*) passa auprès de la maison de la *Michas*, en cherchant s'il n'y avait rien à piller dans le voisinage. Les gens de Dan sachant que la *Michas* avait chez elle un prêtre, un voyant, un devin, un rhoé, s'enquirent de lui si leur voyage serait heureux, s'il y aurait quelque bon coup à faire. Le lévite leur promit un plein succès. Ils commencèrent par voler la chapelle de la *Michas*, & lui prirent jusqu'à son lévite. La *Michas* & son mari eurent beau crier, *Vous emportez mes Dicux, & vous me volez mon prêtre*; on les fit taire, & on alla mettre tout à feu & à sang dans la petite bourgade de Dan, dont la tribu prit le nom.

Ces flibustiers conserveront une grande reconnaissance pour les Dieux de la *Michas* qui les avaient si bien servis. Ces idoles furent placées dans un beau tabernacle. La foule des dévots augmenta, il falut un nouveau prêtre, il s'en présenta un.

(64) Juges ch. XXVII.

Ceux qui ne connaissent pas votre histoire ne devineront jamais qui fut ce chapelain. Vous le savez, messieurs, c'était le propre petit-fils de Moïse, un nommé *Jonathan*, fils de *Gersom*, fils de Moïse & de la fille à *Jéthro*.

Vous conviendrez avec moi que la famille de Moïse était un peu singulière. Son frère à l'âge de cent ans jette un veau d'or en fonte & l'adore ; son petit-fils se fait aumônier des idoles pour de l'argent. Cela ne prouverait-il pas que votre religion n'était pas encor faite, & que vous tâtonnâtes longtems avant d'être de parfaits Israélites tels que vous l'êtes aujourd'hui ?

Vous répondez à ma question que notre St. Pierre *Simon Barjone* en a fait autant, & qu'il commença son apostolat par renier son maître. Je n'ai rien à repliquer, sinon qu'il faut toujours se défier de soi ; & je me défie si fort de moi-même, que je finis ma lettre en vous assurant de toute mon indulgence, & en vous demandant la vôtre.

C I N Q U I E M E L E T T R E.

Pour savoir si les Juifs ont été antropophages, si leurs meres ont couché avec des boucs, si les peres & meres ont immolé leurs ensans, & sur quelques autres belles actions du peuple de DIEU.

M E S S I E U R S ,

J'ai un peu gourmandé votre secrétaire. Il n'est pas dans la civilité de gronder les valets d'autrui devant leurs maîtres ; mais l'ignorance orgueilleuse

révolte dans un chrétien qui se fait valet d'un Juif. Je m'adresse directement à vous pour n'avoir plus à faire à votre livrée.

C A L A M I T É S J U I V E S.

Permettez-moi d'abord de m'attendrir sur toutes vos calamités, car outre les deux cent trente-neuf mille vingt Israélites, tués par l'ordre du Seigneur, je vois la fille de Jephthé immolée par son père. *Il lui fit comme il l'avait voué.* Tournez-vous de tous les sens; tordez le texte, disputez contre les peres de l'église. Il lui fit comme il avait voué; & il avait voué d'égorger sa fille pour remercier le Seigneur. Belle action de graces!

Oui, vous avez immolé des victimes humaines au Seigneur; mais consolez-vous: je vous ai dit souvent que nos Welches & toutes les nations en firent autant autrefois. Voilà Mr. de Bougainville qui revient de l'isle de Taïti, de cette île de Cithere dont les habitans paisibles, doux, humains, hospitaliers, offrent aux voyageurs tout ce qui est en leur pouvoir, les fruits les plus délicieux, & les filles les plus belles, les plus faciles de la terre. Mais ces peuples ont leurs jongleurs; & ces jongleurs les forcent à sacrifier leurs enfans à des magots qu'ils appellent leurs Dieux.

Je vois soixante & dix frères d'Abimelec écrasés sur une même pierre par cet Abimelec fils de Gédéon & d'une couruse. Ce fils de Gédéon était mauvais parent; & ce Gédéon l'ami de DIEU était bien débauché.

Votre lévite qui vient sur son âne à Gabaa; les

Gabaonites qui veulent le violer, sa pauvre femme qui est violée à sa place & qui meurt à la peine; la guerre civile qui en est la suite, toute votre tribu de Benjamin exterminée, à six cent hommes près, me font une peine que je ne puis vous exprimer.

Vous perdez tout-d'un-coup cinq belles villes que le Seigneur vous destinait au bout du lac de Sodome, & cela pour un attentat inconcevable contre la pudeur de deux anges. En vérité, c'est bien pis que ce dont on accuse vos mères avec les boucs. Comment n'aurais-je pas la plus grande pitié pour vous, quand je vois le meurtre, la sodomie, la bestialité constatés chez vos ancêtres qui sont nos premiers pères spirituels & nos proches parens selon la chair? Car enfin, si vous descendez de *Sem*, nous descendons de son frère *Japhet*. Nous sommes évidemment cousins.

ROITELETS, OU MELCHIM JUIFS.

Votre *Samuel* avait bien raison de ne pas vouloir que vous eussiez des roitelets; car presque tous vos roitelets sont des assassins, à commencer par *David* qui assassine Miphiboseth fils de *Jonathas* son tendre ami qu'il aimait d'un amour plus grand que l'amour des femmes, qui assassine *Uriah* le mari de sa *Betzabée*, qui assassine jusqu'aux enfans qui tettent dans les villages alliés de son protecteur *Achis*; qui commande en mourant qu'on assassine *Joab* son général, & *Semei* son conseiller; à commencer, dis-je, par ce *Da-*

vid & par Salomon qui assassiné son propre frère *Adonias* embrassant en vain l'autel , & à finir par *Hérode le grand* qui assassiné son beau-frère , sa femme , tous ses parens & ses enfans même.

Je ne vous parle pas des quatorze mille petits garçons que votre roitelet , ce grand *Hérode* , fit égorguer dans le village de Bethléem. Ils sont enterrés , comme vous savez , à Cologne avec nos onze mille vierges ; & on voit encor un de ces enfans tout entier. Vous ne croyez pas à cette histoire autentique parce qu'elle n'est pas dans votre canon , & que votre *Flavien Joseph* n'en a rien dit. Je ne vous parle pas des onze cent mille hommes tués dans la seule ville de Jérusalem pendant le siège qu'en fit *Titus*.

Par ma foi , la nation chérie est une nation bien malheureuse.

S I L E S J U I F S O N T M A N G É D E L A C H A I R H U M A I N E ?

Parmi vos calamités qui m'ont fait tant de fois frémir , j'ai toujours compté le malheur que vous avez eu de manger de la chair humaine. Vous dites que cela n'est arrivé que dans les grandes occasions , que ce n'est pas vous que le Seigneur invitait à sa table pour manger le cheval & le cavalier , que c'étaient les oiseaux qui étaient les convives ; je le veux croire. (Voyez l'article *Antropophages.*)

**S I L E S D A M E S J U I V E S C O U C H E R E N T
A V E C D E S B O U C S ?**

Vous prétendez que vos mères n'ont pas couché avec des boucs, ni vos pères avec des chèvres. Mais, dites-moi, messieurs, pourquoi vous êtes le seul peuple de la terre à qui les loix aient jamais fait une pareille défense? Un législateur se ferait-il jamais avisé de promulguer cette loi bizarre si le délit n'avait pas été commun?

**S I L E S J U I F S I M M O L E R E N T D E S
H O M M E S ?**

Vous ossez assurer que vous n'immoliez pas des victimes humaines au Seigneur; & qu'est-ce donc que le meurtre de la fille de Jephthé réellement immolée, comme nous l'avons déjà prouvé par vos propres livres?

Comment expliquerez-vous l'anathème des trente-deux pucelles qui furent le partage du Seigneur quand vous pritez chez les Madianites trente-deux mille pucelles & soixante & un mille ânes? Je ne vous dirai pas ici qu'à ce compte il n'y avait pas deux ânes par pucelles; mais je vous demanderai ce que c'était que cette part du Seigneur. Il y eut, selon votre livre des Nombres, seize mille filles pour vos soldats, seize mille filles pour vos prêtres; & sur la part des soldats on préleva trente-deux filles pour le Seigneur. Qu'en fit-on? vous n'aviez point de religieuses. Qu'est-ce que la part du Seigneur dans toutes vos guerres, sinon du sang?

Le prêtre *Samuel* ne hacha-t-il pas en morceaux le roitelet *Agag*, à qui le roitelet *Saul* avait sauvé la vie? ne le sacrifia-t-il pas comme la part du Seigneur?

Ou renoncerez à vos livres auxquels je crois fermement, selon la décision de l'église; ou avouez que vos peres ont offert à Dieu des fleuves de sang humain, plus que n'a jamais fait aucun peuple du monde.

DES TRENTÉ-DEUX MILLE PUCELLES, DES SOIXANTE ET QUINZE MILLE BOEUFFS, ET DU FERTILE DESERT DE MADIAN.

Que votre secrétaire cesse de tergiverser, d'équivoquer, sur le camp des Madianites & sur leurs villages. Je me soucie bien que ce soit dans un camp ou dans un village de cette petite contrée misérable & déserte que votre prêtre-boucher *Eléazar*, général des armées juives, ait trouvé soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, six cent soixante & quinze mille brebis, sans compter les béliers & les agneaux!

Or, si vous pritez trente-deux mille petites filles, il y avait apparemment autant de petits garçons, autant de peres & de meres. Cela irait probablement à cent vingt-huit mille captifs, dans un désert où l'on ne boit que de l'eau saumâtre, où l'on manque de vivres, & qui n'est habité que par quelques Arabes vagabonds au nombre de deux ou trois mille tout au plus. Vous remarquerez d'ailleurs que ce pays affreux n'a pas plus

plus de huit lieues de long & de large sur toutes les cartes.

Mais qu'il soit aussi grand, aussi fertile, aussi peuplé que la Normandie ou le Milanais, cela ne m'importe; je m'en tiens au texte qui dit que la part du Seigneur fut de trente-deux filles. Confondez tant qu'il vous plaira le Madian près de la mer Rouge avec le Madian près de Sodome; je vous demanderai toujours compte de mes trente-deux pucelles.

Votre secrétaire a-t-il été chargé par vous de supputer combien de bœufs & de filles peut nourrir le beau pays de Madian?

J'habite un canton, messieurs, qui n'est pas la terre promise; mais nous avons un lac beaucoup plus beau que celui de Sodome. Notre sol est d'une bonté très médiocre. Votre secrétaire me dit qu'un arpent de Madian peut nourrir trois bœufs. Je vous assure, messieurs, que chez moi un arpent ne nourrit qu'un bœuf. Si votre secrétaire veut tripler le revenu de mes terres, je lui donnerai de bons gages; & je ne le payerai pas en prescriptions sur les receveurs-généraux. Il ne trouvera pas dans tout le pays de Madian une meilleure condition que chez moi. Mais malheureusement cette homme ne s'entend pas mieux en bœufs qu'en veaux d'or.

A l'égard des trente-deux mille pucelages; je lui en souhaite. Notre petit pays est environ de l'étendue de Madian; il contient environ quatre mille yvrognes, une douzaine de procureurs, deux hommes d'esprit, & environ quatre mille

personnes du beau sexe , qui ne sont pas toutes jolies. Tout cela monte à environ huit mille personnes , supposé que le greffier qui m'a produit ce compte n'ait pas exagéré de moitié selon la coutume. Vos prêtres & les nôtres auraient peine à trouver dans mon pays trente - deux mille pucelles pour leur usage. C'est ce qui me donne de grands scrupules sur les dénombremens du peuple Romain , du tems que son empire s'étendait à quatre lieues du mont Tarpéyen , & que les Romains avaient une poignée de foin au haut d'une perche pour enseignes. Peut-être ne savez-vous pas que les Romains passèrent cinq cents années à piller leurs voisins avant d'avoir aucun historien ; & que leurs dénombremens sont fort suspects ainsi que leurs miracles.

A l'égard des soixante & un mille ânes qui furent le prix de vos conquêtes en Madian , c'est assez parler d'ânes.

DES ENFANS JUIFS IMMOLÉS PAR LEURS MÈRES.

Je vous dis que vos peres ont immolé leurs enfans , & j'appelle en témoignage vos prophètes. *Isaïe* (65) leur reproche ce crime de cannibales , *Vous immolez aux Dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres.*

Vous m'allez dire que ce n'était pas au Seigneur *Adonai* que les femmes sacrifiaient les fruits de leurs entrailles ; que c'était à quelque autre Dieu.

(65) Isaïe ch. XLVII. vs. 7.

Il importe bien vraiment que vous ayez appellé *Melkom* ou *Sadaï*, ou *Baal* ou *Adonai*, celui à qui vous immoliez vos enfans ! ce qui importe, c'est que vous ayez été des parricides. C'était, dites-vous, à des idoles étrangères que vos peres faisaient ces offrandes ; eh bien, je vous plains en- cor davantage de descendre d'ayeux parricides & idolâtres. Je gémirai avec vous de ce que vos peres furent toujours idolâtres pendant quarante ans dans le désert de Sinaï, comme le disent expressément *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

Vous étiez idolâtres du tems des juges, & le pe-
tit-fils de *Moïse* était prêtre de la tribu de Dan,
idolâtre toute entière comme nous l'avons vu.
Car il faut insister, inculquer, sans quoi tout
s'oublie.

Vous étiez idolâtres sous vos rois, vous n'a-
vez été fidèles à un seul DIEU qu'après qu'*Ez-
dras* eut restauré vos livres. C'est-là que votre
véritable culte non interrompu commence. Et
par une providence incompréhensible de l'Etre su-
prême, vous avez été les plus malheureux de
tous les hommes depuis que vous avez été les plus
fidèles, sous les rois de Syrie, sous les rois d'E-
gypte, sous *Hérode l'Iduméen*, sous les Romains,
sous les Persans, sous les Arabes, sous les Turcs,
jusqu'au tems où vous me faites l'honneur de
m'écrire, & où j'ai celui de vous répondre.

SIXIÈME LETTRE.

Sur la beauté de la terre promise.

Ne me reprochez pas de ne vous point aimer. Je vous aime tant, que je voudrais que vous fusiez tous dans Hershalaïm au-lieu des Turcs qui dévastent tout votre pays, & qui ont bâti cependant une assez belle mosquée sur les fondemens de votre temple, & sur la plate forme construite par votre *Hérode*.

Vous cultiveriez ce malheureux désert comme vous l'avez cultivé autrefois, vous porteriez encor de la terre sur la croupe de vos montagnes arides; vous n'auriez pas beaucoup de blé, mais vous auriez d'assez bonnes vignes, quelques palmiers, des oliviers & des pâturages.

Quoique la Palestine n'égale pas la Provence, & que Marseille seule soit supérieure à toute la Judée qui n'avait pas un port de mer, quoique la ville d'Aix soit dans une situation incomparablement plus belle que Jérusalem, vous pourriez faire de votre terrain à-peu-près ce que les Provençaux ont fait du leur. Vous exécuteriez à plaisir dans votre détestable jargon votre détestable musique.

Il est vrai que vous n'auriez point de chevaux, parce qu'il n'y a que des ânes vers Hershalaïm, & qu'il n'y a jamais eu que des ânes. Vous manqueriez souvent de froment, mais vous en tireriez d'Egypte ou de la Syrie.

Vous pourriez voiturer des marchandises à Damas, à Scïde sur vos ânes, ou même sur des cha-

meaux que vous ne connutes jamais du tems de vos melchim, & qui vous seraient d'un grand secours. Enfin un travail assidu, pour lequel l'homme est né, rendrait fertile cette terre que les seigneurs de Constantinople & de l'Asie mineure négligent.

Elle est bien mauvaise cette terre promise. Connaissez-vous *St. Jérôme*? C'était un prêtre chrétien; vous ne lisez point les livres de ces gens-là. Cependant il a demeuré très longtems dans votre pays; c'était un très docte personnage, peu endurant à la vérité, & prodigue d'injures quand il était contredit; mais sachant votre langue mieux que vous, parce qu'il était bon grammairien. L'étude était sa passion dominante, la colere n'était que la seconde (66). Il s'était fait prêtre avec son ami *Vincent*, à condition qu'ils ne diraient jamais la messe ni vêpres, de peur d'être trop interrompus dans leurs études. Car étant directeurs de femmes & de filles, s'ils avaient été obligés encor de vaquer aux œuvres presbitériales, il ne leur serait pas resté deux heures dans la journée pour le grec, le caldéen & l'idiome judaïque. Enfin, pour avoir plus de loisir, *Jérôme* se retira tout-à-fait chez les Juifs à Bethléem, comme l'évêque d'Avranche *Huet* se retira chez les Jésuites à la maison professe rue St. Antoine à Paris.

Jérôme se brouilla il est vrai avec l'évêque de Jérusalem nommé *Jean*, avec le célèbre prêtre *Rufin*, avec plusieurs de ses amis. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, *Jérôme* était colere & plein d'a-

(66) C'est-à-dire qu'ils ne feraienr aucune fonction sacerdotale.

mour-propre; & St. *Augustin* l'accuse d'être inconstant & léger, (67) mais enfin il n'en était pas moins saint; il n'en était pas moins docte; son témoignage n'en est pas moins recevable sur la nature du misérable pays dans lequel son ardeur pour l'étude & sa mélancolie l'avaient confiné.

Ayez la complaisance de lire sa lettre à *Dardanus* écrite l'an 414 de notre ère vulgaire, qui est, suivant le comput juif, l'an du monde quatre mille, ou 4001, ou 4003, ou 4004, comme on voudra.

„ Je prie ceux qui prétendent que le peuple Juif „ après sa sortie d'Egypte, prit possession de ce „ pays, qui est devenu pour nous, par la passion „ & la résurrection du Sauveur, une véritable ter- „ re de promesse; je les prie, dis-je, de nous fai- „ re voir ce que ce peuple en a possédé. Tout „ son domaine ne s'étendait que depuis Dan jus- „ qu'à Bersabée, c'est-à-dire, l'espace de cent „ soixante milles de longueur. L'Ecriture sainte „ n'en donne pas davantage à *David* & à *Salo- mon*..... J'ai honte de dire quelle est la lar- „ geur de la terre promise, & je crains que les „ payens ne prennent delà occasion de blasphemer. „ On ne compte que quarante & six milles depuis „ Joppé jusqu'à notre petit bourg de Bethléem, „ après quoi on ne trouve plus qu'un affreux dé- „ sert.”

Lisez aussi la lettre à une de ses dévotes où il

(67) En récompense *Jérôme* écrit à *Augustin* dans sa cent quatorzième lettre, Je n'ai point critiqué vos ouvrages, car je ne les ai jamais lus; & si je voulais les critiquer, je pourrais vous faire voir que vous n'entendez point les peres Grecs..... Vous ne fa-vez pas même ce dont vous parlez.

dit, qu'il n'y a que des cailloux & point d'eau à boire de Jérusalem à Bethlém : mais plus loin, vers le Jourdain, vous auriez d'assez bonnes vallées dans ce pays hérissé de montagnes pelées. C'était véritablement une contrée de lait & de miel, comme vous disiez, en comparaison de l'abominable désert d'Oreb & de Sinaï dont vous êtes originaires. La Champagne pouilleuse est la terre promise par rapport à certains terrains des landes de Bordeaux. Les bords de l'Aar sont la terre promise en comparaison des petits cantons Suisses. Toute la Palestine est un fort mauvais terrain en comparaison de l'Egypte, dont vous dites que vous sorties en volcurs ; mais c'est un pays délicieux si vous le comparez aux déserts de Jérusalem, de Nazareth, de Sodome, d'Oreb, de Sinaï, de Cafdes-barné, &c.

Retournez en Judée le plutôt que vous pourrez. Je vous demande seulement deux ou trois familles hébraïques pour les établir au mont Crapac, où je demeure, un petit commerce nécessaire. Car si vous êtes de très ridicules théologiens (& nous aussi) vous êtes des commerçans très intelligens ; ce que nous ne sommes pas.

S E P T I E M E L E T T R E.

Sur la charité que le peuple de DIEU & les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.

Ma tendresse pour vous n'a plus qu'un mot à vous dire. Nous vous avons pendus entre deux chiens pendant des siècles ; nous vous avons arra-

ché les dents pour vous forcer à nous donner votre argent ; nous vous avons chassés plusieurs fois par avarice , & nous vous avons rappelés par avarice & par bêtise ; nous vous faisons payer encor dans plus d'une ville la liberté de respirer l'air ; nous vous avons sacrifiés à DIEU dans plus d'un royaume ; nous vous avons brûlés en holocaustes : car je ne veux pas , à votre exemple , dissimuler que nous ayons offert à DIEU des sacrifices de sang humain. Toute la différence est que nos prêtres vous ont fait brûler par des laïques , se contentant d'appliquer votre argent à leur profit , & que vos prêtres ont toujours immolé les victimes humaines de leurs mains sacrées. Vous futes des monstres de cruauté & de fanatisme en Palestine ; nous l'avons été dans notre Europe. Oublions tout cela , mes amis.

Voulez-vous vivre paisibles ? imitez les Banians & les Guebres ; ils sont beaucoup plus anciens que vous ; ils sont dispersés comme vous ; ils sont sans patrie comme vous. Les Guebres surtout , qui sont les anciens Persans , sont esclaves comme vous après avoir été longtems vos maîtres. Ils ne disent mot ; prenez ce parti. Vous êtes des animaux calculans ; tâchez d'être des animaux pensans.

J U L I E N.

Quoique nous ayons déjà parlé de *Julien* à l'article *Apostat* , quoique nous ayons , à l'exemple de

tous les sages , déploré le malheur horrible qu'il eut de n'être pas chrétien , & que d'ailleurs nous ayons rendu justice à toutes ses vertus , cependant nous sommes forcés d'en dire encor un mot .

C'est à l'occasion d'une imposture aussi absurde qu'atroce , que nous avons lue par hazard dans un de ces petits dictionnaires dont la France est inondée aujourd'hui , & qu'il est malheureusement trop aisè de faire . Ce dictionnaire théologique est d'un ex-jésuite nommé *Paulian* ; il répète cette fable si décréditée , que l'empereur *Julien* blessé à mort en combattant contre les Perses , jeta son sang contre le ciel , en s'écriant , *Tu as vaincu , Galiléen* . Fable qui se détruit d'elle-même , puisque *Julien* fut vainqueur dans le combat , & que certainement JESUS-CHRIST n'était pas le Dieu des Perses .

Cependant , *Paulian* ose affirmer que le fait est incontestable . Et sur quoi l'affirme-t-il ? sur ce que *Théodore* , l'auteur de tant d'insignes mensonges , le rapporte ; encor ne le rapporte - t - il que comme un bruit vague ; il se sert du mot , *On dit* (68) . Ce conte est digne des calomniateurs qui écrivirent que *Julien* avait sacrifié une femme à la lune , & qu'on trouva après sa mort un grand coffre rempli de têtes parmi ses meubles .

Ce n'est pas le seul mensonge & la seule calomnie dont cet ex-jésuite *Paulian* se soit rendu coupable . Si ces malheureux savaient quel tort ils font à notre sainte religion en cherchant à l'appuyer

(68) *Théodore* ch. xxv.

par l'imposture, & par les injures grossières qu'ils vomissent contre les hommes les plus respectables, ils seraient moins audacieux & moins empêtrés ; mais ce n'est pas la religion qu'ils veulent soutenir ; ils veulent gagner de l'argent par leurs libelles ; & désespérant d'être lus des gens du monde, ils compilent, compilent, compilent du fatras théologique dans l'espérance que leurs opuscules feront fortune dans les séminaires. (Voyez *Philosophie.*)

J U S T I C E.

CE n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit que la justice est bien souvent très injuste : *Summum jus summa injuria*, est un des plus anciens proverbes. Il y a plusieurs manières affreuses d'être injuste ; par exemple, celle de rouer l'innocent *Calas* sur des indices équivoques, & de se rendre coupable du sang innocent pour avoir trop cru des vaines présomptions.

Une autre manière d'être injuste, est de condamner au dernier supplice, un homme qui mériterait tout-au-plus trois mois de prison. Cette espèce d'injustice est celle des tyrans, & surtout des fanatiques, qui deviennent toujours tyrans dès qu'ils ont la puissance de mal faire.

Nous ne pouvons mieux démontrer cette vérité que par la lettre qu'un célèbre avocat au conseil, écrivit en 1766 à Mr. le marquis de *Beccaria*, l'un des plus célèbres professeurs de jurisprudence qui soient en Europe.

L E T T R E D E M R . C A S S A M R .
B E C C A R I A .

Il semble , Monsieur , que toutes les fois qu'un génie bienfaisant cherche à rendre service au genre-humain , un démon funeste s'éleve aussi-tôt pour détruire l'ouvrage de la raison .

A peine eutes-vous instruit l'Europe par votre excellent livre sur les *Délits & les peines* , qu'un homme qui se dit jurisconsulte , écrivit contre vous en France . Vous aviez soutenu la cause de l'humanité , & il fut l'avocat de la barbarie . C'est peut-être ce qui a préparé la catastrophe du jeune chevalier de *la Barre* âgé de dix-neuf ans , & du fils du président de *Talonde* qui n'en avait pas encore dix huit .

Avant que je vous raconte , monsieur , cette horrible avanture qui excite l'étonnement & la pitié de l'Europe entière , (excepté peut-être de quelques fanatiques ennemis de la nature humaine) permettez-moi de poser ici deux principes que vous trouverez incontestables .

1^o. Quand une nation est encore assez attachée aux anciens usages pour faire subir aux accusés le supplice de la torture , c'est-à-dire , pour leur faire souffrir mille morts au-lieu d'une , sans savoir s'ils sont innocens ou coupables ; il est clair au moins qu'on ne doit point exercer cette cruauté contre un accusé quand il convient de son crime , & qu'on n'a plus besoin d'aucune preuve .

2^o. Il est contre la nature des choses de punir les violations des usages reçus dans un pays ; les

délits commis contre l'opinion régnante , & qui n'ont opéré aucun mal physique , du même supplice dont on punit les parricides & les empoisonneurs.

Si ces deux regles ne sont pas démontrées , il n'y a plus de loix , il n'y a plus de raison sur la terre ; les hommes sont abandonnés à la plus capricieuse tyrannie ; & leur sort est fort au-dessous de celui des bêtes.

Ces deux principes établis , je viens , monsieur , à la funeste histoire que je vous ai promise.

Il y avait dans Abbeville , petite cité de Picardie , une abbesse , fille d'un conseiller d'état très estimé ; c'est une dame aimable , de mœurs au fond très régulières , d'une humeur douce & enjouée , bienfaisante , & sage sans superstition.

Un habitant d'Abbeville nommé B*** âgé de soixante ans , vivait avec elle dans une grande intimité , parce qu'il était chargé de quelques affaires du couvent ; il est lieutenant d'une espece de petit tribunal qu'on appelle l'*Election* , si on peut donner le nom de *tribunal* à une compagnie de bourgeois , uniquement préposés pour régler l'affaire de l'impôt appellé *la taille* . Cet homme devint amoureux de l'abbesse , qui ne le repoussa d'abord qu'avec sa douceur ordinaire ; mais qui fut ensuite obligée de marquer son aversion & son mépris pour ses importunités trop redoublées.

Elle fit venir chez elle dans ce tems-là , en 1764 , le chevalier de *la Barre* son neveu , petit-fils d'un lieutenant-général des armées , mais dont le pere avait dissipé une fortune de plus de qua-

rante mille livres de rente. Elle prit soin de ce jeune homme, comme de son fils, & elle était prête de lui faire obtenir une compagnie de cavalerie: il fut logé dans l'extérieur du couvent, & madame sa tante lui donnait souvent à souper, ainsi qu'à quelques jeunes gens de ses amis. Le sieur *B**** exclus de ces soupers, se vengea en fustigant à l'abbesse quelques affaires d'intérêt.

Le jeune *la Barre* prit vivement le parti de sa tante, & parla à cet homme avec une hauteur qui le révolta entièrement. *B**** résolut de se venger; il fut que le chevalier de *la Barre* & le jeune *Talonde* fils du président de l'élection, avaient passé depuis peu devant une procession sans ôter leur chapeau: c'était au mois de Juillet 1765. Il chercha dès ce moment à faire regarder cet oubli momentané des bienséances comme une insulte prémeditée faite à la religion. Tandis qu'il ourdissait secrètement cette trame, il arriva malheureusement que le 9 Août de la même année on s'aperçut que le crucifix de bois posé sur le pont-neuf d'Abbeville était endommagé, & l'on soupçonna que des soldats ivres avaient commis cette insolence impie.

Je ne puis m'empêcher, monsieur, de remarquer ici qu'il est peut-être indécent & dangereux d'exposer sur un pont ce qui doit être révéré dans un temple catholique; les voitures publiques peuvent aisément le briser ou le renverser par terre. Des ivrognes peuvent l'insulter au sortir d'un cabaret, sans savoir même quel excès ils commettent. Il faut remarquer encore que ces ouvrages grossiers, ces crucifix de grand chemin, ces ima-

ges de la Vierge *Marie*, ces enfans JESUS qu'on voit dans des niches de plâtre au coin des rues de plusieurs villes, ne sont pas un objet d'adoration tels qu'ils le sont dans nos églises : cela est si vrai, qu'il est permis de passer devant ces images sans les saluer. Ce sont des monumens d'une piété mal éclairée : & au jugement de tous les hommes sensés, ce qui est saint ne doit être que dans le lieu saint.

Malheureusement l'évêque d'Amiens étant aussi évêque d'Abbeville, donna à cette avanture une célébrité, & une importance qu'elle ne méritait pas. Il fit lancer des monitoires ; il vint faire une procession solennelle auprès de ce crucifix, & on ne parla dans Abbeville que de sacrileges pendant une année entière. On disait qu'il se formait une nouvelle secte qui brisait tous les crucifix, qui jettait par terre toutes les hosties & les perçait à coups de couteaux. On assurait qu'elles avaient répandu beaucoup de sang. Il y eut des femmes qui crurent en avoir été témoins. On renouvela tous les contes calomnieux répandus contre les Juifs dans tant de villes de l'Europe. Vous connaissez, monsieur, à quel excès la populace porte la crédulité & le fanatisme, trop souvent encouragés par quelques moines.

Le Sr. *B**** voyant les esprits échauffés, confondit malicieusement ensemble l'aventure du crucifix & celle de la procession, qui n'avaient aucune connexion. Il rechercha toute la vie du chevalier de *la Barre* : il fit venir chez lui valets, servantes, manœuvres ; il leur dit d'un ton d'inspiré

qu'ils étaient obligés en vertu des monitoires, de révéler tout ce qu'ils avaient pu apprendre à la charge de ce jeune homme ; ils répondirent tous qu'ils n'avaient jamais entendu dire que le chevalier de *la Barre* eût la moindre part à l'endommagement du crucifix.

On ne découvrit aucun indice touchant cette mutilation, & même alors il parut fort douteux que le crucifix eut été mutilé exprès. On commença à croire (ce qui était assez vrai-semblable) que quelque charrette chargée de bois avait causé cet accident.

Mais, dit *B**** à ceux qu'il voulait faire parler, si vous n'êtes pas sûrs que le chevalier de *la Barre* ait mutilé un crucifix en passant sur le pont, vous savez au moins que cette année au mois de Juillet, il a passé dans une rue avec deux de ses amis à trente pas d'une procession sans ôter son chapeau. Vous avez ouï dire qu'il a chanté une fois des chansons libertines ; vous êtes obligés de l'accuser sous peine de péché mortel.

Après les avoir ainsi intimidés, il alla lui-même chez le premier juge de la sénéchaussée d'Abbeville. Il y déposa contre son ennemi ; il força ce juge à entendre les dénonciateurs.

La procédure une fois commencée, il y eut une foule de délations ; chacun disait ce qu'il avait vu ou cru voir, ce qu'il avait entendu ou cru entendre. Mais quel fut, monsieur, l'étonnement de *B**** lorsque les témoins qu'il avait suscités lui-même contre le chevalier de *la Barre*, dénoncerent son propre fils comme un des principaux complices

des impiétés secrètes qu'on cherchait à mettre au grand jour. *B**** fut frappé comme d'un coup de foudre, il fit incontinent évader son fils; mais ce que vous croirez à peine, il n'en poursuivit pas avec moins de chaleur cet affreux procès.

Voici, monsieur, quelles sont les charges.

Le 13 Août 1765, six témoins déposent qu'ils ont vu passer trois jeunes gens à trente pas d'une procession, que les Srs. de *la Barre* & de *Talonde* avaient leur chapeau sur la tête, & le Sr. *Moinel* le chapeau sous le bras.

Dans une addition d'information, une *Elizabeth Lacrivel*, dépose avoir entendu dire à un de ses cousins, que ce cousin avait entendu dire au chevalier de *la Barre* qu'il n'avait pas ôté son chapeau.

Le 26 Septembre une femme du peuple nommée *Ursule Gondalier*, dépose qu'elle a entendu dire que le chevalier de *la Barre* voyant une image de St. *Nicolas* en plâtre chez la sœur *Marie* tourière du couvent, il demanda à cette tourière si elle avait acheté cette image pour avoir celle d'un homme chez elle.

Le nommé *Bauvalet* dépose, que le chevalier de *la Barre* a proféré un mot impie en parlant de la Vierge *Marie*.

Claude, dit *Sélincourt*, témoin unique, dépose que l'accusé lui a dit que les commandemens de DIEU ont été faits par des prêtres; mais à la confrontation l'accusé soutient que *Sélincourt* est un calomniateur, & qu'il n'a été question que des commandemens de l'église.

Le nommé *Héquet*, témoin unique, dépose que l'ac-

L'accusé lui a dit ne pouvoir comprendre comment on avait adoré un Dieu de pâte. L'accusé, dans la confrontation, soutient qu'il a parlé des Egyptiens.

Nicolas la Vallée dépose qu'il a entendu chanter au chevalier de *la Barre* deux chansons libertines de corps-de-garde. L'accusé avoue qu'un jour étant ivre il les a chantées avec le Sr. de *Talonde* sans savoir ce qu'il disait, que dans cette chanson on appelle à la vérité la Ste. Marie-Madeleine *putain*; mais qu'avant sa conversion elle avait mené une vie débordée. Il est convenu d'avoir récité l'ode à Priape du Sr. *Pyrrhon*.

Le nommé *Héquet* dépose encore dans une addition, qu'il a vu le chevalier de *la Barre* faire une petite génuflexion devant les livres intitulés *Thérèse philosophe*, *la Toucire des carmélites* & *le Portier des chartreux*. Il ne désigne aucun autre livre; mais au récolelement & à la confrontation, il dit qu'il n'est pas sur que ce fût le chevalier de *la Barre* qui fit ces génuflexions.

Le nommé *la Cour*, dépose qu'il a entendu dire à l'accusé *au nom du C...* au lieu de dire au nom du pere &c. Le chevalier, dans son interrogatoire sur la sellette, a nié ce fait.

Le nommé *Petigot* dépose qu'il a entendu l'accusé réciter les litanies du C... telles à-peu-près qu'on les trouve dans *Rabelais*, & que je n'ose rapporter ici. L'accusé le nie dans son interrogatoire sur la sellette; il avoue qu'il a en effet prononcé C...; mais il nie tout le reste.

Ce sont là, monsieur, toutes les accusations que j'ai vues portées contre le chevalier de *la Barre*.

Septième Partie.

Q

*re, le Sr. Moinel, le Sr. de Talonde, Jean-François Douville de Maillefeu, & le fils du nommé B*** auteur de toute cette tragédie.*

Il est constaté qu'il n'y avait eu aucun scandale public ; puisque *la Barre & Moinel* ne furent arrêtés que sur des monitoires lancés à l'occasion de la mutilation du crucifix, dont ils ne furent chargés par aucun témoin. On rechercha toutes les actions de leur vie, leurs conversations secrètes, des paroles échappées un an auparavant ; on accumula des choses qui n'avaient aucun rapport ensemble, & en cela même la procédure fut très vicieuse.

Sans ces monitoires & sans les mouveimens violens que se donna *B****, il n'y aurait jamais eu de la part de ces enfans infortunés ni scandale, ni procès criminel. Le scandale public a été surtout dans le procès même.

Le monitoire d'Abbeville fit précisément le même effet que celui de Toulouse contre les *Calas* ; il troubla les cervelles & les consciences. Les témoins excités par *B****, comme ceux de Toulouse l'avaient été par le capitoul *David*, rappellerent dans leur mémoire des faits, des discours vagues, dont il n'était gueres possible qu'on pût se rappeler exactement les circonstances ou favorables ou aggravantes.

Il faut avouer, monsieur, que s'il y a quelques cas où un monitoire est nécessaire, il y en a beaucoup d'autres où il est très dangereux. Il invite les gens de la lie du peuple à porter des accusations contre les personnes élevées au-dessus d'eux, dont ils sont toujours jaloux. C'est alors

un ordre intimé par l'église de faire le métier infame de délateur. Vous êtes ménacés de l'enfer, si vous ne mettez pas votre prochain en péril de sa vie.

Il n'y a peut-être rien de plus illégal dans les tribunaux de l'inquisition ; & une grande preuve de l'illégalité de ces monitoires, c'est qu'ils n'émanent point directement des magistrats, c'est le pouvoir ecclésiastique qui les décerne. Chose étrange qu'un ecclésiastique qui ne peut juger à mort, mette ainsi dans la main des juges le glaive qu'il lui est défendu de porter.

Il n'y eut d'interrogés que le chevalier & le Sr. *Moinel*, enfant d'environ quinze ans. *Moinel* tout intimidé & entendant prononcer au juge le mot d'attentat contre la religion, fut si hors de lui, qu'il se jeta à genoux & fit une confession générale, comme s'il eut été devant un prêtre. Le chevalier de *la Barre* plus instruit & d'un esprit plus ferme, répondit toujours avec beaucoup de raison, & disculpa *Moinel* dont il avait pitié. Cette conduite qu'il eut jusqu'au dernier moment, prouve qu'il avait une belle ame. Cette preuve aurait dû être comptée pour beaucoup aux yeux des juges intelligens, & ne lui servit de rien.

Dans ce procès, monsieur, qui a eu des suites si affreuses, vous ne voyez que des indécences réprimables, & pas une action noire ; vous n'y trouvez pas un seul de ces délits qui sont des crimes chez toutes les nations, point de brigandage, point de violence, point de lâcheté ; rien de ce qu'on reproche à ces enfans ne serait m-

me un délit dans les autres communions chrétiennes. Je suppose que le chevalier de la Barre & Mr de Talonde aient dit que *l'on ne doit pas adorer un Dieu de jde*, ils ont commis une très grande faute parmi nous; mais c'est précisément, & mot-à-mot ce que disent tous ceux de la religion réformée.

Le chancelier d'Angleterre prononcerait ces mots en plein parlement, sans qu'ils fussent relevés par personne. Lorsque mylord *Lockart* était ambassadeur à Paris, un habitué de paroisse porta furtivement l'eucharistie dans son hôtel à un domestique malade qui était catholique; mylord *Lockart* qui le fut, chassa l'habitue de sa maison; il dit au cardinal *Mazarin* qu'il ne souffrirait pas cette insulte. Il traita en propres termes l'eucharistie de Dieu de pâle & d'idolâtrie. Le cardinal *Mazarin* lui fit des excuses.

Le grand archevêque *Tillotson*, le meilleur prédicateur de l'Europe, & presque le seul qui n'ait point deshonoré l'éloquence par de fadcs lieux communs, ou par de vaines phrases fleuries comme *Cheminais*; ou par de faux raisonnemens comme *Borrdaloue*; l'archevêque *Tillotson*, dis-je, parle précisément de notre eucharistie comme le chevalier de *la Barre*. Les mêmes paroles respectées dans mylord *Lockart* à Paris, & dans la bouche de mylord *Tillotson* à Londres, ne peuvent donc être en France qu'un délit local, un délit de lieu & de tems, un mépris de l'opinion vulgaire, un discours échappé au hazard devant une ou deux personnes. N'est-ce pas le comble de la cruauté de

punir ces discours secrets, du même supplice dont on punirait celui qui aurait empoisonné son pere & sa mere, & qui aurait mis le feu aux quatre coins de sa ville?

Remarquez, monsieur, je vous en supplie, combien on a deux poids & deux mesures. Vous trouverez dans la XXIV^e lettre personne de Mr. de *Montesquieu*, président à mortier du parlement de Bordeaux, de l'académie française, ces propres paroles: *Ce magicien s'appelle le pape; tantôt il fait croire que trois ne font qu'un, tantôt que le pain qu'on mange n'est pas du pain. Et que le vin qu'on boit n'est pas du vin;* & mille autres traits de cette espece.

Mr. de *Fontenelle* s'était exprimé de la même maniere dans sa relation de Rome & de Genève, sous le nom de *Mero* & d'*Enegu*. Il y avait dix mille fois plus de scandale dans ces paroles de Mrs. de *Fontenelle* & de *Montesquieu*, exposées par la lecture aux yeux du public, qu'il n'y en avait dans deux ou trois mots échappés au chevalier de *la Barre* devant un seul témoin; paroles perdues dont il ne restait aucune trace. Les discours secrets devraient être regardés comme des pensees; c'est un axiome dont la plus détestable barbarie doit convenir.

Je vous dirai plus, monsieur; il n'y a point en France de loi expresse qui condamne à mort pour des blasphèmes. L'ordonnance de 1666 prescrit une amende pour la premiere fois, le double pour la seconde &c., & le pilori pour la sixieme récidive.

Cependant les juges d'Abbeville, par une igno-

rance & une cruauté inconcevable, condamnerent le jeune de *Talonde* âgé de dix-huit ans, 1^o. à souffrir le supplice de l'amputation de la langue jusqu'à la racine, ce qui s'exécute de maniere que si le patient ne présente pas la langue lui-même, on la lui tire avec des tenailles de fer, & on la lui arrache.

2^o. On devait lui couper la main droite à la porte de la principale église.

3^o. Ensuite il devait être conduit dans un tombeau à la place du marché, être attaché à un poteau avec une chaîne de fer, & être brûlé à petit feu. Le Sr. de *Talonde* avait heureusement épargné à ses juges l'horreur de cette exécution par la fuite.

Le chevalier de *la Barre* étant entre leurs mains, ils eurent l'humanité d'adoucir la sentence, en ordonnant qu'il serait décapité avant d'être jetté dans les flammes ; mais s'ils diminuerent le supplice d'un côté, ils l'augmenterent de l'autre, en le condamnant à subir la question ordinaire & extraordinaire pour lui faire déclarer ses complices ; comme si des extravagances de jeune homme, des paroles emportées dont il ne reste pas le moindre vestige, étaient un crime d'état, une conspiration. Cette étonnante sentence fut rendue le 28 Février de l'année 1766.

La jurisprudence de France est dans un si grand chaos, & conséquemment l'ignorance des juges de province est quelquefois si grande, que ceux qui porteront cette sentence se fonderent sur une déclaration de *Louis XIV*, émanée en 1682, à l'occasion des prétendus sortiléges & des empoisonnements.

mens récls commis par la *Voisin*, la *Vigoureuex*, & les deux prêtres nommés *le Vigoureuex* & *le Sage*. Cette ordonnance de 1682 prescrit à la vérité la peine de mort pour le *sacrilege joint à la superstition*; mais il n'est question dans cette loi que de magie & de sortilege; c'est-à-dire, de ceux qui en abusant de la crédulité du peuple, & en se disant magiciens, sont à la fois prophètes & empoisonneurs. Voilà la lettre & l'esprit de la loi; il s'agit dans cette loi de faits criminels pernicieux à la société, & non pas de vaines paroles, d'imprudences, de légéreté, de sottises commises sans aucun dessein prémedité, sans aucun complot, sans même aucun scandale public.

Que dirait-on d'un juge qui condamnerait aux galères perpétuelles une famille honnête pour avoir entrepris un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, sous prétexte qu'en effet il y a une loi de *Louis XIV* enrégistrée, laquelle condamne à cette peine les vagabonds, les artisans qui abandonnent leur profession, qui mènent une vie licencieuse, & qui vont en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, sans une permission signée d'un ministre d'état?

Les juges de la ville d'Abbeville semblaient donc pécher visiblement contre la loi autant que contre l'humanité, en condamnant à des supplices aussi épouvantables que recherchés un gentilhomme, & un fils d'une très honnête famille, tous deux dans un âge où l'on ne pouvait regarder leur étourderie que comme un égarement qu'une année de prison aurait corrigé. Il y avait même si peu de corps de délit, que les juges dans leur sentence

se servent de ces termes vagues & ridicules employés par le petit peuple, pour avoir chanté des chansons abominables, & exécrables, contre la Vierge Marie, les saints & saintes; remarquez, monsieur, qu'ils n'avaient chanté ces chansons abominables & exécrables contre les saints & saintes, que devant un seul témoin qu'ils pouvaient récuser légalement. Ces épithètes sont elles de la dignité de la magistrature? Une ancienne chanson de table n'est après tout qu'une chanson. C'est le sang humain légèrement répandu; c'est la torture, c'est le supplice de la langue arrachée, de la main coupée, du corps jetté dans les flammes, qui est abominable & exécrable.

La sénéchaussée d'Abbeville ressortit au parlement de Paris. Le chevalier de la Barre y fut transféré, son procès y fut instruit. Dix des plus célèbres avocats de Paris signèrent une consultation, par laquelle ils démentirent l'ilégalité des procédures & l'indulgence qu'en doit à des enfants mineurs qui ne sont accusés ni d'un complot, ni d'un crime réféléchi; le procureur général versé dans la jurisprudence, conclut à réformer la sentence d'Abbeville. Il y avait vingt-cinq juges, dix acquiescèrent aux conclusions du procureur-général; les quinze autres animés par des principes respectables, dont ils tiraient des conclusions affreuses, se crurent obligés de confirmer cette abominable sentence le 5 Juin de cette année 1766. Ils voulaient signaler leur zèle pour la religion catholique; mais ils pouvaient être religieux sans être meurtriers.

Il est triste, monsieur, que cinq voix sur vingt-cinq, suffisent pour arracher la vie à un accusé, & quelquefois à un innocent. Ne faudrait-il pas, peut-être, dans un tel cas de l'unanimité? ne faudrait-il pas au moins que les trois quarts des voix conclussent à la mort? encor en ce dernier cas le quart des juges qui midigerait l'arrêt, ne pourrait-il pas dans l'opinion des cœurs bien faits l'emporter sur les trois quarts? Je ne vous propose cette idée que comme un doute, en respectant le sanctuaire de la justice, & en le plaignant.

Le chevalier de la Barre fut renvoyé à Abbeville pour y subir son horrible supplice; & c'est dans la patrie des plaisirs & des arts qui adoucissent les mœurs, dans ce même royaume si fameux par les grâces & par la mollesse, qu'on voit de ces horribles aventures. Mais vous savez que ce pays n'est pas moins fameux par la St. Barthélémi, & par les plus énormes cruautés.

Enfin, le premier Juillet de cette année se fit dans Abbeville cette exécution trop mémorable: cet enfant fut d'abord appliqué à la torture. Voici quel est ce genre de tourment.

Les jambes du patient sont serrées entre des ais; on enfonce des coins de fer ou de bois entre les ais & les genoux, les os en sont brisés. Le chevalier s'évanouit; mais il revint bientôt à lui à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses, & déclara, sans se plaindre, qu'il n'avait point de complice.

On lui donna pour confesseur & pour assistant un dominicain ami de sa tante l'abbesse, avec lequel il avait souvent soupié dans le couvent. Ce

bon homme pleurait , & le chevalier le consolait. On leur servit à dîner. Le dominicain ne pouvait manger. Prenons un peu de nourriture , lui dit le chevalier , vous aurez besoin de force autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner.

Le spectacle en effet était terrible : on avait envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution. Je ne puis dire en effet si on lui coupa la langue & la main. Tout ce que je fais par les lettres d'Abbeville , c'est qu'il monta sur l'échafaud avec un courage tranquille , sans plainte , sans colère , & sans ostentation. Tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistait , se réduit à ces paroles ; *Je ne croyais pas qu'on pût faire mourir une jeune gentilhomme pour si peu de chose.*

Il serait devenu certainement un excellent officier : il étudiait la guerre par principes ; il avait fait des remarques sur quelques ouvrages du roi de Prusse & du maréchal de Saxe , les deux plus grands généraux de l'Europe.

Lorsque la nouvelle de sa mort fut reçue à Paris , le nonce dit publiquement qu'il n'aurait point été traité ainsi à Rome : & que s'il avait avoué ses fautes à l'inquisition d'Espagne ou de Portugal , il n'eut été condamné qu'à une pénitence de quelques années.

Je vous prie , monsieur , de vouloir bien me communiquer vos pensées sur cet événement.

Chaque siècle voit de ces catastrophes qui effrayent la nature. Les circonstances ne sont jamais les mêmes ; ce qui eût été regardé avec indulgence il y a quarante ans , peut attirer une mort affreuse

quarante ans après. Le cardinal de *Retz* prend séance au parlement de Paris avec un poignard qui déborde quatre doigts hors de sa soutane ; & cela ne produit qu'un bon mot. Des frondeurs jettent par terre le saint sacrement qu'on portait à un malade domestique du cardinal *Mazarin*, & chassent les prêtres à coups de plat d'épée ; & on n'y prend pas garde. Ce même *Mazarin*, ce premier ministre revêtu du sacerdoce, honoré du cardinalat, est proscrit sans être entendu, son sang est proclamé à cinquante mille écus. On vend ses livres pour payer sa tête, dans le tems même qu'il conclut la paix de Munster, & qu'il rend le repos à l'Europe ; mais on n'en fait que rire ; & cette proscription ne produit que des chansons.

Altri tempi, altre cure ; ajoutons d'autres tems d'autres malheurs, & ces malheurs s'oublieront pour faire place à d'autres. Soumettons-nous à la providence qui nous éprouve tantôt par des calamités publiques, tantôt par des désastres particuliers. Souhaitons des loix plus sensées, des ministres des loix plus sages, plus éclairés, plus humains.

L A N G U E S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

ON dit que les Indiens commencent presque tous leurs livres par ces mots, *béni soit l'inventeur de l'écriture*. On pourrait aussi commencer ses discours par bénir l'inventeur d'un langage.

Nous avons reconnu au mot *Alphabet*, que probablement il n'y eut jamais de langue primitive dont toutes les autres soient dérivées.

Nous voyons que le mot *Al* ou *El* qui signifiait **DIEU** chez quelques orientaux, n'a nul rapport au mot *Got* qui veut dire **DIEU** en Allemagne. *Hou-je, buis,* ne peut gueres venir du grec *domos* qui signifie maison.

Nos meres, & les langues dites meres, ont beaucoup de ressemblance. Les unes & les autres ont des enfans qui se marient dans le pays voisin, & qui en alterent le language & les mœurs. Ces meres ont d'autres meres dont les généalogistes ne peuvent débrouiller l'origine. La terre est couverte de familles qui disputent de noblesse, sans savoir d'où elles viennent.

DES MOTS LES PLUS COMMUNS ET LES PLUS NATURELS EN TOUTE LANGUE.

L'expérience nous apprend que les enfans ne sont qu'imitateurs ; que si on ne leur disait rien ils ne parleraient pas ; qu'ils se contenteraient de crier.

Dans presque tous les pays connus on leur dit d'abord *baba*, *papa*, *mama*, *maman*, ou des mots approchant aisés à prononcer, & ils les répètent. Cependant vers le mont Krapac où je vis comme l'on fait, nos enfans disent toujours *mon baba* & non pas *mon papa*. Dans quelques provinces ils disent *mon bibi*.

On a mis un petit vocabulaire chinois à la fin

du premier tome des *Mémoires sur la Chine*. Je trouve dans ce dictionnaire abrégé, que *feu*, prononcé d'une façon dont nous n'avons pas l'usage, signifie pere; les enfans qui ne peuvent prononcer la lettre *f* disent *ou*. Il y a loin d'*ou* à *papa*.

Que ceux qui veulent savoir le mot qui répond à notre *papa* en japonois, en tartare, dans le jargon du Kamchatka & de la baie d'Hudson, daignent voyager dans ces pays pour nous instruire.

On court risque de tomber dans d'étranges méprises quand, sur les bords de la Seine ou de la Saône, on donne des leçons sur la langue des pays où l'on n'a point été. Alors il faut avouer son ignorance; il faut dire, J'ai lu cela dans *Vachter*, dans *Ménage*, dans *Bocart*, dans *Kirker*, dans *Pezron* qui n'en savaient pas plus que moi; je doute beaucoup; je crois, mais je suis très disposé à ne plus croire, &c. &c.

Un récollet nommé *Sagart Théodat* qui a prêché pendant trente ans les Iroquois, les Algonquins & les Hurons, nous a donné un petit dictionnaire huron, imprimé à Paris chez *Denis Moreau* en 1632. Cet ouvrage ne nous fera pas désormais fort utile depuis que la France est soulagée du fardeau du Canada. Il dit qu'en huron pere est *aystan*, & en canadien *notoui*. Il y a encor loin de *notoui* & d'*aystan* à *pater* & à *papa*. Gardez-vous des systèmes, vous dis-je, mes chers Welchés.

D'UN SYSTÈME SUR LES LANGUES.

L'auteur de la *Mécanique du langage*, explique ainsi son système.

„ La terminaison latine *urire* est appropriée à désigner un désir vif & ardent de faire quelque chose; *miçlurire*, *esurire*; par où il semble qu'el-le ait été fondamentalement formée sur le mot *urere* & sur le signe radical *ur*, qui en tant de langues signifie le feu. Ainsi la terminaison *urire* était bien choisie pour désigner un désir brûlant.”

Cependant, nous ne voyons pas que cette terminaison en *ire* soit appropriée à un désir vif & ardent dans *ire*, *exire*, *abire*, aller, sortir, s'en aller, dans *vencire*, lier; *scaturire*, sourdir, jaillir; *condire*, affaisonner; *parturire*, accoucher; *grunni-re*, gronder, grouiner, ancien mot qui exprimait très bien le cri d'un porc.

Il faut avouer surtout que cet *ire* n'est approprié à aucun désir très vif, dans *balbutire*, balbutier; *singultire*, sangloter; *perire*, périr. Personne n'a envie ni de balbutier, ni de sangloter, encore moins de périr. Ce petit système est fort en défaut; nouvelle raison pour se défier des systèmes.

Le même auteur paraît aller trop loin en disant, *Nous allongeons les lèvres en debors, & tirons, pour ainsi dire, le bout d'en-haut de cette corde pour faire sonner u voyelle particulière aux Français, & que n'ont pas les autres nations.*

Il est vrai que le précepteur du bourgeois gen-

tilhomme lui apprend qu'il fait un peu la moue en prononçant *u*; mais il n'est pas vrai que les autres nations ne fassent pas un peu la moue aussi.

L'auteur ne parle sans-doute ni l'espagnol, ni l'anglais, ni l'allemand, ni le hollandais; il s'en est rapporté à d'anciens auteurs qui ne savaient pas plus ces langues que celles du Senegal & du Thibet, que cependant l'auteur cite. Les Espagnols disent *su padre, su madre* avec un son qui n'est pas tout-à-fait le *u* des Italiens; ils prononcent *mui* en approchant un peu plus de la lettre *u* que de l'*ou*; ils ne prononcent pas fortement *ousted*: ce n'est pas le *furi ale sonans u* des Romains.

Les Allemands se sont accoutumés à changer un peu l'*u* en *i*; de là vient qu'il vous demandent toujours des *ekis* au-lieu d'écus. Plusieurs Allemands prononcent aujourd'hui *flûte* comme nous; ils prononçaient autrefois *flaute*. Les Hollandais ont conservé l'*u*, témoin la comédie de madame *Alikruc*, & leur *u diener*. Les Anglais qui ont corrompu toutes les voyelles, n'ont point abandonné l'*u*; ils prononcent toujours *wi* & non *ui*, qu'ils n'articulent qu'à peine. Ils disent *vertu* & *true*, le vrai, non *vertou* & *trouë*.

Les Grecs ont toujours donné à l'*upilon* le son de notre *u*, comme l'avouent Calepin & Scapula à la lettre *upilon*; & comme le dit Cicéron *de oratore*.

Le même auteur se trompe encor en assurant que les mots anglais *bumour* & *spleen*, ne peuvent se traduire. Il en a cru quelques Français mal instruits. Les Anglais ont pris leur *bumour* qui

signifie chez eux plaisanterie naturelle, de notre mot *humour* employé en ce sens dans les premières comédies de Corneille; & dans toutes les comédies antérieures. Nous disions ensuite *belle humeur*. D'Allouci donna son *Ovide* en belle humeur; & ensuite on ne se servit de ce mot que pour exprimer le contraire de ce que les Anglais entendent. *Humour* aujourd'hui signifie chez nous chagrin. Les Anglais se sont ainsi emparés de presque toutes nos expressions. On en ferait un livre.

A l'égard de *spleen*, il se traduit très exactement; c'est la rate. Nous disions, il n'y a pas longtemps, *vapeurs de rate*.

Veut-on qu'on rabate
Les vapeurs de rate
Qui nous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate.
Et qu'on vienne à nous.

Nous avons supprimé rate, & nous nous sommes bornés aux vapeurs.

Le même auteur dit (63) que les Français se placent surtout à ce qu'ils appellent avoir de l'esprit. Cette expression est propre à leur langue, & ne se trouve en aucune autre. Il n'y en a point en anglais de plus commune; *wit*, *witty*, sont précisément la même chose. Le comte Rochester appelle toujours *witty king* le roi Charles II, qui, selon lui, disait tant de jolies choses, & n'en fit jamais une bonne. Les Anglais prétendaient que ce sont eux qui disent les bons mots, & que ce sont les Français qui rient.

Ex

(63) Tome I. pag. 73.

Et que deviendra l'*ingegno* des Italiens, & l'*agudezza* des Espagnols dont nous avons parlé à l'article *Franc* ?

Le même auteur remarque (69) très judicieusement que lorsqu'un peuple est sauvage, il est simple, & ses expressions le sont aussi. „ Le peuple „ Hébreu était à demi sauvage, le livre de ses „ loix traite sans détour des choses naturelles que „ nos langues ont soin de voiler. C'est une mar- „ que que chez eux ces façons de parler n'avaient „ rien de licentieux; car on n'aurait pas écrit un „ livre de loix d'une maniere contraire aux mœurs, „ &c.”

Nous avons donné un exemple frappant de cette simplicité qui serait aujourd'hui plus que cynique, quand nous avons cité les avantures d'*Oolla* & d'*Ooliba*, & celles d'*Oée*. Et quoiqu'il soit permis de changer d'opinion, nous espérons que nous serons toujours de celle de l'auteur de la *Mécanique du langage*, quand même plusieurs doctes n'en seraient pas.

Mais nous ne pouvons penser comme l'auteur de cette Mécanique, quand il dit:

„ En Occident l'idée mal-honnête est attachée „ à l'union des sexes (70); en Orient elle est at- „ tachée à l'usage du vin; ailleurs elle pourrait l'être „ à l'usage du fer ou du feu. Chez les mu- „ slmans, à qui le vin est défendu par la loi, le „ mot *cherab* qui signifie en général sirop, for- „ bet, liqueur, mais plus particulièrement le vin,

(69) Tome II. pag. 146.

(70) Pag. 147.

„ & les autres mots relatifs à celui-là, sont re-
„ gardés par les gens fort religieux comme des
„ termes obscènes, ou du moins trop libres pour
„ être dans la bouche d'une personne de bonnes
„ mœurs. Le préjugé sur l'obscénité du discours
„ a pris tant d'empire qu'il ne cesse pas, même
„ dans le cas où l'action à laquelle on a attaché
„ l'idée est honnête & légitime, permise & pre-
„ scrite; de sorte qu'il est toujours mal-honnête
„ de dire ce qu'il est très souvent honnête de
„ faire.

„ A dire vrai, la décence s'est ici contentée
„ d'un fort petit sacrifice. Il doit toujours paraître singulier que l'obscénité soit dans les mots,
„ & ne soit pas dans les idées, &c."

L'auteur paraît mal instruit des mœurs de Constantinople. Qu'il interroge Mr. *Du Tot*, il lui dira que le mot de *vin* n'est point du tout obscene chez les Turcs. Il est même impossible qu'il le soit; puisque les Grecs sont autorisés chez eux à vendre du vin. Jamais dans aucune langue l'obscénité n'a été attachée qu'à certains plaisirs qu'on ne s'est presque jamais permis devant témoins, parce qu'on ne les goûte que par des organes qu'il faut cacher. On ne cache point sa bouche. C'est un péché chez les musulmans de jouer aux dés; de ne point coucher avec sa femme le vendredi, de boire du vin, de manger pendant le ramadan avant le coucher du soleil; mais ce n'est point une chose obscene.

Il faut de plus remarquer que toutes les langues ont des termes divers qui donnent des idées

toutes différentes de la même chose. Mariage, *sponsalia*, exprime un engagement légal. Consommer le mariage, *matrimonio uti*, ne présente que l'idée d'un devoir accompli. *Membrum virile in vaginam intromittere*, n'est qu'une expression d'anatomie. *Ample si amoro se juvenem uxorem*, est une idée voluptueuse. D'autres mots sont des images qui allarment la pudeur.

Ajoutons que si dans les premiers tems d'une nation simple, dure & grossière, on se sert des seuls termes qu'on connaît pour exprimer l'acte de la génération, comme l'auteur l'a très bien observé, chez les demi-sauvages Juifs ; d'autres peuples employent les mots obscènes quand ils sont devenus plus rafinés & plus polis. Osée ne se sert que du terme qui répond au *fodere* des Latins ; mais Auguste hazarde effrontément les mots *futuere*, *mentula*, dans son infame épigramme contre Fulvie. Horace prodigue le *futuo*, le *mentula*, le *cunnus*. On inventa même les expressions honteuses de *crippare fellare irrumare cevere*, *cunni linguis*. On les trouve trop souvent dans Catulle & dans Martial. Elles représentent des turpitudes à peine connues parmi nous ; aussi n'avons-nous point de termes pour les rendre.

Le mot de *gabaoutar* inventé à Venise au seizième siècle, exprimait une infamie inconnue aux autres nations.

Il n'y a point de langue qui puisse traduire certaines épigrammes de *Martial*, si chères aux empereurs *Hadrien* & *Lucius Verus*.

GÉNIE DES LANGUES.

On appelle *génie d'une langue* son aptitude à dire de la manière la plus courte & la plus harmonieuse, ce que les autres langages expriment moins heureusement.

Le latin, par exemple, est plus propre au style lapidaire que les langues modernes, à cause de leurs verbes auxiliaires qui allongent une inscription & qui l'éner�ent.

Le grec par son mélange mélodieux de voyelles & de consonnes, est plus favorable à la musique que l'allemand & le hollandais.

L'italien par des voyelles beaucoup plus répétées sert peut-être encor mieux la musique efféminée.

Le latin & le grec étant les seules langues qui aient une vraie quantité, sont plus faites pour la poësie que toutes les autres langues du monde.

Le français par la marche naturelle de toutes ses constructions, & aussi par sa prosodie, est plus propre qu'aucune autre à la conversation. Les étrangers, par cette raison même, entendent plus aisément les livres français que ceux des autres peuples. Ils aiment dans les livres philosophiques français une clarté de style qu'ils trouvent ailleurs assez rarement.

C'est ce qui a donné enfin la préférence au français sur la langue italienne même, qui, par ses ouvrages immortels du seizième siècle, était en possession de dominer dans l'Europe.

L'auteur du *Mécanisme du langage* pense dépoib.

ler le français de cet ordre même, & de cette clarté qui fait son principal avantage. Il va jusqu'à citer des auteurs peu accrédités, & même *Pluche*, pour faire croire que les inversions du latin sont naturelles, & que c'est la construction naturelle du français qui est forcée. Il rapporte cet exemple tiré de la maniere d'étudier les langues. Je n'ai jamais lu ce livre, mais voici l'exemple.

*Goliathum proceritatis
inusatæ virum David a-
dolescens impacto in ejus
frontem lapide prostravit:
& allophyllum cùm inermis
puer effet ei detracçio gla-
dio confecit.*

Le jeune David (71) renversa d'un coup de fronde au milieu du front Goliath, homme d'une taille prodigieuse, & tua cet étranger avec son propre sabre qu'il lui arracha: car David était un enfant désarmé.

Premierement, j'avouerai que je ne connais guères de plus plat latin, ni de plus plat français, ni d'exemple plus mal choisi. Pourquoi écrire dans la langue de *Cicéron* un morceau d'histoire judaïque, & ne pas prendre quelque phrase de *Cicéron* même, pour exemple? Pourquoi me faire de ce géant Goliath un *Goliathum*? Ce Goliatus était, dit-il, d'une grandeur *inusatæ*, *proceritatis inusatæ*. On ne dit inusité en aucun pays que des choses d'usage qui dépendent des hommes; une phrase inusitée, une cérémonie inusitée, un ornement inusité; mais pour une taille inusitée, com-

(71) Tome. I. pag. 76.

me si *Goliathus* s'était mis ce jour-là une taille plus haute qu'à l'ordinaire, cela me paraît fort inusité.

Cicéron dit à Quintus son frere, *absurdæ & inusitatæ scriptæ episiolæ*; ses lettres sont absurdes & d'un style inusité. N'est-ce pas-là le cas de Pluche?

In ejus frontem; Tite-Live & Tacite auraient-ils mis ce froid *ejus*? n'auraient-ils pas dit simplement *in frontem*?

Que veut dire *impacto lapide*? cela n'exprime pas un coup de fronde.

Et *allephylum cum inermis effet*? voilà une plaisante antithèse; il renversa l'étranger quoiqu'il fût désarmé; étranger & désarmé ne font-ils pas une belle opposition? & de plus, dans cette phrase Jequel des deux était désarmé? il y a quelque apparence que c'était *Goliath*, puisque le petit *David* le tua si aisément.

Je n'examine point comment on renverse avec un petit caillou lancé au front de bas en haut, un guerrier dont le front est armé d'un casque; je me borne au latin de *Plucbe*.

Le français ne vaut gueres mieux que le latin. Voici comme un jeune écolier vient de le refaire.

„ *David* à peine dans son adolescence, sans au-
„ tres armes qu'une simple fronde, renverse le
„ géant *Goliath* d'un coup de pierre au milieu du
„ front; il lui arrache son épée, il lui coupe la
„ tête de son propre glaive."

Ensuite, pour nous convaincre de l'obscurité de la langue française, & le renversement qu'elle fait des

idées (72), on nous cite les paralogismes de Pluche.

„ Dans la marche que l'on fait prendre à la phrase française, on *renverse* entièrement l'ordre des choses qu'on y rapporte; & pour avoir égard au génie, ou plutôt à la pauvreté de nos langues vulgaires, on met en pièce le tableau de la nature. „ Dans le français le jeune homme *renverse* avant qu'on sache qu'il y ait quelqu'un à *renverser*: le grand Goliath est déjà par terre, qu'il n'a encor été fait aucune mention ni de la fronde, ni de la pierre qui a fait le coup; & ce n'est qu'après que l'étranger a la tête coupée que le jeune homme trouve une épée au lieu de fronde pour l'achever. Ceci nous conduit à une vérité fort remarquable, que c'est se tromper de croire, comme on fait, qu'il y ait inversion ou *renversement* dans la phrase des anciens, tandis que c'est réellement dans notre langue moderne qu'est le désordre. ”.

Je vois ici tout le contraire; & de plus, je vois dans chaque partie de la phrase française un sens achevé qui me fait attendre un nouveau sens, une nouvelle action. Si je dis comme dans le latin, *Goliath homme d'une procerité inusitée, l'adolescent David*; je ne vois là qu'un géant & qu'un enfant; point de commencement d'action; peut-être que l'enfant prie le géant de lui abattre des noix; & peu m'importe. Mais, *David à peine dans son adolescence, sans autres armes qu'une simple fronde*; voilà déjà un sens complet, voilà un enfant avec une fronde, qu'en va-t-il faire? il renverse;

(72) Tome I. pag. 76.

qui ? un géant ; comment ? en l'atteignant au front. Il lui arrache son grand sabre, pourquoi ? pour couper la tête du géant. Y a-t-il une gradation plus marquée ?

Mais ce n'était pas de tels exemples que l'auteur du *Mécanisme du langage* devait proposer. Que ne rapportait-il de beaux vers de *Racine* ? que n'en comparait-il la syntaxe naturelle avec les inversions admises dans toutes nos anciennes poësies ?

Autrefois la fortune & la victoire mêmes
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
Cet heureux tems n'est plus !

Transposez les termes selon le génie latin à la manière de Ronsard ; *Sous diadèmes trente cachaient mes cheveux blancs fortune & victoire mêmes. Plus n'est ce tems heureux !*

C'est ainsi que nous écrivions autrefois ; il n'aurait tenu qu'à nous de continuer : mais nous avons senti que cette construction ne convenait pas au génie de notre langue , qu'il faut toujours consulter. Ce génie, qui est celui du dialogue, triomphe dans la tragédie & dans la comédie , qui n'est qu'un dialogue continué ; il plaît dans tout ce qui demande de la naïveté , de l'agrément dans l'art de narrer , d'expliquer , &c. Il s'accorde peut-être assez peu de l'ode qui demande , dit-on , une espece d'yvresse & de désordre , & qui autrefois exigeait de la musique.

Quoiqu'il en soit , connaissez bien le génie de votre langue ; & , si vous avez du génie , mélez-

vous peu des langues étrangères, & surtout des orientales ; à moins que vous n'ayez vécu trente ans dans Alcp.

S E C T I O N S E C O N D E.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse : un mauvais écrivain.

Trois choses sont absolument nécessaires, régularité, clarté, élégance. Avec les deux premières on parvient à ne pas écrire mal ; avec la troisième on écrit bien,

Ces trois mérites qui furent absolument ignorés dans l'université de Paris depuis sa fondation, ont été presque toujours réunis dans les écrits de *Rolin* ancien professeur. Avant lui on ne savait ni écrire ni penser en français ; il a rendu un service éternel à la jeunesse.

Ce qui peut paraître étonnant, c'est que les Français n'ont point d'auteur plus châtié en prose que *Racine* & *Boileau* le sont en vers ; car il est ridicule de regarder comme des fautes quelques nobles hardiesSES de poësie qui sont de vraies beautés, & qui enrichissent la langue au lieu de la défigurer.

Corneille pécha trop souvent contre la langue, quoiqu'il écrivit dans le tems même qu'elle se perfectionnait. Son malheur était d'avoir été élevé en province, & d'y composer même ses meilleures pieces. On trouve trop souvent chez lui des impropriétés, des solécismes, des barbarismes & de l'obscurité. Mais aussi dans ses beaux morceaux il est souvent aussi pur que sublime,

Celui qui commenta *Corneille* avec tant d'impartialité , celui qui dans son commentaire parla avec tant de chaleur des beaux morceaux de ses tragédies , & qui n'entreprit le commentaire que pour mieux parvenir à l'établissement de la petite-fille de ce grand - homme , a remarqué qu'il n'y a pas une seule faute de langage dans la grande scène de *Cinna* & d'*Emilie* , où *Cirna* rend compte de son entrevue avec les conjurés ; & à peine en trouve-t-il une ou deux dans cette autre scène immortelle où *Auguste* délibere s'il se démettra de l'empire.

Par une fatalité singuliere , les scènes les plus froides de ses autres pieces sont celles où l'on trouve le plus de vices de langage. Presque toutes ces scènes n'étant point animées par des sentimens vrais & intéressans , & n'étant remplies que de rai-sonnemens alambiqués , péchent autant par l'expression que par le fond même. Rien n'est clair , rien ne se montre au grand jour : tant est vrai ce que dit *Boileau* :

Ce que l'on conçoit bien se montre clairement.

L'impropriété des termes est le défaut le plus commun dans les mauvais ouvrages.

HARMONIE DES LANGUES.

J'ai connu plus d'un Anglais & plus d'un Allemand , qui ne trouvaient d'harmonie que dans leurs langues. La langue russe qui est la slavone , mêlée de plusieurs mots grecs & de quelques - uns tartares , paraît mélodieuse aux oreilles russes.

Cependant, un Allemand, un Anglais qui aura de l'oreille & du goût sera plus content d'*ouranos* que de *heaven* & de *himmel*; d'*antropos* que de *man*; de *Theos* que de *God* ou *Gott*; d'*aristos* que de *goud*. Les dactyles & les spondées flatteront plus son oreille que les syllabes uniformes & peu senties de tous les autres langages.

Toutefois, j'ai connu de grands scoliastes qui se plaignaient violemment d'*Horace*. Comment, disent-ils, ces gens là qui passent pour les modèles de la mélodie, non-seulement font heurter continuellement des voyelles les unes contre les autres, ce qui nous est expressément défendu. Non-seulement ils vous allongent ou vous raccourcissent un mot à la façon grecque selon leur besoin, mais ils vous coupent hardiment un mot en deux; ils en mettent une moitié à la fin d'un vers, & l'autre moitié à la fin du vers suivant.

Redditum Ciri folio phraaten.

*Diffidens plebi numero beato-
rum eximit virtus, &c.*

C'est comme si nous écrivions dans une ode en français,

Défions-nous de la fortune
& n'en croyons que la vertu.

Horace ne se bornait pas à ces petites libertés; il met à la fin de son vers la première lettre du mot qui commence le vers qui suit.

*Joye non probante u-
xorius amnis.*

Ce Dieu du Tibre, aimait beaucoup sa femme.

Que dirons-nous de ces vers harmonieux,

*Septimi gades aditura mecum, &
Cantabrum indoctum juga ferre nostra, &.*

Septime qu'avec moi je mene à Cadix , et
Qui verrez le Cantobre ignorant du joug , et.

Horace en a cinquante de cette force , & *Pindare*
en est tout rempli.

Tout est noble dans *Horace* , dit Dacier dans sa
préface. N'aurait-il pas mieux fait de dire , tantôt
Horace a de la noblesse , tantôt de la délicatesse &
de l'enjouement &c. ?

Le malheur des commentateurs de toute espece ,
est , ce me semble , de n'avoir jamais d'idée préci-
se , & de prononcer de grands mots qui ne signi-
fient rien. Mr. & Mad. Dacier y étoient fort sujets
avec tout leur mérite.

Je ne vois pas quelle noblesse , quelle grandeur
peut nous frapper dans ces ordres qu'*Horace* donne
à son laquais , en vers qualifiés du nom d'*ode*. Je
me sers , à quelques mots près , de la traduction
même de Dacier.

*Laquais , je ne suis point pour la magnificence des
Perſes. Je ne puis souffrir les couronnes pliées avec
des bandelettes de tilleul. Ceffe donc de t'informer où
tu pourras trouver des roses tardives. Je ne veux que
du simple myrthe fans autre façon. Le myrthe fied
bien à un laquais comme toi , & à moi qui bois sous
une petite treille.*

Ses vers contre de pauvres vieilles & contre des
sorcieres , me semblent encor moins nobles que
l'*ode* à son laquais.

Mais revenons à ce qui dépend uniquement de la langue. Il paraît évident que les Romains & les Grecs se donnaient des libertés qui seraient chez nous des licences intolérables.

Pourquoi voyons-nous tant de moitiés de mots à la fin des vers dans les odes d'*Horace*, & pas un exemple de cette licence dans *Virgile*?

N'est-ce pas parce que les odes étaient faites pour être chantées, & que la musique faisait disparaître ce défaut? il faut bien que cela soit, puisqu'on voit dans *Pindare* tant de mots coupés en deux d'un vers à l'autre, & qu'on n'en voit pas dans *Homere*.

Mais, me dira-t-on, les rapsodes chantaient les vers d'*Homere*. On chantait des morceaux de l'*Énéide* à Rome comme on chante des stances de l'*Arioste* & du *Tasse* en Italie. Il est clair, par l'exemple du *Tasse*, que ce ne fut pas un chant proprement dit, mais une déclamation soutenue, à-peu-près comme quelques morceaux assez mélodieux du chant grégorien.

Les Grecs prenaient d'autres libertés qui nous sont rigoureusement interdites. Par exemple, de répéter souvent dans la même page des épithètes, des moitiés de vers, des vers même tout entiers; & cela prouve qu'ils ne s'astrainaient pas à la même correction que nous. Le *podas okus akilles*, l'*olimpia domata ekontas*, l'*ekibolon apollona &c. &c.*, flattent agréablement l'oreille. Mais si dans nos langues modernes nous faisions rimer si souvent *Achille aux-pieds-légers*, les flèches d'*Apollon*, *les demeures célestes*, nous ne serions pas tolérés.

Si nous faisions répéter par un personnage les mêmes paroles qu'un autre personnage lui a dites, ce double emploi serait plus insupportable encore.

Si le *Tasse* s'était servi tantôt de la dialecte bergamasque, tantôt du patois de Piémont, tantôt de celui de Gênes, il n'aurait été la de personne. Les Grecs avaient donc pour leur poësie des facilités qu'aucune nation ne s'est permise. Et de tous les peuples, le Français est celui qui s'est asservi à la gène la plus rigoureuse.

LETTRES, GENS DE LETTRES, ou LETTRÉS.

Dans nos tems barbares, lorsque les Francs, les Germains, les Bretons, les Lombards, les Mosarabes Espagnols, ne savaient ni lire ni écrire, on institua des écoles, des universités, composées presque toutes d'ecclésiastiques, qui ne sachant que leur jargon enseignèrent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre; les académies, ne sont venues que longtems après; elles ont méprisé les fottises des écoles, mais elles n'ont pas toujours osé s'élever contre elles, parce qu'il y a des fottises qu'on respecte, attendu qu'elles tiennent à des choses respectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de service au petit nombre d'êtres pensans répandus dans le monde, sont les lettrés isolés, les vrais savans renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités, ni dit les

choses à moitié dans les académies ; & ceux-là ont presque tous été persécutés. Notre misérable espèce est tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau.

Montesquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs esclaves, afin qu'ils fussent moins distraits en battant leur beurre ; c'est ainsi que l'inquisition en use, & presque tout le monde est aveugle dans les pays où ce monstre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre ; les Français commencent à ouvrir un œil ; mais quelquefois il se trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on soit borgne.

Ces pauvres gens en place sont comme le docteur *Balouard* de la comédie italienne, qui ne veut être servi que par le balourd arlequin, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de monseigneur *Superbus fadus*, des madrigaux pour sa maîtresse, dédiez à son portier un livre de géographie, vous serez bien reçu ; éclairez les hommes, vous serez écrasé.

Descartes est obligé de quitter sa patrie, *Gassendi* est calomnié, *Arnauld* traîne ses jours dans l'exil ; tout philosophe est traité comme les prophètes chez les Juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitième siècle un philosophe ait été traîné devant les tribunaux séculiers & traité d'impie par les tribunaux d'arguments, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains ? Je

ne désespere pas qu'on ne condamne bientôt aux galeres le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête; car, lui dira un bachelier, l'ame est un esprit pur, la tête n'est que de la matiere; Dieu peut placer l'ame dans le talon, aussi-bien que dans le cerveau; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalouſie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissans du monde, c'est d'être jugé par des fots. Les fots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'ineptie, & à l'ineptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encor d'un homme de lettres est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achete un petit office, & le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussi-tôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours; il ressemble aux poissons volans; s'il s'éleve un peu, les oiseaux le dévorent; s'il plonge, les poissons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité, mais il est payé en deniers & en honneurs.

L I B E R T É.

OU je me trompe fort, ou *Locke* le définition a très bien défini la liberté *puissance*. Je me trompe encor, ou *Colins* célèbre magistrat de Londres est le seul philosophe qui ait bien approfondi cet-

te

te idée ; & *Clarke* ne lui a répondu qu'en théologien. Mais de tout ce qu'on a écrit en France sur la liberté, le petit dialogue suivant est ce qui m'a paru de plus net.

A. Voilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de votre fille qui se promenent avec vous ?

B. Quelle proposition me faites-vous là ? je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon ; vous entendez nécessairement ce canon, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade ; vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre ; ni le pouvoir de vouloir rester ici ?

B. Cela est clair. (73)

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

(73) Un pauvre d'esprit dans un petit écrit honnête, poli, & surtout bien raisonné, objecte que si le prince ordonne à B. de rester exposé au canon, il y restera. Oui, sans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très souvent. Premièrement, il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondelement, quand l'instinct de la crainte de la honte l'emporte sur l'instinct de la conservation de soi-même, l'homme est autant nécessité à demeurer exposé au canon, qu'il est nécessité à fuir quand il n'est pas honteux de fuir. Le pauvre d'esprit était nécessaire à faire des objections ridicules, & à dire des injures, & les philosophes se sentent nécessités à se moquer un peu de lui, & à lui pardonner.

B. Cela est encor très clair.

A. Et si vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes ; vous auriez nécessairement entendu & reçu un coup de canon ; & vous seriez mort nécessairement ?

B. Rien n'est plus véritable.

A. En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue ?

B. Vous m'embarrassez ; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchissez-y, & voyez si la liberté peut être entendue autrement ?

B. En ce cas mon chien de chasse est aussi libre que moi ; il a nécessairement la volonté de courir quand il voit un lièvre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-dessus de mon chien, vous me réduisez à l'état des bêtes ?

A. Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Ne mangez-vous pas, ne dormez-vous pas, ne propagez-vous pas comme lui, à l'attitude près ? Voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? Pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que votre chien ?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne gueres. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphysiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui ; c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui, mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi ? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A. Qu'entendez-vous par-là ?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres ?

A. Un proverbe n'est pas une raison ; expliquez-vous mieux.

B. J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permission, cela n'a pas de sens ; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessairement en conséquence des idées qui se sont présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B. Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A. Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croient le cardinal *Mazarin* mort, les autres le croient vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien ; je veux me marier.

A. Ah ! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très bien, dont les parens sont de très honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contrat &c., de faire la noce & de coucher avec votre femme.

B. Comment! je ne peux vouloir sans raison? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas*; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux?

A. Cela est absurde, mon cher ami; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. Quoi! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair?

A. Oui, sans doute.

B. Et quelle est cette raison, s'il vous plaît?

A. C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il serait plaisant qu'il y eut des cas où vous vouliez parce qu'il y a une cause de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encor une fois, je ne suis donc pas libre?

A. Votre volonté n'est pas libre; mais vos actions le font. Vous êtes libre de faire, quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lus sur la liberté d'indifférence

A. Qu'entendez-vous par liberté d'indifférence?

B. J'entends de cracher à droite ou à gauche, de dormir sur le côté droit ou sur le gauche, de faire quatre tours de promenade ou cinq.

A. Vous auriez là vraiment une plaisante liberté : DIEU vous aurait fait un beau présent. Il y aurait bien là de quoi se vanter. Que vous servirait un pouvoir qui ne s'exercerait que dans des occasions si fuites ? Mais le fait est qu'il est ridicule de supposer la volonté de vouloir cracher à droite. Non-seulement cette volonté de vouloir est absurde, mais il est certain que plusieurs petites circonstances vous déterminent à ces actes que vousappelez *indifférens*. Vous n'êtes pas plus libre dans ces actes que dans les autres. Mais encor une fois vous êtes libre en tout tems, en tout lieu, dès que vous faites ce que vous voulez faire.

B. Je soupçonne que vous avez raison. J'y réverrai.

LIBERTÉ DE PENSER.

VErs l'an 1707, tems où les Anglais gagnerent la bataille de Sarragoisse, protégerent le Portugal, & donnerent pour quelque tems un roi à l'Espagne, mylord *Boldmind* officier-général qui avait été blessé, était aux eaux de Barege. Il y rencontra le comte *Médroso*, qui étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue & demi du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition ; mylord *Boldmind* n'était familier que dans la conversation ; un jour après boire il eut avec *Médroso* cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc sergent des dominicains ? vous faites-là un vilain métier.

MEDROSO.

Il est vrai ; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative ! vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez-vous ! il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles, encor plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un autoda-fé pour nos pensées secrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de DIEU même, si nous ne pensons pas comme les jacobins. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'état serait en combustion, & que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe ? Voyez-vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos décou-

vertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entière liberté à la presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes? L'empire Romain en a-t-il été moins puissant parce que *Tullius Cicero* a écrit avec liberté?

MÉDROS.

Quel est ce *Tullius Cicero*? jamais je n'ai entendu prononcer ce nom là à la Ste. Hermandad.

BOLDMIND.

C'était un bachelier de l'université de Rome qui écrivait ce qu'il pensait ainsi que *Julius Caesar*, *Marcus Aurelius*, *Titus Lucretius Carus*, *Plinius*, *Seneca*, & autres docteurs.

MÉDROS.

Je ne les connais point; mais on m'a dit que la religion catholique, basque & romaine est perdue si on se met à penser.

BOLDMIND.

Ce n'est pas à vous à le croire: car vous êtes sûrs que votre religion est divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle. Si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

MÉDROS.

Non; mais on peut la réduire à peu de chose, & c'est pour avoir pensé que la Suede, le Danemark, toute votre île, la moitié de l'Allemagne gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du pape. On dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu & à la vertu. Si les portes de l'enfer pré-

valent jamais jusques-là, que deviendra le saint Office ?

BOLDMIND.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de christianisme ?

MEDROSO.

Que voulez-vous dire ? Je ne vous entendis point.

BOLDMIND.

Je le crois bien. Je veux dire que si Tibère & les premiers empereurs avaient eu des jacobins, qui eussent empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre; s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'empire Romain de penser librement, il eût été impossible que les chrétiens établissent leurs dogmes. Si donc le christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seuls il est fondé ?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas longtemps avant de conclure ? quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel ? Il y a cent religions sur la terre qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent *absurdes & impies*; examinez donc ces dogmes.

MEDROSO.

Comment puis-je les examiner ? je ne suis pas jacobin.

B O L D M I N D.

Vous êtes homme, & cela suffit.

M É D R O S O.

Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

B O L D M I N D.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avec de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition; le saint Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne fait pas la géométrie peut l'apprendre; tout homme peut s'instruire; il est honteux de mettre son âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent: osez penser par vous-même.

M É D R O S O.

On dit que si tout le monde pensait par soi-même, ce serait une étrange confusion.

B O L D M I N D.

C'est tout le contraire. Quand on assiste à un spectacle, chacun en dit librement son avis, & la paix n'est point troublée; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poète voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les siflets se feraient entendre & les deux partis pourraient se jeter des pommes à la tête comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits, qui ont causé une partie des malheurs du monde. Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

M É D R O S O.

Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIN D.

Vous êtes tranquilles ; mais vous n'êtes pas heureux. C'est la tranquillité des galériens qui ramènent en cadence & en silence.

MÉDROS O.

Vous croyez donc que mon ame est aux galères ?

BOLDMIN D.

Oui ; & je voudrais la délivrer.

MÉDROS O

Mais si je me trouve bien aux galères ?

BOLDMIN D.

En ce cas vous méritez d'y être.

LIEUX COMMUNS EN LITTÉRATURE.

QUAND une nation se dégrossit, elle est d'abord émerveillée de voir l'aurore ouvrir de ses doigts de rose les portes de l'orient, & semer de topazes & de rubis le chemin de la lumiere ; le zéphir caresser Flore, & l'amour se jouer des armes de Mars.

Toutes les images de ce genre qui plaisent par la nouveauté, dégouttent par l'habitude. Les premiers qui les employaient passaient pour des inventeurs, les derniers ne sont que des perroquets.

Il y a des formules de prose qui ont le même sort. *Le roi manquerait à ce qu'il se doit à lui-même si..... Le flambeau de l'expérience a conduit ce grand apothicaire dans les routes ténébreuses de la nature. — Son esprit ayant été la dupe de son cœur — il ouvrit*

trop tard les yeux sur le bord de l'abîme. — Messieurs, plus je sens mon insuffisance, plus je sens aussi vos bienfaits; mais éclairé par vos lumières, soutenu par vos exemples, vous me rendrez digne de vous. —

La plupart des pieces de théâtre deviennent enfin des lieux communs, comme les oraisons funebres & les discours de réception. Dès qu'une princesse est aimée on devine qu'elle aura une rivale. Si elle combat sa passion il est clair qu'elle y succombera. Le tyran a-t-il envahi le trône d'un puipille, soyez sûr qu'au cinquième acte justice se fera, & que l'usurpateur mourra de mort violente.

Si un roi & un citoyen Romain paraissent sur la scène, il y a cent contre un à parier que le roi sera traité par le Romain plus indignement que les ministres de *Louis XIV.* ne le furent à Gertrudenberg par les Hollandais.

Toutes les situations tragiques sont prévues, tous les sentimens que ces situations amènent sont dévinés; les rimes mêmes sont souvent prononcées par le parterre avant de l'être par l'acteur. Il est difficile d'entendre parler à la fin d'un vers d'une *lettre*, sans voir clairement à quel héros on doit la remettre. L'héroïne ne peut gueres manifester ses *allarmes*, qu'aussi-tôt on ne s'attende à voir couler ses *larmes*. Peut-on voir un vers finir par *César*, & n'être pas sûr de voir des vaincus trainés après son *char*?

Vient un tems où l'on se lasse de ces lieux communs d'amour, de politique, de grandeur & de vers alexandrins. L'opéra comique prend la place d'*Iphigénie* & d'*Eriphile*, de *Xiphares* & de *Monime*.

Avec le tems cet opéra comique devient lieu commun à son tour; & DIEU fait alors à quoi on aura recours.

Nous avons les lieux communs de la morale. Ils sont si rebattus, qu'on devrait absolument s'en tenir aux bons livres faits sur cette matière en chaque langue. Le spectateur Anglais conseilla à tous les prédicateurs d'Angleterre de réciter les excellens sermons de *Tillotson* ou de *Smaldrige*. Les prédicateurs de France pourraient bien s'en tenir à réciter *Maffilon*, ou des extraits de *Bourdaloue*. Quelques-uns de nos jeunes orateurs de la chaire ont appris de *Lekain* à déclamer; mais ils ressemblent tous à *Dancour* qui ne voulait jamais jouer que dans ses pieces.

Les lieux communs de la controverse sont absolument passés de mode; & probablement ne reviendront plus. Mais ceux de l'éloquence & de la poésie pourront renaître après avoir été oubliés: pourquoi? c'est que la controverse est l'éteignoir & l'opprobre de l'esprit humain; & que la poésie & l'éloquence en sont le flambeau & la gloire.

L I V R E S.

Vous les méprisez les livres, vous dont toute la vie est plongée dans les vanités de l'ambition & dans la recherche des plaisirs, ou dans l'oisiveté; mais songez que tout l'univers connu n'est gouverné que par des livres, excepté les nations sauvages. Toute l'Afrique jusqu'à l'Ethiopie & la Ni-

gratuit obéit au livre de l'Alcoran après avoir fléchi sous le livre de l'Evangile. La Chine est régie par par le livre moral de *Confucius*; une grande partie de l'Inde par le livre du Veidam. La Perse fut gouvernée pendant des siècles par les livres d'un des *Zoroastres*.

Si vous avez un procès, votre bien, votre honneur, votre vie même dépend de l'interprétation d'un livre que vous ne lisez jamais.

Robert le diable, les *Quatre fils Aimon*, les *Imaginations de Mr. Oufle*, sont des livres aussi; mais il en est des livres comme des hommes, le très petit nombre joue un grand rôle, le reste est confondu dans la foule.

Qui mène le genre-humain dans les pays policiés? ceux qui savent lire & écrire. Vous ne connaissez ni *Hippocrate*, ni *Boerbaave*, ni *Sidenbam*; mais vous mettez votre corps entre les mains de ceux qui les ont lus. Vous abandonnez votre ame à ceux qui sont payés pour lire la Bible, quoiqu'il n'y en ait pas cinquante d'entre eux qui l'aient lue toute entière avec attention.

Les livres gouvernent tellement le monde, que ceux qui commandent aujourd'hui dans la ville des Scipions & des Catons, ont voulu que les livres de leur loi ne fussent que pour eux, c'est leur sceptre; ils ont fait un crime de leze-majesté à leurs sujets d'y toucher sans une permission expresse. Dans d'autres pays on a défendu de penser par écrit sans lettres-patentes.

Il est des nations chez qui l'on regarde les pensées purement comme un objet de commerce. Les

opérations de l'entendement humain n'y sont considérées qu'à deux sous la feuille. Si par hazard le libraire veut un privilége pour sa marchandise, soit qu'il vende *Rabelais*, soit qu'il vende les *Peres de l'église*, le magistrat donne le privilége sans répondre de ce que le livre contient.

Dans un autre pays, la liberté de s'expliquer par des livres est une des prérogatives des plus inviolables. Imprimez tout ce qu'il vous plaira sous peine d'ennuier, ou d'être puni si vous avez trop abusé de votre droit naturel.

Avant l'admirable invention de l'imprimerie, les livres étaient plus rares & plus chers que les pierres précieuses. Presque point de livres chez nos nations barbares jusqu'à *Charlemagne*, & depuis lui jusqu'au roi de France *Charles V.* dit *le sage*; & depuis ce *Charles* jusqu'à *François I*, c'est une disette extrême.

Les Arabes seuls en eurent depuis le huitième siècle de notre ère jusqu'au treizième.

La Chine en était pleine quand nous ne savions ni lire ni écrire.

Les copistes furent très employés dans l'empire Romain depuis le tems des *Scipions* jusqu'à l'inondation des barbares.

Les Grecs s'occupèrent beaucoup à transcrire vers le tems d'*Amintas*, de *Philippe* & d'*Alexandre*; ils continueront surtout ce métier dans *Alexandrie*.

Ce métier est assez ingrat. Les marchands de livres payerent toujours fort mal les auteurs & les copistes. Il fallait deux ans d'un travail assidu à un

copiste pour bien transcrire la Bible sur du vélin. Que de tems & de peine pour copier correctement en grec & en latin les ouvrages d'Origene, de Clément d'Alexandrie, & de tous ces autres écrivains nommés peres !

St. Hieronimos, ou Hieronimus que nous nommons Jérôme, dit dans une de ses lettres satyriques contre Rufin, qu'il s'est ruiné en achetant les œuvres d'Origene, contre lequel il écrivit avec tant d'amertume & d'emportement. (74) Oui, dit-il, j'ai lu Origene; si c'est un crime, j'avoue que je suis coupable, & que j'ai épuisé toute ma bourse à acheter ses ouvrages dans Alexandrie.

Les sociétés chrétiennes eurent dans les trois premiers siecles cinquante-quatre évangiles, dont à peine deux ou trois copies transpirerent chez les Romains de l'ancienne religion jusqu'au tems de Dioclétien.

C'était un crime irrémissible chez les chrétiens, de montrer les évangiles aux Gentils; ils ne les prêtaient pas même aux catéchumenes.

Quand Lucien raconte dans son *Pbilopatris* (en insultant notre religion qu'il connaissait très peu) qu'une troupe de gueux le mena dans un quatrième étage où l'on invoquait le pere par le fils, & où l'on prédisait des malheurs à l'empereur & à l'empire, il ne dit point qu'on lui ait montré un seul livre. Aucun historien, aucun auteur Romain ne parle des évangiles.

Lorsqu'un chrétien malheureusement téméraire & indigne de sa sainte religion eut mis en pieces

(74) Lettre de Jérôme à Panimaque,

publiquement, & foulé aux pieds un édit de l'empereur *Dioclétien*, & qu'il eut attiré sur le christianisme la persécution qui succéda à la plus grande tolérance, les chrétiens furent alors obligés de livrer leurs évangiles & leurs autres écrits aux magistrats, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'à ce tems. Ceux qui donnerent leurs livres dans la crainte de la prison ou même de la mort, furent regardés par les autres chrétiens comme des apostats sacriléges; on leur donna le surnom de *traîtres*; & plusieurs évêques prétendirent qu'il fallait les rebatiser, ce qui causa un schisme épouvantable.

Les poëmes d'*Homère* furent longtems si peu connus, que *Pisistrate* fut le premier qui les mit en ordre, & qui les fit transcrire dans Athènes environ cinq cent ans avant l'ère dont nous nous servons.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une douzaine de copies du *Vaidam*, & du *Zenda-Vesta* dans tout l'Orient.

Vous n'auriez pas trouvé un seul livre dans toute la Russie en 1700, excepté des Missels & quelques Bibles chez des papas yvres d'eau-de-vie.

Aujourd'hui on se plaint du trop; mais ce n'est pas aux lecteurs à se plaindre; le remede est aisé, rien ne les force à lire. Ce n'est pas non plus aux auteurs. Ceux qui font la foule ne doivent pas crier qu'on les presse. Malgré la quantité énorme de livres, combien peu de gens lisent; & si on lisait avec fruit, verrait-on les déplorables sottises auxquelles le vulgaire se livre encor tous les jours en proie?

Ce

Ce qui multiplie les livres, malgré la loi de ne point multiplier les êtres sans nécessité, c'est qu'avec des livres on en fait d'autres, c'est avec plusieurs volumes déjà imprimés qu'on fabrique une nouvelle histoire de France ou d'Espagne sans rien ajouter de nouveau. Tous les dictionnaires sont faits avec des dictionnaires; presque tous les livres nouveaux de géographie sont des répétitions de livres de géographie. La Somme de St. Thomas a produit deux mille gros volumes de théologie. Et les mêmes races de petits vers qui ont rongé la mère, rongent aussi les enfans.

Ecrive qui voudra, chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

S E C T I O N S E C O N D E.

Il est quelquefois bien dangereux de faire un livre. *Silhouete*, avant qu'il pût se douter qu'il serait un jour contrôleur-général des finances, avait imprimé un livre sur l'accord de la religion avec la politique: & son beau-père le médecin *Aigruc* avait donné au public les mémoires dans lesquels l'auteur du Pentateuque avait pu prendre toutes les choses étonnantes qui s'étaient passées si longtemps avant lui.

Le jour même que *Silhouete* fut en place, quelque bon ami chercha un exemplaire des livres du beau-père & du gendre, pour les déferer au parlement, & les faire condamner au feu selon l'usage. Ils rachetèrent tout deux tous les exemplaires qui étaient dans le royaume: de-là vient qu'ils sont très rares aujourd'hui.

Il n'est gueres de livre philosophique ou théologique. *Septième Partie.* T

gique dans lequel on ne puisse trouver des hérésies & des impiétés, pour peu qu'on aide à la lettre.

Théodore de Mopsuete osait appeler le Cantique des cantiques un *recueil d'impuretés*; Grotius les détaille, il en fait horreur. Chatillon le traite d'*ouvrage scandaleux*.

Croirait-on qu'un jour le docteur *Tamponet* dit à plusieurs docteurs, Je me ferais fort de trouver une foule d'hérésies dans le *Pater noster*, si on ne savait pas de quelle bouche divine sortit cette priere, & si c'était un jésuite qui l'imprimât pour la première fois?

Voici comme je m'y prendrais.

Notre pere qui étes aux cieux.

Proposition sentant l'hérésie, puisque DIEU est partout. On peut même trouver dans cet énoncé un levain de socinianisme, puisqu'il n'y est rien dit de la Trinité.

Que votre regne arrive, que votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel.

Proposition sentant encor l'hérésie; puisqu'il est dit cent fois dans l'Ecriture que DIEU regne éternellement. De plus, il est téméraire de demander que sa volonté s'accomplisse; puisque rien ne se fait, ni ne peut se faire que par la volonté de DIEU.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien (notre pain substantiel, notre bon pain, notre pain nourris-sant.)

Proposition directement contraire à ce qui est émané ailleurs de la bouche de JESUS-CHRIST; (75)

» Ne dites point, que mangerons-nous, que boirons-nous comme font les Gentils, &c. Ne de-

(75) Matthieu chap. vi. vs. 33.

„mandez que le royaume des cieux & tout le reste
„vous sera donné.

*Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons
à nos débiteurs.*

Proposition téméraire qui compare l'homme à DIEU, qui détruit la prédestination gratuite, & qui enseigne que DIEU est tenu d'en agir avec nous comme nous en agissons avec les autres. De plus, qui a dit à l'auteur que nous faisons grâce à nos débiteurs? nous ne leur avons jamais fait grâce d'un écu. Il n'y a point de couvent en Europe qui ait jamais remis un sou à ses fermiers. Oser dire le contraire est une hérésie formelle.

Ne nous induisez point en tentation.

Proposition scandaleuse, manifestement hérétique, attendu qu'il n'y a que le diable qui soit tentateur; & qu'il est dit expressément dans l'épitre de St. Jacques, DIEU est intentateur des méchans; cependant il ne tente personne (76). *DEUS enim intentator malorum est; ipse autem neminem tentat.*

Vous voyez, dit le docteur Tamponet, qu'il n'est rien de si respectable auquel on ne puisse donner un mauvais sens. Quel sera donc le livre à l'abri de la censure humaine si on peut attaquer jusqu'au *Pater noster*, en interprétant diaboliquement tous les mots divins qui le composent? Pour moi, je tremble de faire un livre. Je n'ai jamais, Dieu merci, rien imprimé; je n'ai même jamais fait jouer aucune de mes pieces de théâtre, comme ont fait les frères *La Rue*, *Du Cerveau* & *Folard*; cela est trop dangereux.

(76) Chap. 1. vs. 13.

Un clerc pour quinze sous , sans craindre le hola ,
 Peut aller au parterre attaquer Attila ;
 Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille ,
 Traiter de visigoths tous les vers de Corneille .

Si vous imprimez , un habitué de paroisse vous accuse d'hérésie , un cuistre de collège vous dénonce , un homme qui ne fait pas lire vous condamne ; le public se moque de vous ; votre libraire vous abandonne ; votre marchand de vin ne veut plus vous faire crédit . J'ajoute toujours à mon Pater noster , *Mon Dieu , délivrez-moi de la rage de faire des livres !*

O vous qui mettez comme moi du noir sur du blanc , & qui barbouillez du papier , souvenez-vous de ces vers que j'ai lus autrefois , & qui auraient dû nous corriger .

Tout ce fatras fut du chanvre en son tems ,
 Linge il devint par l'art des tisserans ;
 Puis en lambeaux des pilons le presserent ,
 Il fut papier . Cent cerveaux à l'envers
 De visions à l'envi le chargerent ;
 Puis on le brûle : il vole dans les airs ,
 Il est fumée aussi bien que la gloire .
 De nos travaux voilà quelle est l'histoire .
 Tout est fumée : & tout nous fait sentir
 Ce grand néant qui doit nous engloutir .

L O I N A T U R E L L E.

D I A L O G U E.

B. **Q**U'est-ce que la loi naturelle ?
 A. L'instinct qui nous fait sentir la justice.
 B. Qu'appellez-vous juste & injuste ?
 A. Ce qui paraît tel à l'univers entier.

B. L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A. Abus de mots, logomachie, équivoque ; il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *col*, était la punition de l'avarice.

B. Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père. Je ne cite qu'à regret ce malheureux petit peuple Juif, qui ne doit assurément servir de règle à personne, & qui (en mettant la religion à part) ne fut jamais qu'un peuple de brigands ignorans & fanatiques. Mais enfin, selon ses livres, la jeune Thamar avant de se faire violer par son frère Ammon, lui dit ; *Mon frere, ne me faites pas de fottises, mais demandez-moi en mariage à mon pere, il ne vous refusera pas.*

A. Loix de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent ; l'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger ?

B. Avez-vous oublié que Jean-Jacques, un des pères de l'église moderne, a dit ; *Le premier qui osa clore & cultiver un terrain fut l'ennemi du genre-humain qu'il fallait l'exterminer, & que les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne?* N'a-

vons-nous pas déjà examiné ensemble cette belle proposition si utile à la société ?

A. Quel est ce *Jean-Jacques* ? ce n'est assurément ni *Jean-Baptiste*, ni *Jean l'évangéliste*, ni *Jacques le majeur*, ni *Jacques le mineur*; il faut que ce soit quelque *Hun*, bel esprit, qui ait écrit cette impertinence abominable, ou quelque mauvais plaisant *bufo magro* qui ait voulu rire de ce que le monde entier a de plus sérieux. Car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque pere de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B. Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux devoirs de la loi naturelle ?

A. Oui, oui, encor une fois, il y a une loi naturelle; & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

B. Je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage. Mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui; la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encor a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté d'avouer que l'homme est très diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste; un *Attila* que *St. Léon* courtise, un *Pbocas* que *St. Grégoire* flatte avec la plus lâche bassesse, un *Alexandre VI* souillé de tant

d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible *Louis XII.* qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance; un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de *Charles I.*, cousins-germains de *Louis XIV.*, &c. &c. &c.: cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne fais plus où j'en suis.

A. Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? Le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid? Si *Attila* fut un brigand & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des ministres honnêtes gens? N'a-t-on pas remarqué que dans la guerre de 1701 le conseil de *Louis XIV.* était composé des hommes les plus vertueux? le duc de *Beauvilliers*, le marquis de *Torci*, le maréchal de *Villards*, *Chamillard* enfin qui passa pour incapable, mais jamais pour mal-honnête homme. L'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix. Les Grecs les appelaient *filles du ciel*, cela ne veut dire que filles de la nature.

N'avez-vous pas des loix dans votre pays?

B. Oui, les unes bonnes, les autres mauvaises.

A. Où en auriez-vous pris l'idée, si ce n'est dans les notions de la loi naturelle que tout homme a dans soi quand il a l'esprit bien fait? il faut bien les avoir puisées là ou nulle part.

B. Vous avez raison, il y a une loi naturelle; mais il est encor plus naturel à bien des gens de l'oublier.

A. Il est naturel aussi d'être borgne, bossu, boiteux, contrefait, mal sain; mais on préfère les gens bien faits & bien sains.

B Pourquoi y a-t-il tant d'esprits borgnes & contrefaits?

A. Paix. Mais allez à l'article *Toute-puissance*.

L O I X.

IL est difficile qu'il y ait une seule nation qui vive sous de bonnes loix. Ce n'est pas seulement parce qu'elles sont l'ouvrage des hommes, car ils ont fait de très bonnes choses; & ceux qui ont inventé & perfectionné les arts pouvaient imaginer un corps de jurisprudence tolérable.

Mais les loix ont été établies dans presque tous les états par l'intérêt du législateur, par le besoin du moment, par l'ignorance, par la superstition. On les a faites à mesure, au hazard, irrégulièrement, comme on bâtitait les villes. Voyez à Paris le quartier des Halles, de St. Pierre-aux-bœufs, la rue Brisemiche, celle du Pet-au-diable, contrastez avec le Louvre & les Tuilleries; voilà l'image de nos loix.

Londres n'est devenue digne d'être habitée que depuis qu'elle fut réduite en cendre. Les rues, depuis cette époque, furent élargies & alignées; Londres fut une ville pour avoir été brûlée. Voulez-vous avoir de bonnes loix? brûlez les vôtres & faites-en de nouvelles.

Les Romains furent trois cents années sans loix fixes. Ils furent obligés d'en aller demander aux

Athéniens, qui leur en donnerent de si mauvaises, que bientôt elles furent presque toutes abrogées. Comment Athènes elle-même aurait-elle eu une bonne législation? on fut obligé d'abolir celle de *Dracon*; & celle de *Solon* périt bientôt

Votre coutume de Paris est interprétée différemment par vingt-quatre commentaires; donc il est prouvé vingt-quatre fois qu'elle est mal conçue. Elle contredit cent quarante autres coutumes, ayant toutes force de loi chez la même nation, & toutes se contredisant entre elles. Il est donc dans une seule province de l'Europe, entre les Alpes & les Pyrénées, plus de cent quarante petits peuples qui s'appellent *compatriotes*, & qui sont réellement étrangers les uns pour les autres, comme le Tunquin l'est pour la Cochinchine.

Il en est de même dans toutes les provinces de l'Espagne. C'est bien pis dans la Germanie, personne n'y fait quels sont les droits du chef ni des membres. L'habitant des bords de l'Elbe ne tient au cultivateur de la Souabe que parce qu'ils parlent à peu-près la même langue, laquelle est un peu rude.

La nation Anglaise a plus d'uniformité; mais n'étant sortie de la barbarie & de la servitude que par intervalles & par secousses, & ayant dans sa liberté conservé plusieurs loix promulguées autrefois par de grands tyrans qui disputaient le trône, ou par de petits tyrans qui envahissaient des prélatures, il s'en est formé un corps assez robuste, sur lequel on apperçoit encor beaucoup de blessures couvertes d'emplâtres.

L'esprit de l'Europe a fait de plus grands progrès

depuis cent ans que le monde entier n'en avait fait depuis *Brama*, *Fobi*, *Zoroastre*, & le *Tbaut* de l'Egypte. D'où vient que l'esprit de législation en a fait si peu?

Nous fumes tous sauvages depuis le cinquième siècle. Telles sont les révolutions du globe; brigands qui pillaien, cultivateurs pillés, c'était là ce qui composait le genre-humain du fond de la mer Baltique au détroit de Gibraltar; & quand les Arabes parurent au midi, la désolation du bouleversement fut universelle.

Dans notre coin d'Europe le petit nombre étant composé de hardis ignorans vainqueurs & armés de pied en cap, & le grand nombre d'ignorans esclaves désarmés, presque aucun ne sachant ni lire ni écrire, pas même *Charlemagne*, il arriva très naturellement que l'église romaine avec sa plume & ses cérémonies gouverna ceux qui passaient leur vie à cheval la lance en arrêt & le morion en tête.

Les descendants des Sicambres, des Bourguignons, des Ostrogoths, Visigoths, Lombards, Hérules &c. sentirent qu'ils avaient besoin de quelque chose qui ressemblât à des loix. Ils en chercherent où il y en avait. Les évêques de Rome en faisaient faire en latin. Les barbares les prirent avec d'autant plus de respect qu'ils ne les entendaient pas. Les décrétales des papes, les unes véritables, les autres effrontément supposées, devinrent le code des nouveaux rogas, des leuds, des barons qui avaient partagé les terres. Ce furent des loups qui se laissèrent enchaîner par des renards. Ils garderent leur férocité, mais elle fut subjuguée par la crédulité, & par la crainte que la crédulité

produit. Peu-à-peu l'Europe, excepté la Grece & ce qui appartenait encor à l'empire d'Orient, se vit sous l'empire de Rome; de sorte qu'on put dire une seconde fois,

Romanos rerum dominos gentemque togiam.

Presque toutes les conventions étant accompagnées d'un signe de croix & d'un serment qu'on faisait souvent sur des reliques; tout fut du ressort de l'église. (77) Rome, comme la métropole, fut juge suprême des procès de la Kersonese Cimbrique & de ceux de la Gascogne. Mille seigneurs féodaux joignant leurs usages au droit canon, il en résulta cette jurisprudence monstrueuse dont il reste encor tant de vestiges.

Lequel eût le mieux valu, de n'avoir point du tout de loix, ou d'en avoir de pareilles?

Il a été avantageux à un empire plus vaste que l'empire Romain, d'être longtems dans le chaos; car tout étant à faire, il était plus aisé de bâtir un édifice que d'en réparer un dont les ruines seraient respectées.

La *Tvesmophore* du Nord assembla en 1767 des députés de toutes les provinces, qui contenaient environ douze cents mille lieues quarrées. Il y avait des payens, des mahométans d'*Aii*, des mahométans d'*Omar*, des chrétiens d'environ douze sectes différentes. On proposait chaque loi à ce nouveau synode; & si elle paraissait convenable à l'intérêt de toutes les provinces, elle recevait alors la fonction de la souveraine & de la nation.

La premiere loi qu'on porta fut la tolérance, afin

(77) Voyez l'article *Appel comme d'abus.*

que le prêtre grec n'oubliât jamais que le prêtre latin est homme; que le musulman supportât son frere le payen, & que le romain ne fût pas tenté de sacrifier son frere le presbytérien.

La souveraine écrivit de sa main dans ce grand conseil de législation, *Parmi tant de croyances diverses, la faute la plus nuisible serait l'intolérance.*

On convint unanimement qu'il n'y a qu'une puissance, (78) qu'il faut dire toujours puissance civile, & discipline ecclésiaistique; & que l'allégorie des deux glaives est le dogme de la discorde.

Elle commença par affranchir les serfs de son domaine particulier.

Elle affranchit tous ceux du domaine ecclésiaistique; ainsi elle créa des hommes.

Les prélats & les moines furent payés du trésor public.

Les peines furent proportionnées aux délits, & les peines furent utiles; les coupables, pour la plupart, furent condamnés aux travaux publics, attendu que les morts ne servent à rien.

La torture fut abolie, parce que c'est punir avant de connaître, & qu'il est absurde de punir pour connaître; parce que les Romains ne mettaient à la torture que les esclaves; parce que la torture est le moyen de sauver le coupable & de perdre l'innocent.

On en était là quand *Moustapha III*, fils de *Mahmoud*, força l'impératrice d'interrompre son code pour le battre.

(78) Voyez *Puissance*.

Fin de la septième partie.

TABLE DES ARTICLES

contenues dans cette septième partie.

	Pag. I.
HÉRÉSIÉ	Pag. I.
Section seconde. <i>De l'extirpation des hérésies.</i>	7
HERMÈS, ou ERMÈS, ou MERCURE	
TRISMÉGISTE, ou THAUT, ou	
TAUT, ou THOT.	9
HISTOIRE (de l').	14
<i>Définition.</i>	15
<i>Premiers fondemens de l'histoires.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Des monumens.</i>	17
<i>De l'ancienne Egypte.</i>	22
<i>D'Hérodote.</i>	26
<i>Usage qu'on peut faire d'Hérodote.</i>	28
<i>De Thucidide.</i>	31
<i>Epoque d'Alexandre.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Des peuples nouveaux & particulièrement des Juifs.</i>	34
<i>Des villes sacrées.</i>	38
<i>Des autres peuples nouveaux.</i>	41
<i>De l'utilité de l'histoires.</i>	44
<i>De la certitude de l'histoires.</i>	46
<i>Incertitude de l'histoires.</i>	47
<i>Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles mêmes, sont-elles des preuves historiques ?</i>	49
<i>De quelques faits rapportés dans Tacite & dans Suétone.</i>	51
<i>De Néron & d'Agrippine.</i>	54
<i>Suite de l'article concernant les diffamations.</i>	58
<i>Des écrivains de parti.</i>	61
<i>Doit-on dans l'histoires insérer des barangues, & faire des portraits ?</i>	64

<i>De la maxime de Cicéron concernant l'histo- ire; que l'historien n'ose dire une fausseté, ni cacher une vérité.</i>	Pag. 65
<i>De l'histoire satyrique.</i>	66
<i>De la méthode, de la maniere d'écrire l'histo- ire, &c du style.</i>	69
<i>De l'histoire ecclésiastique de Fluri.</i>	72
HOMME.	74
<i>Differentes races d'hommes.</i>	79
<i>Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en société.</i>	81
<i>L'homme est-il né méchant?</i>	85
<i>De l'homme dans l'état de pure nature.</i>	89
<i>Examen d'une pensée de Pascal sur l'homme.</i>	91
HONNEUR.	93
HUMILITÉ.	97
JAPON.	100
IDÉE. Section première.	103
Section seconde.	105
<i>Loix de la nature.</i>	107
<i>Mécanique des sens, &c des idées.</i>	ibid.
<i>Le grand Etre fait tout.</i>	103
<i>Comment tout est-il action de DIEU?</i>	109
IDENTITÉ.	111
IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.	115
Section première. Y a-t-il jamais eu un gou- vernement idolâtre?	116
Section seconde. Examen de l'idolâtrie an- cienne.	118
Section troisième. Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité est l'•	

<i>vigine des simulacres appellés idoles.</i>	
<i>Histoire de leur culte.</i>	Page 123
JEPHTÉ.	131
JÉSUITES, ou ORGUEIL.	133
IGNACE DE LOYOLA.	139
IGNORANCE.	143
IMAGINATION.	152
IMPIE.	157
IMPOT. Section première.	158
Section seconde.	160
Section troisième.	162
IMPUISSEANCE.	163
INCESTE.	172
INCUBES.	174
INFINI.	177
<i>De l'infini en nombre.</i>	179
<i>'La matière est-elle divisible à l'infini ?</i>	ibid.
<i>De l'univers infini.</i>	180
<i>De l'infini en géométrie.</i>	ibid.
<i>De l'infini en puissance, en action, en sagesse, en bonté, &c.</i>	181
INFLUENCE.	184
<i>Influence des passions des mères sur leur fœtus.</i>	187
INITIATION. Anciens mystères.	193
INTÉRÊT.	201
INTOLÉRANCE.	206
JUIF. Lettre à Mrs. Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï, & David Wincker.	209
Lettre seconde. <i>De l'antiquité des Juifs.</i>	212
Troisième lettre. <i>Sur quelques chagrins arrivés au peuple de Dieu.</i>	216
Quatrième lettre. <i>Sur la femme de Michas.</i>	217

204 TABLE DES ARTICLES.

Cinquième lettre. Pour savoir si les Juifs ont été antropophages, si leurs mères ont couché avec des boucs, si les pères & mères ont immolé leurs enfans, & sur quelques autres belles actions du peuple de DIEU. Pag. 219	
Sixième lettre. Sur la beauté de la terre promise.	223
Septième lettre. Sur la charité que le peuple de DIEU & les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.	231
JULIEN.	232
JUSTICE.	234
Lettre de Mr. Cass. à Mr. Beccaria.	235
LANGUES. Section première.	251
Des mots les plus communs & les plus naturels en toute langue.	252
D'un système sur les langues.	254
Génie des langues.	260
Section seconde.	265
Harmonie des langues.	266
LETTRES, GENS DE LETTRES, ou LETTRÉS.	270
LIBERTÉ.	272
LIBERTÉ DE PENSER.	277
LIEUX COMMUNS EN LITTÉRATURE.	282
LIVRES.	284
Section seconde.	289
LOI NATURELLE. Dialogue.	292
LOIX.	296

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE.

